

SPECIMENS  
OF  
MODERN FRENCH PROSE

EDITED, WITH BIOGRAPHICAL AND  
CRITICAL NOTES

BY

H. E. BERTHON

TAYLORIAN TEACHER OF FRENCH IN THE UNIVERSITY OF OXFORD

London  
MACMILLAN AND CO., LIMITED  
NEW YORK: THE MACMILLAN COMPANY

1900



## PREFACE

THE time allotted in most schools to the study of modern languages is unfortunately so limited that the choice of a suitable reading-book is not always an easy matter. Up to the present, masters have had to decide between—

(a) A complete novel, such as About's *Le Roi des Montagnes*, Erckmann-Chatrian's *Le Conscrit*, Mérimée's *Colomba*, or Halévy's *L'Abbé Constantin*. These books are far too long for one term's, perhaps even for one year's work; they are apt to pall upon one and grow tiresome, and, what is worse, they only familiarise students with the style of *one* writer.

(b) Books of extracts, or, as they are called, "unseens." These certainly afford scope for variety, but they are in most cases too short, too *scrappy*, to leave a lasting impression on the mind.

My aim in compiling these specimens of modern prose has been—to combine the advantages of both methods while keeping clear of their defects; to produce a book which may ensure SUSTAINED INTEREST without undue

length, and VARIETY without scrappiness. I have therefore refrained from giving extracts. Every piece is a complete tale, in most cases typical of the best style and manner of its author.

In the NOTES to the *first five tales*, I have very fully explained all the difficulties of construction and syntax, comparing, where it was possible, the French usage with the Latin or the English.

The *last five tales* are intended for more advanced students who can be expected to dispense with such help. I have therefore confined my explanations to uncommon idioms, allusions to local customs or historical points, etc.

I have also given biographical and critical sketches of each of the authors. These are, of necessity, short, but will, it is hoped, be found sufficiently complete and precise to be useful.

I desire to express my grateful acknowledgments, for most invaluable assistance in preparing this edition, to Mr. C. Talbut Onions, M.A. Lond. I have found much useful information in J. Sharp's admirable *Exercises in French Syntax*, to which the student is frequently referred.

H. E. B.

•  
OXFORD, December 1899.

# CONTENTS

	PAGE
I. HONORÉ DE BALZAC—	
Un Épisode sous la Terreur . . . . .	1
II. ALFRED DE VIGNY—	
Laurette, ou le Cachet Rouge . . . . .	25
III. ALEXANDRE DUMAS—	
Le Beefsteak d'Ours . . . . .	57
IV. PROSPER MÉRIMÉE—	
Mateo Falcone . . . . .	73
V. ERCKMANN-CHATRIAN—	
Une Veillée au Village . . . . .	91
VI. THÉOPHILE GAUTIER—	
Le Pied de Momie . . . . .	105
VII. ANDRÉ THEURIET—	
Les Péches . . . . .	123
VIII. FRANÇOIS COPPÉE—	
L'Adoption . . . . .	135
IX. LUDOVIC HALÉVY—	
L'Héritage . . . . .	145
X. PAUL BOURGET—	
Lucie . . . . .	159
NOTES . . . . .	177



I

UN ÉPISODE SOUS LA TERREUR

PAR

HONORÉ DE BALZAC



## UN ÉPISODE SOUS LA TERREUR

Le 22 janvier 1793, vers huit heures du soir, une vieille dame descendait, à Paris, l'émence rapide qui finit devant l'église Saint-Laurent, dans le faubourg Saint-Martin. Il avait tant neigé pendant toute la journée, que les pas s'entendaient à peine. Les rues étaient 5 désertes. La crainte assez naturelle qu'inspirait le silence s'augmentait de toute la terreur qui faisait alors gémir la France ; aussi la vieille dame n'avait-elle encore rencontré personne ; sa vue affaiblie depuis longtemps ne lui permettait pas d'ailleurs d'apercevoir dans le lointain, 10 à la lueur des lanternes, quelques passants clairsemés comme des ombres dans l'immense voie de ce faubourg. Elle allait courageusement seule à travers cette solitude, comme si son âge était un talisman qui dût la préserver de tout malheur. Quand elle eut dépassé la rue des 15 Morts, elle crut distinguer le pas lourd et ferme d'un homme qui marchait derrière elle. Elle s'imagina qu'elle n'entendait pas ce bruit pour la première fois ; elle s'effraya d'avoir été suivie, et tenta d'aller plus vite encore afin d'atteindre à une boutique assez bien éclairée, 20 espérant pouvoir vérifier à la lumière les soupçons dont elle était saisie. Aussitôt qu'elle se trouva dans le rayon de lumière horizontale qui partait de cette boutique, elle retourna brusquement la tête, et entrevit une forme humaine dans le brouillard ; cette indistincte vision lui 25

suffit, elle chancela un moment sous le poids de la terreur dont elle fut accablée, car elle ne douta plus alors qu'elle n'eût été escortée par l'inconnu depuis le premier pas qu'elle avait fait hors de chez elle, et le désir d'échapper  
30 à un espion lui prêta des forces. Incapable de raisonner, elle doubla le pas, comme si elle pouvait se soustraire à un homme nécessairement plus agile qu'elle. Après avoir couru pendant quelques minutes, elle parvint à la boutique d'un pâtissier, y entra et tomba, plutôt qu'elle  
35 ne s'assit, sur une chaise placée devant le comptoir. Au moment où elle fit crier le loquet de la porte, une jeune femme occupée à broder leva les yeux, reconnut, à travers les carreaux du vitrage, la mante de forme antique et de soie violette dans laquelle la vieille dame était enveloppée,  
40 et s'empressa d'ouvrir un tiroir comme pour y prendre une chose qu'elle devait lui remettre. Non seulement le geste et la physionomie de la jeune femme exprimèrent le désir de se débarrasser promptement de l'inconnue, comme si c'eût été une de ces personnes qu'on ne voit  
45 pas avec plaisir, mais encore elle laissa échapper une expression d'impatience en trouvant le tiroir vide ; puis, sans regarder la dame, elle sortit précipitamment du comptoir, alla vers l'arrière-boutique, et appela son mari, qui parut tout à coup.

50 "Où donc as-tu mis . . . ?" lui demanda-t-elle d'un air de mystère en lui désignant la vieille dame par un coup d'œil et sans achever sa phrase.

Quoique le pâtissier ne pût voir que l'immense bonnet de soie noire environné de nœuds en rubans violets qui  
55 servait de coiffure à l'inconnue, il disparut après avoir jeté à sa femme un regard qui semblait dire : "Crois-tu que j'e vais laisser cela dans ton comptoir?" . . . Étonnée du silence et de l'immobilité de la vieille dame, la marchande revint auprès d'elle ; et, en la voyant, elle  
60 se sentit saisie d'un mouvement de compassion ou peut-être aussi de curiosité. Quoique le teint de cette femme

fût naturellement livide comme celui d'une personne vouée à des austérités secrètes, il était facile de reconnaître qu'une émotion récente y répandait une pâleur extraordinaire. Sa coiffure était disposée de manière à 65 cacher ses cheveux, sans doute blanchis par l'âge ; car la propreté du collet de sa robe annonçait qu'elle ne portait pas de poudre. Ce manque d'ornement faisait contracter à sa figure une sorte de sévérité religieuse. Ses traits étaient graves et fiers. Autrefois les manières 70 et les habitudes des gens de qualité étaient si différentes de celles des gens appartenant aux autres classes, qu'on devinait facilement une personne noble. Aussi la jeune femme était-elle persuadée que l'inconnue était une *ci-* devant, et qu'elle avait appartenu à la cour. ✓ 75

"Madame?" . . . lui dit-elle involontairement et avec respect en oubliant que ce titre était proscrit.

La vieille dame ne répondit pas. Elle tenait ses yeux fixés sur le vitrage de la boutique, comme si un objet effrayant y eût été dessiné. 80

"Qu'as-tu, citoyenne?" demanda le maître du logis qui reparut aussitôt.

Le citoyen pâtissier tira la dame de sa rêverie en lui tendant une petite boîte de carton couverte en papier bleu. 85

"Rien, rien, mes amis," répondit-elle d'une voix douce.

Elle leva les yeux sur le pâtissier comme pour lui jeter un regard de remerciement ; mais en lui voyant un bonnet rouge sur la tête, elle laissa échapper un cri.

"Ah ! . . . vous m'avez trahie ! . . ." 90

La jeune femme et son mari répondirent par un geste d'horreur qui fit rougir l'inconnue, soit de les avoir soupçonnés, soit de plaisir.

"Excusez-moi," dit-elle alors avec une douceur enfantine. Puis, tirant un louis d'or de sa poche, elle le 95 présenta au pâtissier :—

"Voici le prix convenu," ajouta-t-elle.

Il y a une indigence que les indigents savent deviner. Le pâtissier et sa femme se regardèrent et se montèrent la vieille femme en se communiquant une même pensée. Ce louis d'or devait être le dernier. Les mains de la dame tremblaient en offrant cette pièce, qu'elle contemplait avec douleur et sans avarice ; mais elle semblait connaître toute l'étendue du sacrifice.

Le jeûne et la misère étaient gravés sur cette figure en traits aussi lisibles que ceux de la peur et des habitudes ascétiques. Il y avait dans ses vêtements des vestiges de magnificence. C'était de la soie usée, une mante propre, quoique passée, des dentelles soigneusement raccommodées ; enfin les haillons de l'opulence ! Les marchands, placés entre la pitié et l'intérêt, commencèrent par soulager leur conscience en paroles.

"Mais, citoyenne, tu parais bien faible."

"Madame aurait-elle besoin de prendre quelque chose ?"

reprit la femme en coupant la parole à son mari.

"Nous avons de bien bon bouillon," dit le pâtissier.

"Il fait si froid, madame aura peut-être été saisie en marchant ; mais vous pouvez vous reposer ici et vous chauffer un peu."

"Nous ne sommes pas aussi noirs que le diable," s'écria le pâtissier.

Gagnée par l'accent de bienveillance qui animait les paroles des charitables boutiquiers, la dame avoua qu'elle avait été suivie par un homme, et qu'elle avait peur de revenir seule chez elle.

"Ce n'est que cela ?" reprit l'homme au bonnet rouge.

✓ "Attends-moi, citoyenne."

Il donna le louis à sa femme. Puis, mû par cette espèce de reconnaissance qui se glisse dans l'âme d'un marchand quand il reçoit un prix exorbitant d'une marchandise de médiocre valeur, il alla mettre son uniforme de garde national, prit son chapeau, passa son briquet et reparut sous les armes ; mais sa femme avait

eu le temps de réfléchir. Comme dans bien d'autres cœurs, la Réflexion ferma la main ouverte de la Bien-<sup>135</sup> faisance. Inquiète et craignant de voir son mari dans quelque mauvaise affaire, la femme du pâtissier essaya de le tirer par le pan de son habit pour l'arrêter; mais obéissant à un sentiment de charité, le brave homme offrit sur-le-champ à la vieille dame de l'escorter.<sup>140</sup>

"Il paraît que l'homme dont a peur la citoyenne est encore à rôder devant la boutique;" dit vivement la jeune femme.

"Je le crains," dit naïvement la dame.

"Si c'était un espion? Si c'était une conspiration?"<sup>145</sup> N'y va pas, et reprends-lui la boîte . . ."

Ces paroles, soufflées à l'oreille du pâtissier par sa femme, glacèrent le courage impromptu dont il était possédé.

"Eh! je m'en vais lui dire deux mots, et vous en<sup>150</sup> débarrasser sur-le-champ," s'écria le pâtissier en ouvrant la porte et sortant avec précipitation.

La vieille dame, passive comme un enfant et presque hébétée, se rassit sur sa chaise.

L'honnête marchand ne tarda pas à reparaitre, son<sup>155</sup> visage, assez rouge de son naturel et enluminé d'ailleurs par le feu du four, était subitement devenu blême; une si grande frayeur l'agitait que ses jambes tremblaient et que ses yeux ressemblaient à ceux d'un homme ivre.

"Veux-tu nous faire couper le cou; misérable<sup>160</sup> aristocrate?" s'écria-t-il avec fureur. "Songe à nous montrer les talons, ne reparais jamais ici, et ne compte pas sur moi pour te fournir des éléments de conspiration."

En achevant ces mots, le pâtissier essaya de reprendre à la vieille dame la petite boîte qu'elle avait mise dans<sup>165</sup> une de ses poches. A peine les mains hardies du pâtissier touchèrent-elles ses vêtements, que l'inconnue, préférant se livrer aux dangers de la route sans autre défenseur que Dieu, plutô<sup>t</sup> que de perdre ce qu'elle venait d'acheter,

170 retrouva l'agilité de sa jeunesse ; elle s'élança vers la porte, l'ouvrit brusquement, et disparut aux yeux de la femme et du mari stupéfaits et tremblants. Aussitôt que l'inconnue se trouva dehors, elle se mit à marcher avec vitesse ; mais ses forces la trahirent bientôt, car 175 elle entendit l'espion par lequel elle était impitoyablement suivie, faisant crier la neige qu'il pressait de son pas pesant ; elle fut obligée de s'arrêter, il s'arrêta ; elle n'osait ni lui parler ni le regarder, soit par suite de la peur dont elle était saisie, soit par manque d'intelligence. 180 Elle continua son chemin en allant lentement, l'homme ralentit alors son pas de manière à rester à une distance qui lui permettait de veiller sur elle. L'inconnu semblait être l'ombre même de cette vieille femme. Neuf heures sonnèrent quand le couple silencieux repassa devant 185 l'église Saint-Laurent. Il est dans la nature de toutes les âmes, même la plus infirme, qu'un sentiment de calme succède à une agitation violente, car si les sentiments sont infinis, nos organes sont bornés. Aussi l'inconnue, n'éprouvant aucun mal de son prétendu persécuteur, 190 voulut-elle voir en lui un ami secret empressé de la protéger ; elle réunit toutes les circonstances qui avaient accompagné les apparitions de l'étranger comme pour trouver des motifs plausibles à cette consolante opinion, et il lui plut alors de reconnaître en lui plutôt de bonnes 195 que de mauvaises intentions. Oubliant l'effroi que cet homme venait d'inspirer au pâtissier, elle avança donc d'un pas ferme dans les régions supérieures du faubourg Saint-Martin. Après une demi-heure de marche, elle parvint à une maison située auprès de l'embranchement 200 formé par la rue principale du faubourg et par celle qui mène à la barrière de Pantin. Ce lieu est encore aujourd'hui un des plus déserts de tout Paris. La bise, passant sur les buttes Saint-Chaumont et de Belleville, sifflait à travers les maisons, ou plutôt les chaumières, semées 205 dans ce vallon presque inhabité où les clôtures sont

en murailles faites avec de la terre et des os. Cet endroit désolé semblait être l'asile naturel de la misère et du désespoir. L'homme qui s'acharnait à la poursuite de la pauvre créature assez hardie pour traverser nuitamment ces rues silencieuses, parut frappé du spectacle <sup>210</sup> qui s'offrait à ses regards. Il resta pensif, debout et dans une attitude d'hésitation, faiblement éclairé par un réverbère dont la lueur indécise perçait à peine le brouillard. La peur donna des yeux à la vieille femme, qui crut apercevoir quelque chose de sinistre dans les traits de <sup>215</sup> l'inconnu ; elle sentit ses terreurs se réveiller, et profita de l'espèce d'incertitude qui arrêta cet homme pour se glisser dans l'ombre vers la porte de la maison solitaire ; elle fit jouer un ressort, et disparut avec une rapidité fantasmagorique. Le passant immobile contemplait cette <sup>220</sup> maison, qui présentait en quelque sorte le type des misérables habitations de ce faubourg. Cette chancelante bicoque bâtie en moellons était revêtue d'une couche de plâtre jauni, si fortement lézardée, qu'on craignait de la voir tomber au moindre effort du vent. Le toit de tuiles <sup>225</sup> brunes et couvert de mousse s'affaissait en plusieurs endroits de manière à faire croire qu'il allait céder sous le poids de la neige. Chaque étage avait trois fenêtres dont les châssis, pourris par l'humidité et disjointes par l'action du soleil, annonçaient que le froid devait pénétrer <sup>230</sup> dans les chambres. Cette maison isolée ressemblait à une vieille tour que le temps oubliait de détruire. Une faible lumière éclairait les croisées qui coupaient irrégulièrement la mansarde par laquelle ce pauvre édifice était terminé, tandis que le reste de la maison se trouvait dans une <sup>235</sup> obscurité complète.

La vieille femme ne monta pas sans peine l'escalier rude et grossier, le long duquel on s'appuyait sur une corde en guise de rampe ; elle frappa mystérieusement à la porte du logement qui se trouvait dans la mansarde, et s'assit avec <sup>240</sup> précipitation sur une chaise que lui présenta un vieillard.

“Cachez-vous, cachez-vous !” lui dit-elle. “Quoique nous ne sortions que bien rarement, nos démarches sont connues, nos pas sont épiés.”

245 “Qu’y a-t-il de nouveau ?” demanda une autre vieille femme assise auprès du feu.

“L’homme qui rôde autour de la maison depuis hier m’a suivie ce soir.”

A ces mots, les trois habitants de ce taudis se regardèrent en laissant paraître sur leurs visages les signes  
250 d’une terreur profonde. Le vieillard fut le moins agité des trois, peut-être parce qu’il était le plus en danger. Quand on est sous le poids d’un grand malheur ou sous le joug de la persécution, un homme courageux commence  
255 pour ainsi dire par faire le sacrifice de lui-même, il ne considère ses jours que comme autant de victoires remportées sur le Sort. Les regards des deux femmes, attachés sur ce vieillard, laissaient facilement deviner qu’il était l’unique objet de leur vive sollicitude.

260 “Pourquoi désespérer de Dieu, mes sœurs ?” dit-il d’une voix sourde mais onctueuse, “nous chantions ses louanges au milieu des cris que poussaient les assassins et les mourants au couvent des Carmes. S’il a voulu que je fusse sauvé de cette boucherie, c’est sans doute pour me réserver  
265 à une destinée que je dois accepter sans murmure. Dieu protège les siens, il peut en disposer à son gré. C’est de vous, et non de moi qu’il faut s’occuper.”

“Non,” dit l’une des deux vieilles femmes, “qu’est-ce que notre vie en comparaison de celle d’un prêtre ?”

270 “Une fois que je me suis vue hors de l’abbaye de Chelles, je me suis considérée comme morte,” s’écria celle des deux religieuses qui n’était pas sortie.

“Voici,” reprit celle qui arrivait en tendant la petite boîte au prêtre, “voici les hosties ; mais,” s’écria-t-elle,  
275 “j’entends monter les degrés.”

A ces mots, tous trois ils se mirent à écouter. Le bruit cessa.

“Ne vous effrayez pas,” dit le prêtre, “si quelqu’un essaie de parvenir jusqu’à vous. Une personne sur la fidélité de laquelle nous pouvons compter a dû prendre 280 toutes ses mesures pour passer la frontière, et viendra chercher les lettres que j’ai écrites au duc de Langeais et au marquis de Beauséant, afin qu’ils puissent aviser aux moyens de vous arracher à cet affreux pays, à la mort ou à la misère qui vous y attendent.” 285

“Vous ne nous suivez donc pas ?” s’écrièrent doucement les deux religieuses en manifestant une sorte de désespoir.

“Ma place est là où il y a des victimes,” dit le prêtre avec simplicité.

Elles se turent et regardèrent leur hôte avec une sainte 290 admiration.

“Sœur Marthe,” dit-il en s’adressant à la religieuse qui était allée chercher les hosties, “cet envoyé devra répondre *Fiat voluntas* au mot *Hosanna*.”

“Il y a quelqu’un dans l’escalier !” s’écria l’autre 295 religieuse en ouvrant une cachette pratiquée sous le toit.

Cette fois, il fut facile d’entendre, au milieu du plus profond silence, les pas d’un homme qui faisaient retentir les marches couvertes de callosités produites par de la boue durcie. Le prêtre se coula péniblement dans une 300 espèce d’armoire, et la religieuse jeta quelques hardes sur lui.

“Vous pouvez fermer, sœur Agathe,” dit-il d’une voix étouffée.

A peine le prêtre était-il caché, que trois coups frappés 305 sur la porte firent tressaillir les deux saintes filles, qui se consultèrent des yeux sans oser prononcer une seule parole. Elles paraissaient avoir toutes deux une soixantaine d’années. Séparées du monde depuis quarante ans, elles étaient comme des plantes habituées à l’air d’une serre, et 310 qui meurent si on les en sort. Accoutumées à la vie du couvent, elles n’en pouvaient plus concevoir d’autre. Un matin, leur grilles ayant été brisées, elles avaient frémi de

se trouver libres. On peut aisément se figurer l'espèce  
315 d'imbécillité factice que les événements de la Révolution  
avaient produite dans leurs âmes innocentes. Incapables  
d'accorder leurs idées claustrales avec les difficultés de la  
vie, et ne comprenant même pas leur situation, elles  
320 ressemblaient à des enfants dont on avait pris soin  
jusqu'alors, et qui, abandonnés par leur providence  
maternelle, priaient au lieu de crier. Aussi, devant le  
danger qu'elles prévoyaient en ce moment, demeurèrent-  
elles muettes et passives, ne connaissant d'autre défense  
que la résignation chrétienne. L'homme qui demandait  
325 à entrer interpréta ce silence à sa manière, il ouvrit la  
porte et se montra tout à coup. Les deux religieuses  
frémirent en reconnaissant le personnage qui, depuis  
quelque temps, rôdait autour de leur maison et prenait  
des informations sur leur compte ; elles restèrent immo-  
330 biles en le contemplant avec une curiosité inquiète, à la  
manière des enfants sauvages, qui examinent silencieuse-  
ment les étrangers. Cet homme était de haute taille et  
gros ; mais rien dans sa démarche, dans son air ni dans  
sa physionomie, n'indiquait un méchant homme. Il imita  
335 l'immobilité des religieuses, et promena lentement ses  
regards sur la chambre où il se trouvait.

Deux nattes de paille, posées sur des planches, servaient  
de lit aux deux religieuses. Une seule table était au  
milieu de la chambre, et il y avait dessus un chandelier  
340 de cuivre, quelques assiettes, trois couteaux et un pain  
rond. Le feu de la cheminée était modeste. Quelques  
morceaux de bois, entassés dans un coin, attestaient  
d'ailleurs la pauvreté des deux recluses. Les murs,  
enduits d'une couche de peinture très ancienne, prouvaient  
345 le mauvais état de la toiture, où des taches, semblables à  
des filets bruns, indiquaient les infiltrations des eaux  
pluviales. Une relique, sans doute sauvée du pillage de  
l'abbaye de Chelles, ornait le manteau de la cheminée.  
Trois chaises, deux coffres et une mauvaise commode

complétaient l'ameublement de cette pièce. Une porte <sup>350</sup> pratiquée auprès de la cheminée faisait conjecturer qu'il existait une seconde chambre.

L'inventaire de cette cellule fut bientôt fait par le personnage qui s'était introduit sous de si terribles auspices au sein de ce ménage. Un sentiment de com- <sup>355</sup> misération se peignit sur sa figure, et il jeta un regard de bienveillance sur les deux filles, au moins aussi embarrassé qu'elles. L'étrange silence dans lequel ils demeurèrent tous trois dura peu, car l'inconnu finit par deviner la faiblesse morale et l'inexpérience des deux pauvres créa- <sup>360</sup> tures, et il leur dit alors d'une voix qu'il essaya d'adoucir : "Je ne viens point ici en ennemi, citoyennes . . ." Il s'arrêta et se reprit pour dire : "Mes sœurs, s'il vous arrivait quelque malheur, croyez que je n'y aurais pas contribué. J'ai une grâce à réclamer de vous." <sup>365</sup>

Elles gardèrent toujours le silence.

"Si je vous importunais, si . . . je vous gênais, parlez librement . . . je me retirerais ; mais sachez que je vous suis tout dévoué ; que, s'il est quelque bon office que je puisse vous rendre, vous pouvez m'employer sans crainte, <sup>370</sup> et que moi seul, peut-être, suis au-dessus de la loi, puisqu'il n'y a plus de roi . . ."

Il y avait un tel accent de vérité dans ces paroles, que la sœur Agathe, celle des deux religieuses qui appartenait à la maison de Langeais, et dont les manières semblaient <sup>375</sup> annoncer qu'elle avait autrefois connu l'éclat des fêtes et respiré l'air de la cour, s'empressa d'indiquer une des chaises comme pour prier leur hôte de s'asseoir. L'inconnu manifesta une sorte de joie mêlée de tristesse en comprenant ce geste, et attendit pour prendre place que les <sup>380</sup> deux respectables filles fussent assises.

"Vous avez donné asile," reprit-il, "à un vénérable prêtre non assermenté, qui a miraculeusement échappé aux massacres des Carmes."

"*Hosanna !*" . . . dit la sœur Agathe en inter- <sup>385</sup>

rompant l'étranger et le regardant avec une inquiète curiosité.

"Il ne se nomme pas ainsi, je crois," répondit-il.

390 "Mais, monsieur," dit vivement la sœur Marthe, "nous n'avons pas de prêtre ici, et . . ."

"Il faudrait alors avoir plus de soin et de prévoyance," répliqua doucement l'étranger en avançant le bras vers la table et y prenant un bréviaire. "Je ne pense pas que vous sachiez le latin, et . . ."

395 Il ne continua pas, car l'émotion extraordinaire qui se peignit sur les figures des deux pauvres religieuses lui fit craindre d'être allé trop loin, elles étaient tremblantes et leurs yeux s'emplirent de larmes.

400 "Rassurez-vous," leur dit-il d'une voix franche, "je sais le nom de votre hôte et les vôtres, et depuis trois jours je suis instruit de votre détresse et de votre dévouement pour le vénérable abbé de . . ."

"Chut!" dit naïvement sœur Agathe en mettant un doigt sur ses lèvres.

405 "Vous voyez, mes sœurs, que si j'avais conçu l'horrible dessein de vous trahir, j'aurais déjà pu l'accomplir plus d'une fois . . ."

En entendant ces paroles, le prêtre se dégagea de sa prison et reparut au milieu de la chambre.

410 "Je ne saurais croire, monsieur," dit-il à l'inconnu, "que vous soyez un de nos persécuteurs, et je me fie à vous. Que voulez-vous de moi?"

La sainte confiance du prêtre, la noblesse répandue dans tous ses traits auraient désarmé des assassins.

415 Le mystérieux personnage qui était venu animer cette scène de misère et de résignation contempla pendant un moment le groupe formé par ces trois êtres, puis il prit un ton de confiance, s'adressa au prêtre en ces termes :—

420 "Mon père, je venais vous supplier de célébrer une messe mortuaire pour le repos de l'âme . . . d'un . . .

d'une personne sacrée et dont le corps ne reposera jamais dans la terre sainte . . . "

Le prêtre frissonna involontairement. Les deux religieuses, ne comprenant pas encore de qui l'inconnu <sup>425</sup> voulait parler, restèrent le cou tendu, le visage tourné vers les deux interlocuteurs, et dans une attitude de curiosité. L'ecclésiastique examina l'étranger : une anxiété non équivoque était peinte sur sa figure et ses regards exprimaient d'ardentes supplications. <sup>430</sup>

"Eh bien !" répondit le prêtre, "ce soir, à minuit, revenez, et je serai prêt à célébrer le seul service funèbre que nous puissions offrir en expiation du crime dont vous parlez . . . "

L'inconnu tressaillit, mais une satisfaction tout à la <sup>435</sup> fois douce et grave parut triompher d'une douleur secrète. Après avoir respectueusement salué le prêtre et les deux saintes filles, il disparut en témoignant une sorte de reconnaissance muette qui fut comprise par ces trois âmes généreuses. Environ deux heures après cette scène <sup>440</sup> muette, l'inconnu revint, frappa discrètement à la porte du grenier, et fut introduit par mademoiselle de Beauséant, qui le conduisit dans la seconde chambre de ce modeste réduit, où tout avait été préparé pour la cérémonie. Entre deux tuyaux de la cheminée, les deux <sup>445</sup> religieuses avaient apporté la vieille commode dont les contours antiques étaient ensevelis sous un magnifique devant d'autel en moire verte. Un grand crucifix d'ébène et d'ivoire attaché sur le mur jaune en faisait ressortir la nudité et attirait nécessairement les regards. Quatre <sup>450</sup> petits cierges flûts que les sœurs avaient réussi à fixer sur cet autel improvisé en les scellant dans de la cire à cacheter, jetaient une lueur pâle et mal réfléchie par le mur. Cette faible lumière éclairait à peine le reste de la chambre ; mais, en ne donnant son éclat qu'aux choses <sup>455</sup> saintes, elle ressemblait à un rayon tombé du ciel sur cet autel sans ornement. Le carreau était humide. Le

toit, qui, des deux côtés, s'abaissait rapidement, comme dans les greniers, avait quelques lézardes par lesquelles  
460 passait un vent glacial. Rien n'était moins pompeux, et cependant rien peut-être ne fut plus solennel que cette cérémonie lugubre. Un profond silence, qui aurait permis d'entendre le plus léger cri proféré sur la route d'Allemagne, répandait une sorte de majesté sombre sur  
465 cette scène nocturne. Enfin la grandeur de l'action contrastait si fortement avec la pauvreté des choses, qu'il en résultait un sentiment d'effroi religieux. De chaque côté de l'autel, les deux vieilles recluses, agenouillées sur la tuile du plancher sans s'inquiéter de son humidité  
470 mortelle, priaient de concert avec le prêtre, qui, revêtu de ses habits pontificaux, disposait un calice d'or orné de pierres précieuses, vase sacré sauvé sans doute au pillage de l'abbaye de Chelles.

Auprès de ce ciboire, monument d'une royale magni-  
475 fice, l'eau et le vin destinés au saint sacrifice étaient contenus dans deux verres à peine dignes du dernier cabaret. Faute de missel, le prêtre avait posé son bréviaire sur un coin de l'autel. Une assiette commune était préparée pour le lavement de mains innocentes et pures de sang.  
480 Tout était immense, mais petit ; pauvre, mais noble ; profane et saint tout à la fois. L'inconnu vint pieusement s'agenouiller entre les deux religieuses. Mais tout à coup, en apercevant un crêpe au calice et au crucifix, car n'ayant rien pour annoncer la destination de cette messe funèbre,  
485 le prêtre avait mis Dieu lui-même en deuil, il fut assailli d'un souvenir si puissant que des gouttes de sueur se formèrent sur son large front. Les quatre silencieux acteurs de cette scène se regardèrent alors mystérieusement ; puis leurs âmes, agissant à l'envi les unes sur les  
490 autres, se communiquèrent ainsi leurs sentiments et se confondirent dans une commisération religieuse, il semblait que leur pensée eût évoqué le martyr dont les restes avaient été dévorées par de la chaux vive, et que son

ombre fût devant eux dans toute sa royale majesté. Ils célébrèrent un *obit* sans le corps du défunt. Sous ces 495 tuiles et ces lattes disjointes, quatre chrétiens allaient intercéder auprès de Dieu pour un Roi de France, et faire son convoi sans cercueil, c'était le plus pur de tous les dévouements, un acte étonnant de fidélité accompli sans arrière-pensée. Ce fut sans doute, aux yeux de Dieu, 500 comme le verre d'eau qui balance les plus grandes vertus. Toute la Monarchie était là, dans les prières d'un prêtre et de deux pauvres filles ; mais peut-être aussi la Révolution était-elle représentée par cet homme dont la figure trahissait trop de remords pour ne pas croire qu'il 505 accomplissait les vœux d'un immense repentir.

Au lieu de prononcer les paroles latines : "*Introibo ad altare Dei*," le prêtre, par une inspiration divine, regarda les trois assistants qui figuraient la France chrétienne, et leur dit, pour effacer les misères de ce taudis : "Nous 510 allons entrer dans le sanctuaire de Dieu !"

A ces paroles jetées avec une onction pénétrante, une sainte frayeur saisit l'assistant et les deux religieuses. Sous les voûtes de Saint-Pierre de Rome, Dieu ne se serait pas montré plus majestueux qu'il le fut alors dans cet 515 asile de l'indigence aux yeux de ces chrétiens : tant il est vrai qu'entre l'homme et lui tout intermédiaire semble inutile, et qu'il ne tire sa grandeur que de lui-même. La ferveur de l'inconnu était vraie. Aussi le sentiment qui unissait les prières de ces quatre serviteurs de Dieu et du 520 Roi fut-il unanime. Les paroles saintes retentissaient comme une musique céleste au milieu du silence. Il y eut un moment où les pleurs gagnèrent l'inconnu, ce fut au *Pater noster*. Le prêtre y ajouta cette prière latine, qui fut sans doute comprise par l'étranger : *Et remitte 525 scelus regicidis sicut Luthero eis remisit semetipso* (Et pardonnez aux régicides comme Louis XVI leur a pardonné lui-même).

Les deux religieuses virent deux grosses larmes traçant

530 un chemin humide le long des joues mâles de l'inconnu et tombant sur le plancher. L'office des Morts fut récité. Le *Domine salvum fac regem*, chanté à voix basse, attendrit ces fidèles royalistes qui pensèrent que l'enfant-roi, pour lequel ils suppliaient en ce moment le Très-Haut, 535 était captif entre les mains de ses ennemis. L'inconnu frissonna en songeant qu'il pouvait se commettre un nouveau crime et qu'il serait sans doute forcé de participer. Quand le service funèbre fut terminé, le prêtre fit un signe aux deux religieuses, qui se retirèrent. Aussitôt qu'il se 540 trouva seul avec l'inconnu, il alla vers lui d'un air doux et triste ; puis il lui dit d'une voix paternelle : " Mon fils, si vous avez trempé vos mains dans le sang du Roi Martyr, confiez-vous à moi. Il n'est pas de faute qui, aux yeux de Dieu, ne soit effacée par un repentir aussi touchant et 545 aussi sincère que le vôtre paraît l'être."

Aux premiers mots prononcés par l'ecclésiastique, l'étranger laissa échapper un mouvement de terreur involontaire ; mais il reprit une contenance calme, et regarda avec assurance le prêtre étonné : " Mon père," lui 550 dit-il, d'une voix visiblement altérée, " nul n'est plus innocent que moi du sang versé . . . "

" Je dois vous croire," dit le prêtre . . .

Il fit une pause pendant laquelle il examina derechef son pénitent ; puis, persistant à le prendre pour un de ces 555 peureux Conventiounels qui livrèrent une tête inviolable et sacrée afin de conserver la leur, il reprit d'une voix grave : " Songez, mon fils, qu'il ne suffit pas pour être absous de ce grand crime, de n'y avoir pas coopéré. Ceux qui, pouvant défendre le roi, ont laissé leur épée dans le 560 fourreau, auront un compte bien lourd à rendre devant le roi des cieux . . . Oh ! oui," ajouta le vieux prêtre en agitant la tête de droite à gauche par un mouvement expressif, " oui, bien lourd ! . . . car, en restant oisifs, ils sont devenus les complices involontaires de cet- 565 épouvantable forfait . . . "

“Vous croyez,” demanda l’inconnu stupéfait, “qu’une participation indirecte sera punie . . . Le soldat qui a été commandé pour former la haie, est-il donc coupable ?”

Le prêtre demeura indécis. Heureux de l’embarras dans lequel il mettait ce puritain de la royauté en le plaçant entre le dogme de l’obéissance passive qui doit, selon les partisans de la monarchie, dominer les codes militaires, et le dogme tout aussi important qui consacre le respect dû à la personne des rois, l’étranger s’empressa de voir dans l’hésitation du prêtre une solution favorable à des doutes par lesquels il paraissait tourmenté. Puis, pour ne pas laisser le vénérable janséniste réfléchir plus longtemps, il lui dit : “Je rougirais de vous offrir un salaire quelconque du service funéraire que vous venez de célébrer pour le repos de l’âme du roi et pour l’acquit de ma conscience. On ne peut payer une chose inestimable que par une offrande qui soit aussi hors de prix. Daignez donc accepter, monsieur, le don que je vous fais d’une sainte relique . . . Un jour viendra peut-être où vous en comprendrez la valeur.”

585

En achevant ces mots, l’étranger présentait à l’ecclésiastique une petite boîte extrêmement légère ; le prêtre la prit involontairement pour ainsi dire, car la solennité des paroles de cet homme, le ton qu’il y mit, le respect avec lequel il tenait cette boîte l’avaient plongé dans une profonde surprise. Ils rentrèrent alors dans la pièce où les deux religieuses les attendaient.

“Vous êtes,” leur dit l’inconnu, “dans une maison dont le propriétaire, Mucius Scævola, ce plâtrier qui habite le premier étage, est célèbre dans la section par son patriotisme ; mais il est secrètement attaché aux Bourbons. Jadis il était piqueur de Monseigneur le prince de Conti, et il lui doit sa fortune. En ne sortant pas de chez lui, vous êtes plus en sûreté ici qu’en aucun lieu de la France. Restez-y. Des âmes pieuses veilleront à vos besoins, et vous pourrez attendre sans danger

600

des temps moins mauvais. Dans un an, au 21 janvier . . . (en prononçant ces derniers mots, il ne put dissimuler un mouvement involontaire), si vous adoptez ce  
605 triste lieu pour asile, je reviendrai célébrer avec vous la messe expiatoire . . .”

Il n'acheva pas. Il salua les muets habitants du grenier, jeta un dernier regard sur les symptômes qui déposaient de leur indigence, et il disparut.

610 Pour les deux innocentes religieuses, une semblable aventure avait tout l'intérêt d'un roman ; aussi, dès que le vénérable abbé les instruisit du mystérieux présent si solennellement fait par cet homme, la boîte fut-elle placée par elles sur la table, et les trois figures inquiètes, faiblement éclairées par la chandelle, trahirent-elles une in-  
615 descriptible curiosité. Mademoiselle de Langeais ouvrit la boîte, y trouva un mouchoir de batiste très fine, souillé de sueur ; et en le dépliant, ils y reconnurent des taches.

“ C'est du sang ! ” dit le prêtre.

620 “ Il est marqué de la couronne royale ! ” s'écria l'autre sœur.

Les deux sœurs laissèrent tomber la précieuse relique avec horreur. Pour ces deux âmes naives, le mystère dont s'enveloppait l'étranger devint inexplicable ; et quant au  
625 prêtre, dès ce jour il ne tenta même pas de se l'expliquer.

Les trois prisonniers ne tardèrent pas à s'apercevoir, malgré la Terreur, qu'une main puissante était étendue sur eux. D'abord, ils reçurent du bois et des provisions ; puis, les deux religieuses devinèrent qu'une  
630 femme était associée à leur protecteur, quand on leur envoya du linge et des vêtements qui pouvaient leur permettre de sortir sans être remarquées par les modes aristocratiques des habits qu'elles avaient été forcées de conserver ; enfin Mucius Scævola leur donna deux cartes  
635 civiques. Souvent des avis nécessaires à la sûreté du prêtre lui parvinrent par des voies détournées ; et il reconnut une telle opportunité dans ces conseils, qu'ils

ne pouvaient être donnés que par une personne initiée aux secrets de l'État. Malgré la famine qui pesa sur Paris, les proscrits trouvèrent à la porte de leur taudis 640 des rations de *pain blanc* qui y étaient régulièrement apportées par des mains invisibles ; néanmoins ils crurent reconnaître dans Mucius Scævola le mystérieux agent de cette bienfaisance toujours aussi ingénieuse qu'intelligente. Les nobles habitants du grenier ne pouvaient pas douter 645 que leur protecteur ne fût le personnage qui était venu faire célébrer la messe expiatoire dans la nuit du 22 janvier 1793 ; aussi devint-il l'objet d'un culte tout particulier pour ces trois êtres qui n'espéraient qu'en lui et ne vivaient que par lui. Ils avaient ajouté pour lui 650 des prières spéciales dans leurs prières ; soir et matin, ces âmes pieuses formaient des vœux pour son bonheur, pour sa prospérité, pour son salut : elles suppliaient Dieu d'éloigner de lui toutes embûches, de le délivrer de ses ennemis et de lui accorder une vie longue et paisible. 655 Leur reconnaissance étant, pour ainsi dire, renouvelée tous les jours, s'allia nécessairement à un sentiment de curiosité qui devint plus vif de jour en jour.

Les circonstances qui avaient accompagné l'apparition de l'étranger étaient l'objet de leurs conversations ; ils 660 formaient mille conjectures sur lui, et c'était un bienfait d'un nouveau genre que la distraction dont il était le sujet pour eux. Ils se promettaient bien de ne pas laisser échapper l'étranger à leur amitié le soir où il reviendrait, selon sa promesse, célébrer le triste anniversaire de la mort de Louis XVI. Cette nuit si impatientement attendue, arriva enfin. A minuit, le bruit des pas pesants de l'inconnu retentit dans le vieil escalier de bois, la chambre avait été parée pour le recevoir, l'autel était dressé. Cette fois, les sœurs ouvrirent la porte d'avance, 670 et toutes deux s'empressèrent d'éclairer l'escalier. Made-moiselle de Langeais descendit même quelques marches pour voir plus tôt son bienfaiteur.

“Venez,” lui dit-elle, d’une voix émue et affectueuse,  
675 “venez . . . l’on vous attend.”

L’homme leva la tête, jeta un regard sombre sur la religieuse, et ne répondit pas ; elle sentit comme un vêtement de glace tombant sur elle, et garda le silence ; à son aspect, la reconnaissance et la curiosité expirèrent  
680 dans tous les cœurs. Il était peut-être moins froid, moins taciturne, moins terrible qu’il ne le parut à ces âmes que l’exaltation de leurs sentiments disposait aux épanchements de l’amitié. Les trois pauvres prisonniers, qui comprirent que cet homme voulait rester un étranger  
685 pour eux, se résignèrent. Le prêtre crut remarquer sur les lèvres de l’inconnu un sourire promptement réprimé au moment où il s’aperçut des apprêts qui avaient été faits pour le recevoir, il entendit la messe et pria ; mais il disparut, après avoir répondu par quelques mots de  
690 politesse négative à l’invitation que lui fit mademoiselle de Langeais de partager la petite collation préparée.

Après le 9 thermidor, les religieuses et l’abbé de Marolles purent aller dans Paris, sans y courir le moindre danger. La première sortie du vieux prêtre fut pour un  
695 magasin de parfumerie, à l’enseigne de la Reine des Fleurs, tenu par les citoyen et citoyenne Ragon, anciens parfumeurs de la cour, restés fidèles à la famille royale, et dont se servaient les Vendéens pour correspondre avec les princes et le comité royaliste de Paris. L’abbé, mis  
700 comme le voulait cette époque, se trouvait sur le pas de la porte de cette boutique, située entre Saint-Roch et la rue des Frondeurs, quand une foule, qui remplissait la rue Saint-Honoré, l’empêcha de sortir. e

“Qu’est-ce ?” dit-il à madame Ragon.  
705 “Ce n’est rien,” reprit-elle, “c’est la charrette et le bourreau qui vont à la place Louis XV. Ah ! nous l’avons vu bien souvent l’année dernière ; mais aujourd’hui, quatre jours après l’anniversaire du 21 janvier, on peut regarder cet affreux cortège sans chagrin.” a

“ Pourquoi ! ” dit l’abbé, “ ce n’est pas chrétien, ce 710  
que vous dites.”

“ Eh ! c’est l’exécution des complices de Robespierre, ils se sont défendus tant qu’ils ont pu ; mais ils vont à leur tour là où ils ont envoyé tant d’innocents.”

Une foule qui remplissait la rue Saint-Honoré passa 715  
comme un flot. Au-dessus des têtes, l’abbé de Marolles, cédant à un mouvement de curiosité, vit debout, sur la charrette, celui qui, trois jours auparavant, écoutait sa messe.

“ Qui est-ce, ” dit-il, “ celui qui . . . ” 720

“ C’est le bourreau, ” répondit monsieur Ragon en nommant l’exécuteur des hautes œuvres par son nom monarchique.

“ Mon ami ! mon ami ! ” cria madame Ragon, “ mon- 725  
sieur l’abbé se meurt.”

Et la vieille dame prit un flacon de vinaigre pour faire revenir le vieux prêtre évanoui.

“ Il m’a sans doute donné, ” dit-il, “ le mouchoir avec lequel le roi s’est essuyé le front, en allant au martyr . . . Pauvre homme ! le couteau d’acier a eu du cœur 730  
quand toute la France en manquait ! ”

Les parfumeurs crurent que le pauvre prêtre avait le délire.



II

LAURETTE, OU LE CACHET ROUGE

PAR

ALFRED DE VIGNY



## LAURETTE, OU LE CACHET ROUGE

### I

#### DE LA RENCONTRE QUE JE FIS UN JOUR SUR LA GRANDE ROUTE

La grande route d'Artois et de Flandre est longue et triste. Elle s'étend en ligne droite, sans arbres, sans fossés, dans des campagnes unies et pleines d'une boue jaune en tout temps. Au mois de mars 1815, je passai sur cette route, et je fis une rencontre que je n'ai point oubliée depuis.

J'étais seul, j'étais à cheval, j'avais un bon manteau blanc, un habit rouge, un casque noir, des pistolets et un grand sabre ; il pleuvait à verse depuis quatre jours et quatre nuits de marche, et je me souviens que je chantais à pleine voix. J'étais si jeune !—La maison du Roi, en 1814, avait été remplie d'enfants et de vieillards ; l'Empire semblait avoir pris et tué les hommes.

Mes camarades étaient en avant, sur la route, à la suite du roi Louis XVIII ; je voyais leurs manteaux blancs et leurs habits rouges, tout à l'horizon au nord ; les lanciers de Bonaparte, qui surveillaient et suivaient notre retraite pas à pas, montraient de temps en temps la flamme tricolore de leurs lances à l'autre horizon. Un fer perdu avait retardé mon cheval : il était jeune et fort, je le pressai pour rejoindre mon escadron ; il partit au

grand trot. Je mis la main à ma ceinture, elle était garnie d'or ; j'entendis résonner le fourreau de mon sabre sur l'étrier, et je me sentis très fier et parfaitement heureux.

25 Il pleuvait toujours, et je chantais toujours. Cependant je me tus bientôt, ennuyé de n'entendre que moi, et je n'entendis plus que la pluie et les pieds de mon cheval, qui pataugeaient dans les ornières. Le pavé de la route manqua ; j'enfonçais, il fallut prendre le pas. Mes grandes  
30 bottes étaient enduites, en dehors, d'une croûte épaisse de boue jaune comme de l'ocre ; en dedans elles s'emplissaient de pluie. Je regardai mes épaulettes d'or toutes neuves, ma félicité et ma consolation ; elles étaient hérissées par l'eau, cela m'affligea.

35 Mon cheval baissait la tête ; je fis comme lui : je me mis à penser, et je me demandai, pour la première fois, où j'allais. Je n'en savais absolument rien ; mais cela ne m'occupa pas longtemps : j'étais certain que, mon escadron étant là, là aussi était mon devoir.

40 Je pensais ainsi en marchant au gré de mon cheval, regardant l'heure à ma montre, et voyant le chemin s'allonger toujours en ligne droite, sans un arbre et sans une maison, et couper la plaine jusqu'à l'horizon, comme une grande raie jaune sur une toile grise.

45 En examinant avec attention cette raie jaune de la route, j'y remarquai, à un quart de lieue environ, un petit point noir qui marchait. Cela me fit plaisir, c'était quelqu'un. Je n'en détournai plus les yeux. Je vis que ce point noir allait comme moi dans la direction de Lille,  
50 et qu'il allait en zigzag, ce qui annonçait une marche pénible. Je hâtai le pas et je gagnai du terrain sur cet objet, qui s'allongea un peu et grossit à ma vue. Je repris le trot sur un sol plus ferme et je crus reconnaître une sorte de petite voiture noire. J'avais faim, j'espérais que  
55 c'était la voiture d'une cantinière, et je hâtai l'allure de mon pauvre cheval pour arriver à cette île fortunée, dans cette mer où il s'enfonçait jusqu'au ventre quelquefois.

A une centaine de pas, je pus distinguer clairement une petite charrette de bois blanc, couverte de trois cercles et d'une toile cirée noire. Cela ressemblait à un petit 60 berceau posé sur deux roues. Les roues s'embourbaient jusqu'à l'essieu ; un petit mulet qui les tirait était péniblement conduit par un homme à pied qui tenait la bride. Je m'approchai de lui et le considérai attentivement.

C'était un homme d'environ cinquante ans, à moustaches 65 blanches, fort et grand, le dos voûté à la manière des vieux officiers d'infanterie qui ont porté le sac. Il en avait l'uniforme, et l'on entrevoyait une épaulette de chef de bataillon sous un petit manteau bleu et usé. Il avait un visage endurci, mais bon, comme à l'armée il y en a 70 tant. Il me regarda de côté sous ses gros sourcils noirs, et tira lestement de sa charrette un fusil qu'il arma, en passant de l'autre côté de son mulet, dont il se faisait un rempart. Ayant vu sa cocarde blanche, je me contentai de montrer la manche de mon habit rouge, et il remit son 75 fusil dans la charrette, en disant :

"Ah ! c'est différent, je vous prenais pour un de ces lapins qui courent après nous. Voulez-vous boire la goutte ?"

"Volontiers," dis-je en m'approchant, "il y a vingt- 80 quatre heures que je n'ai bu."

Il avait à son cou une noix de coco, très bien sculptée, arrangée en flacon, avec un goulot d'argent, et dont il semblait tirer assez de vanité. Il me la passa, et j'y bus un peu de mauvais vin blanc avec beaucoup de plaisir ; 85 je lui rendis le coco.

"A la santé du roi !" dit-il en buvant ; "il m'a fait officier de la Légion d'honneur, il est juste que je le suive jusqu'à la frontière. Par exemple, comme je n'ai que mon épaulette pour vivre, je reprendrai mon bataillon 90 après, c'est mon devoir."

En parlant ainsi comme à lui-même, il remit en marche son petit mulet, en disant que nous n'avions pas de temps

à perdre ; et comme j'étais de son avis, je me remis en  
95 chemin à deux pas de lui. Je le regardais toujours sans  
questionner, n'ayant jamais aimé la bavarde indiscretion  
assez fréquente parmi nous.

Nous allâmes sans rien dire durant un quart de lieue  
environ. Comme il s'arrêtait alors pour faire reposer son  
100 pauvre petit mulet, qui me faisait peine à voir, je m'arrêtai  
aussi et je tâchai d'exprimer l'eau qui remplissait mes  
bottes à l'écuycère, comme deux réservoirs où j'aurais eu  
les jambes trempées.

" Vos bottes commencent à vous tenir aux pieds," dit-il.

105 " Il y a quatre nuits que je ne les ai quittées," lui dis-je.

" Bah ! dans huit jours vous n'y penserez plus," reprit-  
il avec sa voix enrouée ; " c'est quelque chose que d'être  
seul, allez, dans des temps comme ceux où nous vivons.  
Savez-vous ce que j'ai là dedans ?"

110 " Non," lui dis-je.

" C'est une femme."

Je dis : " Ah ! " sans trop d'étonnement, et je me remis  
en marche tranquillement, au pas. Il me suivit.

" Cette mauvaise brouette-là ne m'a pas coûté bien  
115 cher," reprit-il, " ni le mulet non plus ; mais c'est tout ce  
qu'il me faut, quoique ce chemin-là soit un peu long."

Je lui offris de monter mon cheval quand il serait  
fatigué ; et comme je ne lui parlais que gravement et  
avec simplicité de son équipage, dont il craignait le  
120 ridicule, il se mit à son aise tout à coup, et, s'approchant  
de mon étrier, me frappa sur le genou en me disant : " Eh  
bien, vous êtes un bon enfant, quoique dans les Rouges."

Je sentis dans son accent amer, en désignant ainsi  
les quatre Compagnies Rouges, combien de préventions  
125 haineuses avaient données à l'armée le luxe et les grades  
de ces corps d'officiers.

" Cependant," ajouta-t-il, " je n'accepterai pas votre  
offre, vu que je ne sais pas monter à cheval et que ce  
n'est pas mon affaire, à moi."

“ Mais, Commandant, les officiers supérieurs comme vous y sont obligés.” 130

“ Bah ! une fois par an, à l’inspection, et encore sur un cheval de louage. Moi j’ai toujours été marin, et depuis fantassin ; je ne connais pas l’équitation.”

Il fit vingt pas en me regardant de côté de temps à autre, comme s’attendant à une question, et comme il ne venait pas un mot, il poursuivit : 135

“ Vous n’êtes pas curieux, par exemple ! cela devrait vous étonner, ce que je dis là.”

“ Je m’étonne bien peu,” dis-je. 140

“ Oh ! cependant, si je vous contais comment j’ai quitté la mer, nous verrions.”

“ Eh bien,” repris-je, “ pourquoi n’essayez-vous pas ? cela vous réchauffera, et cela me fera oublier que la pluie m’entre dans le dos et ne s’arrête qu’à mes talons.” 145

Le bon chef de bataillon s’apprêta solennellement à parler, avec un plaisir d’enfant. Il rajusta sur sa tête le shako couvert de toile cirée, et il donna ce coup d’épaule que personne ne peut se représenter s’il n’a servi dans l’infanterie, ce coup d’épaule que donne le fantassin à son sac pour le hausser et alléger un moment son poids ; c’est 150 une habitude du soldat qui, lorsqu’il devient officier, devient un tic. Après ce geste convulsif, il but encore un peu de vin dans son coco, donna un coup de pied d’encouragement au petit mulet, et commença. 155

## II

### HISTOIRE DU CACHET ROUGE

Vous saurez d’abord, mon enfant, que je suis né à Brest ; j’ai commencé par être enfant de troupe, gagnant ma demi-ration dès l’âge de neuf ans, mon père étant soldat aux gardes. Mais comme j’aimais la mer, une belle nuit, pendant que j’étais en congé à Brest, je me cachai à fond 160

de cale d'un bâtiment marchand qui partait pour les Indes ; on ne m'aperçut qu'en pleine mer, et le capitaine aima mieux me faire mousse que de me jeter à l'eau. Quand vint la Révolution, j'avais fait du chemin, et  
165 j'étais à mon tour devenu capitaine d'un petit bâtiment marchand assez propre, ayant écumé la mer quinze ans. Comme l'ex-marine royale, vieille bonne marine, ma foi ! se trouva tout à coup dépeuplée d'officiers, on prit des capitaines dans la marine marchande. J'avais eu quel-  
170 ques affaires de flibustiers que je pourrai vous dire plus tard : on me donna le commandement d'un brick de guerre nommé *le Marat*.

Le 28 fructidor 1797, je reçus l'ordre d'appareiller pour Cayenne. Je devais y conduire soixante soldats et  
175 un *déporté* qui restait des cent quatre-vingt-treize que la frégate *la Décade* avait pris à bord quelques jours auparavant. J'avais ordre de traiter cet individu avec ménagement, et la première lettre du Directoire en renfermait une seconde, scellée de trois cachets rouges, au milieu  
180 desquels il y en avait un démesuré. J'avais défense d'ouvrir cette lettre avant le premier degré de latitude nord, du vingt-sept au vingt-huitième de longitude, c'est-à-dire près de passer la ligne.

Cette grande lettre avait une figure toute particulière.  
185 Elle était longue, et fermée de si près que je ne pus rien lire entre les angles ni à travers l'enveloppe. Je ne suis pas superstitieux, mais elle me fit peur, cette lettre. Je la mis dans ma chambre, sous le verre d'une mauvaise petite pendule anglaise clouée au-dessus de mon lit. Ce  
190 lit-là était un vrai lit de marin, comme vous savez qu'ils sont. Mais je ne sais, moi, ce que je dis : vous avez tout au plus seize ans, vous ne pouvez avoir vu ça.

La chambre d'une reine ne peut pas être aussi proprement rangée que celle d'un marin, soit dit sans vouloir  
195 nous vanter. Chaque chose a sa petite place et son petit clou. Rien ne remue. Le bâtiment peut goucher tant

qu'il veut sans rien déranger. Les meubles sont faits selon la forme du vaisseau et de la petite chambre qu'on a. Mon lit était un coffre. Quand on l'ouvrait, j'y couchais ; quand on le fermait c'était mon sofa, et j'y fumais ma pipe. Quelquefois c'était ma table ; alors on s'asseyait sur deux petits tonneaux qui étaient dans la chambre. Mon parquet était ciré et frotté comme de l'acajou, et brillant comme un bijou, un vrai miroir ! Oh ! c'était une jolie petite chambre ! Et mon brick avait bien son prix aussi. On s'y amusait d'une fière façon, et le voyage commença cette fois assez agréablement, si ce n'était . . . Mais n'anticipons pas.

Nous avions un joli vent nord-nord-ouest, et j'étais occupé à mettre cette lettre sous le verre de ma pendule, quand mon *déporté* entra dans ma chambre ; il tenait par la main une belle petite de dix-sept ans environ. Lui me dit qu'il en avait dix-neuf ; beau garçon, quoiqu'un peu pâle et trop blanc pour un homme. C'était un homme cependant, et un homme qui se comporta dans l'occasion mieux que bien des anciens n'auraient fait : vous allez le voir. Il tenait sa petite femme sous le bras ; elle était fraîche et gaie comme une enfant. Ils avaient l'air de deux tourtereaux. Ça me faisait plaisir à voir. Je leur dis :

“Eh bien, mes enfants ! vous venez faire visite au vieux capitaine ; c'est gentil à vous. Je vous enmène un peu loin ; mais tant mieux, nous aurons le temps de nous connaître. Je suis fâché de recevoir madame sans mon habit ; mais c'est que je cloue là-haut cette lettre. Si vous vouliez m'aider un peu ?”

C'étaient vraiment de bons petits enfants. Le petit mari prit le marteau et la petite femme les clous, et ils me les passaient à mesure que je les demandais ; et elle me disait : “*A droite ! à gauche ! capitaine !*” tout en riant, parce que le tangage faisait balloter la pendule. Je l'entends encore d'ici avec sa petite voix : “*A gauche !*”

à droite ! capitaine !” Elle se moquait de moi. “ Ah !” je dis, “ petite méchante ! je vous ferai gronder par votre mari, allez.” Alors elle lui sauta au cou et l’embrassa. Ils étaient vraiment gentils, et la connaissance se fit comme ça. Nous fûmes tout de suite bons amis.

Ce fut aussi une jolie traversée. J’eus toujours un temps fait exprès. Comme je n’avais jamais eu que des visages noirs à mon bord, je faisais venir à ma table, tous les jours, mes deux petits amoureux. Cela m’égayait. Quand nous avions mangé le biscuit et le poisson, la petite femme et son mari restaient à se regarder comme s’ils ne s’étaient jamais vus. Alors je me mettais à rire de tout mon cœur et me moquais d’eux. Ils riaient aussi avec moi. Vous auriez ri de nous voir comme trois imbéciles, ne sachant pas ce que nous avions. C’est que c’était vraiment plaisant de les voir s’aimer comme ça ! Ils se trouvaient bien partout ; ils trouvaient bon tout ce qu’on leur donnait. Cependant ils étaient à la ration comme nous tous ; j’y ajoutais seulement un peu d’eau-de-vie suédoise quand ils dinaient avec moi, mais un petit verre, pour tenir mon rang. Ils couchaient dans un hamac, où le vaisseau les roulait comme ces deux poires que j’ai là dans mon mouchoir mouillé. Ils étaient alertes et contents. Je faisais comme vous, je ne questionnais pas. Qu’avais-je besoin de savoir leur nom et leurs affaires, moi, passeur d’eau ? Je les portais de l’autre côté de la mer, comme j’aurais porté deux oiseaux de paradis.

J’avais fini, après un mois, par les regarder comme mes enfants. Tout le jour, quand je les appelais, ils venaient s’asseoir auprès de moi. Le jeune homme écrivait sur ma table, c’est-à-dire sur mon lit ; et, quand je voulais, il m’aidait à faire mon *point* : il le sut bientôt faire aussi bien que moi ; j’en étais quelquefois tout interdit. La jeune femme s’asseyait sur un petit baril et se mettait à coudre.

Un jour, qu'ils étaient posés comme cela, je leur dis :

“ Savez-vous, mes petits amis, que nous faisons un <sup>270</sup> tableau de famille comme nous voilà ? Je ne veux pas vous interroger, mais probablement vous n'avez pas plus d'argent qu'il ne vous en faut, et vous êtes joliment délicats tous deux pour bêcher et piocher comme font les <sup>275</sup> déportés à Cayenne. C'est un vilain pays, de tout mon cœur, je vous le dis ; mais moi, qui suis une vieille peau de loup desséchée au soleil, j'y vivrais comme un seigneur. Si vous aviez, comme il me semble (sans vouloir vous interroger), tant soit peu d'amitié pour moi, je quitterais assez volontiers mon vieux brick, qui n'est qu'un sabot à <sup>280</sup> présent, et je m'établirais là avec vous, si cela vous convient. Moi, je n'ai pas plus de famille qu'un chien, cela m'ennuie ; vous me feriez une petite société. Je vous aiderais à bien des choses ; et j'ai amassé une petite fortune, dont nous vivrions, et que je vous laisserais <sup>285</sup> lorsque je viendrais à tourner l'œil, comme on dit poliment.”

Ils restèrent tout ébahis à se regarder, ayant l'air de croire que je ne disais pas vrai ; et la petite courut, comme elle faisait toujours, se jeter au cou de l'autre, <sup>290</sup> toute rouge et en pleurant. Il la serra bien fort dans ses bras, et je vis aussi des larmes dans ses yeux ; il me tendit la main et devint plus pâle qu'à l'ordinaire. Elle lui parlait bas, et ses grands cheveux blonds s'en allèrent sur son épaule ; son chignon s'était défait comme un <sup>295</sup> câble qui se déroule tout à coup, parce qu'elle était vive comme un poisson : ces cheveux-là, si vous les aviez vus ! c'était comme de l'or. Comme ils continuaient à se parler bas, cela m'impatienta :

“ Eh bien, ça vous va-t-il ? ” leur dis-je à la fin. <sup>300</sup>

“ Mais . . . mais, capitaine, vous êtes bien bon,” dit le mari ; “ mais c'est que . . . vous ne pouvez pas vivre avec des *déportés*, et . . . ” Il baissa les yeux.

“ Moi,” dis-je, “ je ne sais ce que vous avez fait pour

305 être déporté, mais vous me direz ça un jour, ou pas du tout, si vous voulez. Vous ne m'avez pas l'air d'avoir la conscience bien lourde, et je suis bien sûr que j'en ai fait bien d'autres que vous dans ma vie, allez, pauvres innocents. Par exemple, tant que vous serez sous ma garde, 310 je ne vous lâcherai pas, il ne faut pas vous y attendre ; je vous couperais plutôt le cou comme à deux pigeons. Mais une fois l'épaulette de côté, je ne connais plus ni amiral ni rien du tout."

"C'est que," reprit-il en secouant tristement sa tête 315 brune, quoique un peu poudrée, comme cela se faisait encore à l'époque, "c'est que je crois qu'il serait dangereux pour vous, capitaine, d'avoir l'air de nous connaître. Nous rions, parce que nous sommes jeunes ; nous avons l'air heureux, parce que nous nous aimons ; mais j'ai de 320 vilains moments quand je pense à l'avenir, et je ne sais pas ce que deviendra ma pauvre Laure."

Il serra de nouveau la jeune femme sur sa poitrine.

"C'était bien là ce que je devais dire au capitaine ; n'est-ce pas, mon enfant, que vous auriez dit la même 325 chose ?"

Je pris ma pipe et je me levai, parce que je commençais à me sentir les yeux un peu mouillés, et que ça ne me va pas, à moi.

"Allons ! allons !" dis-je, "ça s'éclaircira par la suite. 330 Si le tabac incommode madame, son absence est nécessaire."

Elle se leva, le visage tout en feu et tout humide de larmes, comme un enfant qu'on a grondé.

"D'ailleurs," me dit-elle en regardant ma pendule, 335 "vous n'y pensez pas, vous autres ; et la lettre !"

Je sentis quelque chose qui me fit de l'effet. J'eus comme une douleur aux cheveux quand elle me dit cela.

"Pardieu ! je n'y pensais plus, moi," dis-je. "Ah ! par exemple, voilà une belle affaire ! Si nous avions- 340 passé le premier degré de latitude nord, il ne me resterait

plus qu'à me jeter à l'eau. Faut-il que j'aie du bonheur, pour que cette enfant-là m'ait rappelé cette lettre !”

Je regardai vite ma carte de marine, et je vis que nous en avions pour une semaine au moins, j'eus la tête soulagée, mais pas le cœur, sans savoir pourquoi. 345

“C'est que le Directoire ne badine pas pour l'article obéissance !” dis-je. “Allons, je suis au courant cette fois-ci encore. Le temps a filé si vite que j'avais tout à fait oublié cela.”

Eh bien, monsieur, nous restâmes tous trois le nez en 350 l'air à regarder cette lettre, comme si elle allait nous parler. Ce qui me frappa beaucoup, c'est que le soleil, qui glissait par la claire-voie, éclairait le verre de la pendule et faisait paraître le grand cachet rouge et les autres petits, comme les traits d'un visage au milieu du 355 feu.

“Ne dirait-on pas que les yeux lui sortent de la tête ?” leur dis-je pour les amuser.

“Oh ! mon ami,” dit la jeune femme, “cela ressemble à des taches de sang.” 360

“Bah ! bah !” dit son mari en la prenant sous le bras, “vous vous trompez, Laure. Venez vous reposer, venez ; pourquoi cette lettre vous occupe-t-elle ?”

Ils se sauvèrent comme si un revenant les avait suivis, et montèrent sur le pont. Je restai seul avec cette 365 grande lettre, et je me souviens qu'en fumant ma pipe je la regardais toujours, comme si ses yeux rouges avaient attaché les miens. Sa grande figure pâle, son troisième cachet, plus grand que les yeux, tout ouvert, tout béant comme une gueule de loup . . . cela me mit de mauvaise 370 humeur ; je pris mon habit et je l'accrochai à la pendule, pour ne plus voir ni l'heure ni la lettre.

J'allai achever ma pipe sur le pont. J'y restai jusqu'à la nuit.

• Nous étions alors à la hauteur des îles du cap Vert. 375  
Le *Marat* filait, vent en poupe, ses dix nœuds sans se

gêner. La nuit était la plus belle que j'aie jamais vue de ma vie près du tropique. La lune se levait à l'horizon, large comme un soleil ; la mer la coupait en  
385 deux et devenait toute blanche comme une nappe de neige couverte de petits diamants. Je regardais cela en fumant assis sur mon banc. L'officier de quart et les matelots ne disaient rien et regardaient comme moi l'ombre du brick sur l'eau. J'étais content de ne rien  
385 entendre. J'aime le silence et l'ordre, moi. J'avais défendu tous les bruits et tous les feux. J'entrevis cependant une petite ligne rouge presque sous mes pieds. Je me serais bien mis en colère tout de suite ; mais comme c'était chez mes petits *déportés*, je voulus m'assurer  
390 de ce qu'on faisait avant de me fâcher. Je n'eus que la peine de me baisser, je pus voir par le grand panneau dans la petite chambre, et je regardai.

La jeune femme était à genoux et faisait ses prières. Il y avait une petite lampe qui l'éclairait.

395 Son mari était assis sur une petite malle, la tête sur ses mains, et la regardait prier. Elle leva la tête en haut comme au ciel, et je vis ses grands yeux bleus mouillés de larmes. Quand elle eut fini sa prière, elle fit un signe de croix en souriant avec l'air d'aller en  
400 paradis. Je vis qu'il faisait comme elle un signe de croix, mais comme s'il en avait honte. Au fait, pour un homme c'est singulier.

Elle se leva debout, l'embrassa, et s'étendit dans son hamac. Il faisait une chaleur étouffante : elle se sentait  
405 bercée avec plaisir par le mouvement du navire et paraissait déjà commencer à s'endormir.

"Mon ami," dit-elle en dormant à moitié, "n'avez-vous pas sommeil ? Il est bien tard."

Il restait toujours le front sur ses mains sans répondre.  
410 Cela l'inquiéta un peu, la bonne petite, et elle passa sa jolie tête hors du hamac, comme un oiseau hors de son nid, et le regarda la bouche entr'ouverte, n'osant plus parler.

Enfin il lui dit : "Eh ! ma chère Laure, à mesure que nous avançons vers l'Amérique, je ne puis m'empêcher de devenir plus triste. Je ne sais pourquoi, il me paraît <sup>415</sup> que le temps le plus heureux de notre vie aura été celui de la traversée."

"Cela me semble aussi," dit-elle ; "je voudrais n'arriver jamais."

Il la regarda en joignant les mains avec un transport <sup>420</sup> que vous ne pouvez pas vous figurer.

"Et cependant vous pleurez toujours en priant Dieu," dit-il ; "cela m'afflige beaucoup, parce que je sais bien ceux à qui vous pensez, et je crois que vous avez regret de ce que vous avez fait." <sup>425</sup>

"Moi, du regret !" dit-elle avec un air bien peiné ; "moi, du regret de t'avoir suivi ! N'est-on pas une femme, ne sait-on pas ses devoirs à dix-sept ans ? Ma mère et mes sœurs n'ont-elles pas dit que c'était mon devoir de vous suivre à la Guyane ? N'ont-elles pas dit <sup>430</sup> que je ne faisais là rien de surprenant ? Je m'étonne seulement que vous en ayez été touché, mon ami ; tout cela est naturel. Et à présent je ne sais comment vous pouvez croire que je regrette rien, quand je suis avec vous pour vous aider à vivre, ou pour mourir avec vous <sup>435</sup> si vous mourez."

Elle disait tout ça d'une voix si douce qu'on aurait cru que c'était une musique. J'en étais tout ému et je dis :

"Bonne petite femme, va !" <sup>440</sup>

"Laurette, ma Laurette !" disait le jeune homme, "quand je pense que si nous avions retardé de quatre jours notre mariage, on m'arrêterait seul, et je partais tout seul, je ne puis me pardonner."

Alors la belle petite se pencha hors du hamac et <sup>445</sup> lui fermait la bouche avec ses doigts pour parler toute seule.

"Est-ce que ce n'est pas bien mieux," dit-elle, "de

m'avoir avec toi, dis, mon ami ? Je suis bien contente, moi, d'aller à Cayenne ; je verrai des sauvages, des cocotiers, n'est-ce pas ? Nous planterons chacun le nôtre. Nous verrons qui sera le meilleur jardinier. Nous nous ferons une petite case pour nous deux. Je suis forte, je travaillerai toute la journée et toute la nuit, si tu veux.

455 Ne te moque pas de moi ; je sais très bien broder, d'ailleurs ; et n'y a-t-il pas une ville quelque part par là où il faille des brodeuses ? Je donnerai aussi des leçons de dessin et de musique si l'on veut ; et si l'on y sait lire, tu écriras, toi."

460 Je me souviens que le pauvre garçon fut si désespéré qu'il jeta un grand cri lorsqu'elle dit cela.

"Écrire !" criait-il, "écrire !"

Et il se prit la main droite avec la gauche en la serrant au poignet.

465 "Ah ! écrire ? pourquoi ai-je jamais su écrire ! Écrire ! mais c'est le métier d'un fou ! . . . J'ai cru à leur liberté de la presse ! Où avais-je l'esprit ? Eh ! pourquoi faire ? pour imprimer cinq ou six pauvres idées assez médiocres, lues seulement par ceux qui les aiment, jetées

470 au feu par ceux qui les haïssent, ne servant à rien qu'à nous faire persécuter ! Moi, passe encore ; mais toi, qu'avais-tu fait ? Explique-moi, je te prie, comment je t'ai permis d'être bonne à ce point de me suivre ici ? Sais-tu seulement où tu es, pauvre petite ? Et où tu vas,

475 le sais-tu ? Bientôt, mon enfant, vous serez à seize cents lieues de votre mère et de vos sœurs . . . et pour moi ! tout cela pour moi !"

Elle cacha sa tête un moment dans le hamac ; et moi, d'en haut, je vis qu'elle pleurait ; mais lui, d'en bas, ne voyait pas son visage ; et quand elle le sortit de la toile, c'était en souriant pour lui donner de la gaieté.

"Au fait, nous ne sommes pas riches à présent," dit-elle en riant aux éclats ; "tiens, regarde ma bourse, je n'ai plus qu'un louis tout seul. Et toi ?" τ

Il se mit à rire aussi comme un enfant :

485

“Ma foi, moi, j'avais encore un écu, mais je l'ai donné au petit garçon qui a porté ta malle.”

“Ah bah ! qu'est-ce que ça fait ?” dit-elle en faisant claquer ses petits doigts blancs ; “on n'est jamais plus gai que lorsqu'on n'a rien ; et n'ai-je pas en réserve les 490 deux bagues de diamants que ma mère m'a données ? cela est bon partout et pour tout, n'est-ce pas ? Quand tu voudras nous les vendrons. D'ailleurs je crois que le bonhomme de capitaine ne dit pas toutes ses bonnes intentions pour nous, et qu'il sait bien ce qu'il y a dans 495 la lettre. C'est sûrement une recommandation pour nous au gouverneur de Cayenne.”

“Peut-être,” dit-il ; “qui sait ?”

“N'est-ce pas ?” reprit sa petite femme ; “tu es si bon que je suis sûre que le gouvernement t'a exilé pour 500 un peu de temps, mais ne t'en veut pas.”

Elle avait dit ça si bien ! m'appelant le bonhomme de capitaine, que j'en fus tout remué et tout attendri ; et je me réjouis même, dans le cœur, de ce qu'elle avait peut-être deviné juste sur la lettre cachetée. Alors je frappai 505 du pied vivement sur le pont et je leur criai :

“Eh ! dites donc, mes petits amis ! on a l'ordre d'éteindre tous les feux du bâtiment. Soufflez-moi votre lampe, s'il vous plaît.”

Ils soufflèrent la lampe, et je les entendis rire en jasant 510 tout bas dans l'ombre comme des écoliers. Je me remis à me promener seul sur mon tillac en fumant ma pipe. Toutes les étoiles du tropique étaient à leur poste, larges comme de petites lunes. Je les regardais en respirant un air qui sentait frais et bon.

515

Je me disais que certainement ces bons petits avaient deviné la vérité, et j'en étais tout ragaillardi. Il y avait bien à parier qu'un des cinq directeurs s'était ravisé et me les recommandait ; je ne m'expliquais pas bien pourquoi, parce qu'il y a des affaires d'État que n'ai jamais 520

comprises, moi ; mais enfin je croyais cela, et, sans savoir pourquoi, j'étais content.

Je descendis dans ma chambre, et j'allai regarder la lettre sous mon vieil uniforme. Elle avait une autre  
525 figure ; il me semble qu'elle riait, et ses cachets paraissaient couleur de rose. Je ne doutai plus de sa bonté, et je lui fis un petit signe d'amitié.

Malgré cela, je remis mon habit dessus ; elle m'en-nuyait.

530 Nous ne pensâmes plus du tout à la regarder pendant quelques jours, et nous étions gais ; mais quand nous approchâmes du premier degré de latitude, nous commençâmes à ne plus parler.

Un beau matin, je m'éveillai assez étonné de ne sentir  
535 aucun mouvement dans le bâtiment. A vrai dire, je ne dors jamais que d'un œil, comme on dit, et le roulis me manquant, j'ouvris les deux yeux. Nous étions tombés dans un calme plat, et c'était sous le 1° de latitude nord, au 27° de longitude. Je mis le nez sur le pont : la mer  
540 était lisse comme une jatte d'huile ; toutes les voiles ouvertes tombaient collées aux mâts comme des ballons vides. Je dis tout de suite : "J'aurai le temps de te lire, va !" en regardant de travers du côté de la lettre. J'attendis jusqu'au soir, au coucher du soleil. Cependant  
545 il fallait bien en venir là : j'ouvris la pendule, et j'en tirai vivement l'ordre cacheté. "Eh bien, mon cher," je le tenais à la main depuis un quart d'heure que je ne pouvais pas encore le lire. Enfin je me dis : "C'est par trop fort !" et je brisai les trois cachets d'un coup de  
550 pince ; et le grand cachet rouge, je le broyai en poussière.

Après avoir lu, je me frottai les yeux, croyant m'être trompé.

Je relus la lettre tout entière ; je la relus encore ; je recommençai en la prenant par la dernière ligne et  
555 remontant à la première. Je n'y croyais pas. Mes jambes flageolaient un peu sous moi, je m'assis ; j'avais

un certain tremblement sur la peau du visage ; je me frottai un peu les joues avec du rhum, je m'en mis dans le creux des mains, je me faisais pitié à moi-même d'être si bête que cela ; mais ce fut l'affaire d'un moment ; je montai prendre l'air. 560

Laurette était ce jour-là si jolie, que je ne voulus pas m'approcher d'elle : elle avait une petite robe blanche toute simple, et ses grands cheveux tombants comme elle les portait toujours. Elle s'amusait à tremper dans la mer son autre robe au bout d'une corde, et riait en cherchant à arrêter les goémons, plantes marines semblables à des grappes de raisin, et qui flottent sur les eaux des Tropiques.

"Viens donc voir les raisins ! viens donc vite !" criait-elle ; et son ami s'appuyait sur elle, et se penchait, et ne regardait pas l'eau, parce qu'il la regardait d'un air tout attendri. 570

Je fis signe à ce jeune homme de venir me parler sur le gaillard d'arrière. Elle se retourna. Je ne sais quelle figure j'avais, mais elle laissa tomber sa corde ; elle le prit violemment par le bras, et lui dit : 575

"Oh ! n'y va pas, il est tout pâle."

Cela se pouvait bien ; il y avait de quoi pâlir. Il vint cependant près de moi sur le gaillard ; elle nous regardait, appuyée contre le grand mât. Nous nous promenâmes longtemps de long en large sans rien dire. Je fumais un cigare que je trouvais amer, et je le crachai dans l'eau. Il me suivait de l'œil ; je lui pris le bras ; j'étouffais, ma foi, ma parole d'honneur ! j'étouffais. 585

"Ah ça !" lui dis-je enfin, "contez-moi donc, mon petit ami, contez-moi un peu votre histoire. Que diable avez-vous donc fait à ces chiens d'avocats qui sont là comme cinq morceaux de roi ? Il paraît qu'ils vous en veulent fièrement ! C'est drôle !" 590

Il haussa les épaules en penchant la tête (avec un air si doux, le pauvre garçon !) et me dit :

“O mon Dieu ! capitaine, pas grand' chose, allez : trois couplets sur le Directoire, voilà tout.”

595 “Pas possible !” dis-je.

“O mon Dieu, si ! Les couplets n'étaient même pas trop bons. J'ai été arrêté le 15 fructidor et conduit à la Force, jugé le 16, et condamné à mort d'abord, et puis à la déportation par bienveillance.”

600 “C'est drôle !” dis-je. “Les Directeurs sont des camarades bien susceptibles ; car cette lettre que vous savez me donne ordre de vous fusiller.”

Il ne répondit pas, et sourit en faisant une assez bonne contenance pour un jeune homme de dix-neuf ans.

605 Il regarda seulement sa femme, et s'essuya le front, d'où tombaient des gouttes de sueur. J'en avais autant au moins sur la figure, moi, et d'autres gouttes aux yeux.

Je repris :

“Il paraît que ces citoyens-là n'ont pas voulu faire  
610 votre affaire sur terre, ils ont pensé qu'ici ça ne paraîtrait pas tant. Mais pour moi, c'est fort triste ; car vous avez beau être un bon enfant, je ne peux pas m'en dispenser ; l'arrêt de mort est là en règle, et l'ordre d'exécution signé, paraphé, scellé ; il n'y manque rien.”

615 Il me salua très poliment en rougissant.

“Je ne demande rien, capitaine,” dit-il avec une voix aussi douce que de coutume ; “je serais désolé de vous faire manquer à vos devoirs. Je voudrais seulement parler un peu à Laure, et vous prier de la protéger dans  
620 le cas où elle me survivrait, ce que je ne crois pas.”

“Oh ! pour cela, c'est juste,” lui dis-je, “mon garçon ; si cela ne vous déplaît pas, je la conduirai à sa famille à mon retour en France, et je ne la quitterai que quand elle ne voudra plus me voir. Mais à mon sens, vous  
625 pouvez vous flatter qu'elle ne reviendra pas de ce coup-là ; pauvre petite femme !”

Il me prit les deux mains, les serra et me dit :

“Mon brave capitaine, vous souffrez plus que moi de

ce qui vous reste à faire, je le sens bien ; mais qu'y pouvez-vous ? Je compte sur vous pour lui conserver le 630 peu qui m'appartient, pour la protéger, pour veiller à ce qu'elle reçoive ce que sa vieille mère pourrait lui laisser, n'est-ce pas ? pour garantir sa vie, son honneur, n'est-ce pas ? et aussi pour qu'on ménage toujours sa santé.— Tenez,” ajouta-t-il plus bas, “j'ai à vous dire qu'elle est 635 très délicate ; elle a souvent la poitrine affectée jusqu'à s'évanouir plusieurs fois par jour ; il faut qu'elle se couvre bien toujours. Enfin vous remplacerez son père, sa mère et moi autant que possible, n'est-il pas vrai ? Si elle pourrait conserver les bagues que sa mère lui a données, cela 640 me ferait bien plaisir. Mais si on a besoin de les vendre pour elle, il le faudra bien. Ma pauvre Laurette ! voyez comme elle est belle !”

Comme ça commençait à devenir par trop tendre, cela m'ennuya, et je me mis à froncer le sourcil ; je lui avais 645 parlé d'un air gai pour ne pas m'affaiblir ; mais je n'y tenais plus : “Enfin, suffit,” lui dis-je, “entre braves gens on s'entend de reste. Allez lui parler, et dépêchons-nous.”

Je lui serrai la main en ami, et comme il ne quittait 650 pas la mienne et me regardait avec un air singulier : “Ah ça ! si j'ai un conseil à vous donner,” ajoutai-je, “c'est de ne pas lui parler de ça. Nous arrangerons la chose sans qu'elle s'y attende, ni vous non plus, soyez tranquille ; ça me regarde.” 655

“Ah ! c'est différent,” dit-il, “je ne savais pas . . . cela vaut mieux, en effet. D'ailleurs, les adieux ! les adieux ! cela affaiblit.”

“Oui, oui,” lui dis-je, “ne soyez pas enfant, ça vaut mieux. Ne l'embrassez pas, mon ami, ne l'embrassez 660 pas, si vous pouvez, ou vous êtes perdu.”

Je lui donnai encore une bonne poignée de main, et je le laissai aller. Oh ! c'était dur pour moi, tout cela.

665 Il me parut qu'il gardait, ma foi, bien le secret : car ils se promenèrent, bras dessus, bras dessous, pendant un quart d'heure, et ils revinrent au bord de l'eau, reprendre la corde et la robe qu'un de mes mousses avait repêchées.

670 La nuit vint tout à coup. C'était le moment que j'avais résolu de prendre. Mais ce moment a duré pour moi jusqu'au jour où nous sommes, et je le trainerai toute ma vie comme un boulet.

Ici, le vieux commandant fut forcé de s'arrêter. Je me gardai de parler, de peur de détourner ses idées ; il 675 reprit en se frappant la poitrine :

Ce moment-là, je vous le dis, je ne peux pas encore le comprendre. Je sentis la colère me prendre aux cheveux, et en même temps je ne sais quoi me faisait obéir et me poussait en avant. J'appelai les officiers et je dis à l'un 680 d'eux :

"Allons, un canot à la mer . . . puisque à présent nous sommes des bourreaux ! Vous y mettrez cette femme, et vous l'emmènerez au large jusqu'à ce que vous entendiez des coups de fusil ; alors vous reviendrez."— 685 Obéir à un morceau de papier ! car ce n'était que cela enfin ! Il fallait qu'il y eût quelque chose dans l'air qui me poussât. J'entrevis de loin ce jeune homme . . . oh ! c'était affreux à voir ! . . . s'agenouiller devant sa Laurette, et lui baiser les mains. N'est-ce pas que vous 690 trouvez que j'étais bien malheureux ?

Je criai comme un fou : "Séparez-les ! nous sommes tous des scélérats ! Séparez-les. . . . La pauvre République est un corps mort ! Directeurs, Directoire, c'en est la vermine ! Je quitte la mer ! Je ne crains pas 695 tous vos avocats ; qu'on leur dise ce que je dis, qu'est-ce que cela me fait ?" Ah ! je me souciais bien d'eux, en effet ! J'aurais voulu les tenir, je les aurais fait fusiller tous les cinq, les coquins ! Oh ! je l'aurais fait ; je me souciais de la vie comme de l'eau qui tombe là, tenez. . . .

Je m'en souciais bien ! . . . une vie comme la mienne. 700  
. . . Ah bien, oui ! pauvre vie . . . va ! . . .

Et la voix du commandant s'éteignit peu à peu et devint aussi incertaine que ses paroles ; et il marcha en se mordant les lèvres et en fronçant le sourcil dans une distraction terrible et farouche. Il avait de petits 705 mouvements convulsifs et donnait à son mulet des coups du fourreau de son épée, comme s'il eût voulu le tuer. Ce qui m'étonna, ce fut de voir la peau jaune de sa figure devenir d'un rouge foncé. Il défit et entr'ouvrit violemment son habit sur la poitrine, la découvrant au vent et 710 à la pluie. Nous continuâmes ainsi à marcher dans un grand silence. Je vis bien qu'il ne parlerait plus de lui-même, et qu'il fallait me résoudre à questionner.

"Je comprends bien," lui dis-je, comme s'il eût fini son histoire, "qu'après une aventure aussi cruelle on 715 prenne son métier en horreur."

"Oh ! le métier ; êtes-vous fou ?" me dit-il brusquement, "ce n'est pas le métier ! Jamais le capitaine d'un bâtiment ne sera obligé d'être un bourreau, sinon quand viendront des gouvernements d'assassins et de voleurs, 720 qui profiteront de l'habitude qu'a un pauvre homme d'obéir aveuglément, d'obéir toujours, d'obéir comme une malheureuse mécanique, malgré son cœur."

En même temps il tira de sa poche un mouchoir rouge dans lequel il se mit à pleurer comme un enfant. Je 725 m'arrêtai un moment comme pour arranger mon étrier, et, restant derrière la charrette, je marchai quelque temps à la suite, sentant qu'il serait humilié si je voyais trop clairement ses larmes abondantes.

J'avais deviné juste, car au bout d'un quart d'heure 730 environ, il vint aussi derrière son pauvre équipage, et me demanda si je n'avais pas de rasoirs dans mon portemanteau ; à quoi je lui répondis simplement que, n'ayant pas encore de barbe, cela m'était fort inutile. Mais il n'y tenait pas, c'était pour parler d'autre chose. Je 735

m'aperçus cependant avec plaisir qu'il revenait à son histoire, car il me dit tout à coup :

"Vous n'avez jamais vu de vaisseau de votre vie, n'est-ce pas?"

740 "Je n'en ai vu," dis-je, "qu'au Panorama de Paris, et je ne me fie pas beaucoup à la science maritime que j'en ai tirée."

"Vous ne savez pas, par conséquent, ce que c'est que le bossoir?"

745 "Je ne m'en doute pas," dis-je.

"C'est une espèce de terrasse de poutres qui sort de l'avant du navire, et d'où l'on jette l'ancre en mer. Quand on fusille un homme, on le fait placer là ordinairement," ajouta-t-il plus bas.

750 "Ah! je comprends, parce qu'il tombe de là dans la mer."

Il ne répondit pas, et se mit à décrire toutes les sortes de canots que peut porter un brick, et leur position dans le bâtiment; et puis, sans ordre dans ses idées, il continua  
755 son récit avec cet air affecté d'insouciance que de longs services donnent infailliblement, parce qu'il faut montrer à ses inférieurs le mépris du danger, le mépris des hommes, le mépris de la vie, le mépris de la mort et le mépris de soi-même; et tout cela cache, sous une dure  
760 enveloppe, presque toujours une sensibilité profonde. La dureté de l'homme de guerre est comme un masque de fer sur un noble visage, comme un cachot de pierre qui renferme un prisonnier royal.

"Ces embarcations tiennent six hommes," reprit-il.

765 "Ils s'y jetèrent et emportèrent Laure avec eux, sans qu'elle eût le temps de crier et de parler. Oh! voici une chose dont aucun honnête homme ne peut se consoler quand il en est cause. On a beau dire, on n'oublie pas une chose pareille! . . . Ah! quel temps il fait! Quel diable m'a poussé à raconter ça! Quand je raconte cela, je ne peux plus m'arrêter, c'est fini. C'est une histoire

qui me grise comme le vin. Ah ! quel temps il fait ! Mon manteau est traversé."

Je vous parlais, je crois, encore de cette petite Laurette ! La pauvre femme ! Qu'il y a des gens maladroits 775 dans le monde ! l'officier fut assez sot pour conduire le canot en avant du brick. Après cela, il est vrai de dire qu'on ne peut pas tout prévoir. Moi, je comptais sur la nuit pour cacher l'affaire, et je ne pensais pas à la lumière des douze fusils faisant feu à la fois. Et, ma foi ! du 780 canot elle vit son mari tomber à la mer, fusillé.

S'il y a un Dieu là-haut, il sait comment arriva ce que je vais vous dire ; moi je ne le sais pas, mais on l'a vu et entendu comme je vous vois et vous entend. Au moment du feu, elle porta la main à sa tête comme si une balle 785 l'avait frappée au front, et s'assit dans le canot sans s'évanouir, sans crier, sans parler, et revint au brick quand on voulut et comme on voulut. J'allai à elle, je lui parlai longtemps et le mieux que je pus. Elle avait l'air de m'écouter et me regardait en face en se frottant 790 le front. Elle ne comprenait pas, et elle avait le front rouge et le visage tout pâle. Elle tremblait de tous ses membres comme ayant peur de tout le monde. Ça lui est resté. Elle est encore de même, la pauvre petite ! idiote, ou comme imbécile, ou folle, comme vous voudrez. 795 Jamais on n'en a tiré une parole, si ce n'est quand elle dit qu'on lui ôte ce qu'elle a dans la tête.

De ce moment-là je devins aussi triste qu'elle, et je sentis quelque chose en moi qui me disait : "*Reste devant elle jusqu'à la fin de tes jours, et garde-la,*" je l'ai fait. 800 Quand j'étais en France, je demandai à passer avec mon grade dans les troupes de terre, ayant pris la mer en haine, parce que j'y avais jeté du sang innocent. Je cherchai la famille de Laure. Sa mère était morte. Ses sœurs, à qui je la conduisais folle, n'en voulurent pas, et 805 m'offrirent de la mettre à Charenton. Je leur tournai le dos, et je la garde avec moi. Ah ! mon Dieu ! si

vous voulez la voir, mon camarade, il ne tient qu'à vous.

310 "Serait-elle là dedans?" lui dis-je.

"Certainement! tenez! attendez. Hô! hô! la mule. . . ."

### III

#### COMMENT JE CONTINUAI MA ROUTE

Et il arrêta son pauvre mulet, qui me parut charmé que j'eusse fait cette question. En même temps il souleva la  
815 toile cirée de sa petite charrette, comme pour arranger la paille qui la remplissait presque, et je vis quelque chose de bien douloureux. Je vis deux grands yeux bleus, admirables de forme, sortant d'une face pâle et amaigrie, inondée de cheveux blonds. Elle était accroupie au  
820 milieu de la paille, si bien qu'on en voyait à peine sortir ses deux genoux, sur lesquels elle jouait aux dominos toute seule. Elle nous regarda un moment, trembla longtemps, me sourit un peu, et se remit à jouer. Il me parut qu'elle s'appliquait à comprendre comment sa main  
825 droite battrait sa main gauche.

"Voyez-vous, il y a un mois qu'elle joue cette partie-là," me dit le chef de bataillon; "demain, ce sera peut-être un autre jeu qui durera longtemps. C'est drôle, hein?"

330 En même temps il se mit à replacer la toile cirée de son shako, que la pluie avait un peu dérangée.

"Pauvre Laurette!" dis-je, "tu es perdue pour toujours, va!"

J'approchai mon cheval de la charrette, et je lui tendis  
835 la main; elle me donna la sienne machinalement et en souriant avec beaucoup de douceur. Je remarquai avec étonnement qu'elle avait à ses longs doigts deux bagues de diamants; je pensai que c'étaient encore les bagues de

sa mère, et je me demandai comment la misère les avait laissées là. Pour un monde entier je n'en aurais pas fait l'observation au vieux commandant ; mais comme il me suivait des yeux et voyait les miens arrêtés sur les doigts de Laure, il me dit avec un certain air d'orgueil :

“Ce sont d'assez gros diamants, n'est-ce pas ? Ils pourraient avoir leur prix dans l'occasion, mais je n'ai pas voulu qu'elle s'en séparât, la pauvre enfant. Quand on y touche, elle pleure, elle ne les quitte pas. Du reste, elle ne se plaint jamais, et elle peut coudre de temps en temps. J'ai tenu parole à son pauvre petit mari, et, en vérité, je ne m'en repens pas. Je ne l'ai jamais quittée, et j'ai dit partout que c'était ma fille qui était folle. On a respecté ça. A l'armée tout s'arrange mieux qu'on ne le croit à Paris, allez ! Elle a fait toutes les guerres de l'Empereur avec moi, et je l'ai toujours tirée d'affaire. Je la tenais toujours chaudement. Avec de la paille et une petite voiture, ce n'est jamais impossible. Étant chef de bataillon, avec une bonne paye et ma pension de la Légion d'honneur, j'étais tout à fait au courant de mon affaire, et elle ne me gênait pas.”

Alors il s'approcha d'elle et lui frappa sur l'épaule, comme il eût fait à son petit mulet.

“Eh bien, ma fille ! dis donc, parle donc un peu au lieutenant qui est là : voyons, un petit signe de tête.”

Elle se remit à ses dominos.

“Oh !” dit-il, “c'est qu'elle est un peu farouche aujourd'hui, parce qu'il pleut. Cependant elle ne s'enrhume jamais. Les fous, ça n'est jamais malade, c'est commode de ce côté-là. Allons, ma fille, joue toujours, va, ne t'inquiète pas de nous ; fais ta volonté, va, Laurette.”

Elle lui prit la main qu'il appuyait sur son épaule, une grosse main noire et ridée ; elle la porta timidement à ses lèvres et la baisa comme une pauvre esclave. Je me sentis le cœur serré par ce baiser, et je tournai bride violemment.

875 "Voulons-nous continuer notre marche, commandant?" lui dis-je; "la nuit viendra avant que nous soyons à Béthune."

Le commandant racla soigneusement avec le bout de son sabre la boue jaune qui chargeait ses bottes; ensuite  
880 il monta sur le marchepied de la charrette, ramena sur la tête de Laure le capuchon de drap d'un petit manteau qu'elle avait. Il ôta sa cravate de soie noire et la mit autour du cou de sa fille adoptive; après quoi il donna le coup de pied au mulet, fit son mouvement d'épaule et  
885 dit: "En route, mauvaise troupe!" Et nous repartîmes.

La pluie tombait toujours tristement; le ciel gris et la terre grise s'étendaient sans fin; une sorte de lumière terne, un pâle soleil, tout mouillé, s'abaissait derrière de grands moulins qui ne tournaient pas. Nous retombâmes  
890 dans un grand silence.

Je regardais mon vieux commandant; il marchait à grands pas, avec une vigueur toujours soutenue, tandis que son mulet n'en pouvait plus et que mon cheval même commençait à baisser la tête. Ce brave homme ôtait de  
895 temps à autre son shako pour essuyer son front chauve et quelques cheveux gris de sa tête, ou ses gros sourcils, ou ses moustaches blanches, d'où tombait la pluie. Il ne s'inquiétait pas de l'effet qu'avait pu faire sur moi son récit. Il ne s'était fait ni meilleur ni plus mauvais qu'il  
900 n'était. Il n'avait pas daigné se dessiner. Il ne pensait pas à lui-même, et au bout d'un quart d'heure il entama, sur le même ton, une histoire bien plus longue sur une campagne du maréchal Masséna où il avait formé son bataillon en carré contre je ne sais quelle cavalerie. Je  
905 ne l'écoutai pas, quoiqu'il s'échauffât pour me démontrer la supériorité du fantassin sur le cavalier.

La nuit vint, nous n'allions pas vite. La boue devenait plus épaisse et plus profonde. Rien sur la route et rien au bout. Nous nous arrêtâmes au pied d'un  
910 arbre mort, le seul arbre du chemin. Il donna d'abord

ses soins à son mulet, comme moi à mon cheval. Ensuite il regarda dans la charrette, comme une mère dans le berceau de son enfant. Je l'entendais qui disait : "Allons, ma fille, mets cette redingote sur tes pieds, et tâche de dormir. Allons, c'est bien ! elle n'a pas une goutte de pluie. Ah ! diable ! elle a cassé ma montre, que je lui avais laissée au cou ! Oh ! ma pauvre montre d'argent ! Allons, c'est égal : mon enfant, tâche de dormir. Voilà le beau temps qui va venir bientôt. C'est drôle ! elle a toujours la fièvre ; les folles sont comme ça. Tiens, voilà du chocolat pour toi, mon enfant."

Il appuya la charrette à l'arbre, et nous nous assîmes sous les roues, à l'abri de l'éternelle ondée, partageant un petit pain à lui et un à moi ; mauvais souper.

"Je suis fâché que nous n'ayons que ça," dit-il ; "mais ça vaut mieux que du cheval cuit sous la cendre avec de la poudre dessus, en manière de sel, comme on en mangeait en Russie. La pauvre petite femme, il faut bien que je lui donne ce que j'ai de mieux. Vous voyez que je la mets toujours à part ; elle ne peut pas souffrir le voisinage d'un homme depuis l'affaire de la lettre."

Comme il parlait d'elle de cette manière, nous l'entendîmes soupirer et dire : "*Ôtez ce plomb ! ôtez-moi ce plomb !*" Je me levai, il me fit rasseoir.

"Restez, restez," me dit-il, "ce n'est rien ; elle dit ça toute sa vie, parce qu'elle croit toujours sentir une balle dans sa tête. Ça ne l'empêche pas de faire tout ce qu'on lui dit, et cela avec beaucoup de douceur."

Je me tus en l'écoutant avec tristesse. Je me mis à calculer que, de 1797 à 1815, où nous étions, dix-huit années s'étaient ainsi passées pour cet homme. Je demeurai longtemps en silence à côté de lui, cherchant à me rendre compte de ce caractère et de cette destinée. Ensuite, à propos de rien, je lui donnai une poignée de main pleine d'enthousiasme. Il en fut étonné.

"Vous êtes un digne homme !" lui dis-je.

Il me répondit : " Eh ! pourquoi donc ? Est-ce à cause de cette pauvre femme ? . . . Vous sentez bien, mon enfant, que c'était un devoir. "

950 Et il me parla encore de Masséna.

Le lendemain, au jour, nous arrivâmes à Béthune, petite ville laide et fortifiée, où l'on dirait que les remparts, en resserrant leur cercle, ont pressé les maisons l'une sur l'autre. Tout y était en confusion, les habitants 955 commençaient à retirer les drapeaux blancs des fenêtres et à coudre les trois couleurs dans leurs maisons. Les tambours battaient la générale ; les trompettes sonnaient à cheval. La vue des Compagnies Rouges me fit oublier mon vieux compagnon de route. Je joignis ma com- 960 pagnie, et je perdis dans la foule la petite charrette et ses pauvres habitants. A mon grand regret, c'était pour toujours que je les perdais.

Ce fut la première fois de ma vie que je lus au fond d'un vrai cœur de soldat. Cette rencontre me révéla 965 une nature d'homme qui m'était inconnue, et que le pays connaît mal et ne traite pas bien ; je la plaçai dès lors très haut dans mon estime. J'ai souvent cherché depuis autour de moi quelque homme semblable à celui-là et capable de cette abnégation de soi-même entière et in- 970 souciante. Or, durant quatorze années que j'ai vécu dans l'armée, ce n'est qu'en elle, et surtout dans les rangs dédaignés et pauvres de l'infanterie, que j'ai retrouvé ces hommes de caractère romain, poussant le sentiment du devoir jusqu'à ses dernières conséquences, n'ayant ni 975 remords de l'obéissance ni honte de la pauvreté, simples de mœurs et de langage, fiers de la gloire du pays, et insouciants de la leur, s'enfermant avec plaisir dans leur obscurité, et partageant avec les malheureux le pain noir qu'ils payent de leur sang.

980 J'ignorai longtemps ce qu'était devenu ce pauvre chef de bataillon, d'autant plus qu'il ne m'avait pas dit son nom et que je ne le lui avais pas demandé. Un jour

cependant, au café, en 1825, je crois, un vieux capitaine d'infanterie de ligne à qui je le décrivis, en attendant la parade, me dit :

“Eh ! pardieu, mon cher, je l'ai connu, le pauvre diable ! C'était un brave homme ; il a été *descendu* par un boulet à Waterloo. Il avait, en effet, laissé aux bagages une espèce de fille folle que nous menâmes à l'hôpital d'Amiens, et qui y mourut furieuse, au bout de <sup>985</sup> trois jours.” <sup>990</sup>



III

LE BEEFSTEAK D'OURS

PAR

ALEXANDRE DUMAS



## LE BEEFSTEAK D'OURS

J'ARRIVAI à l'hôtel de la poste à Martigny vers les quatre heures du soir.

"*Pardieu !*" dis-je au maître de la maison en posant mon bâton ferré dans l'angle de la cheminée, et en ajustant mon chapeau de paille au bout de mon bâton—  
"il y a une rude trotte de Bex ici."

"Six petites lieues de pays, monsieur."

"Oui, qui en font douze de France, à peu près.—Et d'ici à Chamouni ?"

"Neuf lieues."

"Merci. Un guide demain à six heures du matin."

"Monsieur va à pied ?"

"Toujours."

Et je vis que si mes jambes gagnaient quelque chose en considération dans l'esprit de notre hôte, c'était certainement aux dépens de ma position.

"Monsieur est artiste ?" continua mon hôte.

"A peu près."

"Monsieur dîne-t-il ?"

"Tous les jours, et religieusement."

En effet, comme les tables d'hôte sont assez chères en Suisse, et que chaque dîner coûte quatre francs, prix fait d'avance, et sur lequel on ne peut rien rabattre, j'avais longtemps, dans mes projets d'économie, essayé de rattraper quelque chose sur cet article. Enfin, après de

longues méditations, j'étais parvenu à trouver un terme moyen entre la rigidité scrupuleuse des hôteliers et le cri de ma conscience : c'était de ne me lever de table qu'après avoir mangé pour une valeur comparative de six  
30 francs ; de cette manière, mon dîner ne me coûtait que quarante sous. Seulement, en me voyant acharné à l'œuvre et en m'entendant dire : "*Garçon, le second service !*" l'hôte marmottait entre ses dents : "Voilà un Anglais qui parle fort joliment le français."

35 Vous voyez que le maître de l'auberge de Martigny n'était pas doué de la science physiognomonique de son compatriote Lavater, puisqu'il osait me faire cette question au moins impertinente : "Monsieur dine-t-il ?"

Lorsqu'il eut entendu ma réponse affirmative : "Monsieur est bien tombé aujourd'hui," continua-t-il ; "nous  
40 avons encore de l'ours."

"Ah ! ha !" fis-je, médiocrement flatté du rôti. "Est-ce que c'est bon, votre ours ?"

L'hôtelier sourit en secouant la tête avec un mouve-  
45 ment de haut en bas, qui pouvait se traduire ainsi : "Quand vous en aurez goûté, vous ne voudrez plus manger d'autre chose."

"Très bien," continuai-je. "Et à quelle heure votre table d'hôte ?"

50 "A cinq heures et demie."

Je tirai ma montre, il n'était que quatre heures dix minutes. "C'est bon," dis-je à part moi, "j'aurai le temps d'aller voir le vieux château."

"Monsieur veut-il quelqu'un pour le conduire et  
55 pour lui expliquer de quelle époque il est ?" me dit l'hôte, répondant à mon à *parte*.

"Merci, je trouverai mon chemin tout seul ; quant à l'époque à laquelle remonte votre château, ce fut Pierre de Savoie, surnommé le Grand, qui, si je ne me trompe,  
60 le fit élever vers la fin du douzième siècle."

"Monsieur sait notre histoire aussi bien que nous."

Je le remerciai pour l'intention, car il était évident qu'il croyait me faire un compliment.

"Oh !" reprit-il, "c'est que notre pays a été fameux autrefois ; il avait un nom latin, il a soutenu de grandes 65 guerres, et il a servi de résidence à un empereur de Rome."

"Oui," repris-je en laissant, comme le professeur du *Bourgeois gentilhomme*, tomber négligemment la science de mes lèvres ; "oui, Martigny est l'*Octodurum* des Celtes, et ses habitants actuels sont les descendants des 70 Vénagriens dont parlent César, Pline, Strabon et Tite-Live, qui les appellent même demi-Germains. Cinquante ans environ avant Jésus-Christ, Sergius Galba, lieutenant de César, y fut assiégé par les Séduois : l'empereur Maximien y voulut faire sacrifier son armée aux faux 75 dieux, ce qui donna lieu au martyre de saint Maurice et de toute la légion Thébéenne ; enfin, lorsque Petronius, préfet du prétoire, fut chargé de diviser les Gaules en dix-sept provinces, il sépara le Valais de l'Italie, et fit de votre ville la capitale des Alpes Pennines, qui devaient 80 former avec la Tarentaise la septième province viennoise. — N'est-ce pas cela, mon hôte ?"

Mon hôte était stupéfait d'admiration. Je vis que mon effet était produit ; je m'avançai vers la porte, il se rangea contre le mur, le chapeau à la main, et je passai 85 fièrement devant lui, fredonnant aussi faux que cela m'est possible :

Viens, gentille dame,  
Viens, je t'attends ! . .

Je n'avais pas descendu dix marches, que j'entendis 90 mon homme crier à tue-tête au garçon :

"Préparez pour monseigneur le n° 3.—C'était la chambre où avait couché Marie-Louise lorsqu'elle passa à Martigny en 1829."

Ainsi mon pédantisme avait porté le fruit que j'en 95 espérais. Il m'avait valu le meilleur lit de l'auberge,

et depuis que j'avais quitté Genève, les lits faisaient ma désolation.

C'est qu'il faut vous dire que les lits suisses sont  
100 composés purement et simplement d'une pailleasse et d'un  
sommier sur lequel on étend, en le décorant du titre de  
drap, une espèce de nappe si courte, qu'elle ne peut ni se  
replier à l'extrémité inférieure, sous le matelas, ni se  
rouler à l'extrémité supérieure, autour du traversin, de  
105 sorte que les pieds ou la tête en peuvent jouir alter-  
nativement, il est vrai, mais jamais tous deux à la fois.  
Ajoutez à cela que, de tous côtés, le crin sort raide et  
serré à travers la toile, ce qui produit sur la peau du  
voyageur le même effet à peu près que s'il était couché  
110 sur une immense brosse à tête.

C'est donc bercé par l'espérance d'une bonne nuit que  
je fis dans la ville et dans les environs une tournée d'une  
heure et demie, espace de temps suffisant pour voir tout  
ce qu'offre de remarquable l'ancienne capitale des Alpes  
115 Pennines.

Lorsque je rentrai, les voyageurs étaient à table. Je  
jetai un coup d'œil rapide et inquiet sur les convives ;  
toutes les chaises se touchaient, et toutes étaient occupées,  
je n'avais pas de place ! . . .

120 Un frisson me courut par tout le corps, je me  
retournai pour chercher mon hôte. Il était derrière moi.  
Je trouvai à sa figure une expression méphistophélique.  
Il souriait.

"Et moi," lui dis-je, "et moi, malheureux ! . . ."

125 "Tenez," me dit-il en m'indiquant du doigt une petite  
table à part ; "tenez, voici votre place ; un homme  
comme vous ne doit pas manger avec tous ces gens-là."

Oh ! le digne Octodurois ! et je l'avais soupçonné ! . . .

C'est qu'elle était merveilleusement servie, ma petite  
130 table. Quatre plats formaient le premier service, et au  
milieu était un beefsteak d'une mine à faire honte à un  
beefsteak anglais ! . . . Mon hôte vit qu'il absorbait

mon attention. Il se pencha mystérieusement à mon oreille : "Il n'y en aura pas de pareil pour tout le monde," me dit-il.

135

"Qu'est-ce donc que ce beefsteak ?"

"Du filet d'ours ! rien que cela !"

J'aurais autant aimé qu'il me laissât croire que c'était du filet de bœuf.

Je regardais machinalement ce mets si vanté, qui me 140 rappelait ces malheureuses bêtes que, tout petit, j'avais vues, rugissantes et crottées, avec une chaîne au nez et un homme au bout de la chaîne, danser lourdement, à cheval sur un bâton, comme l'enfant de Virgile ; j'entendais le bruit mat du tambour sur lequel l'homme frappait, le 145 son aigu du flageolet dans lequel il soufflait ; et tout cela ne me donnait pas, pour la chair tant vantée que j'avais devant les yeux, une sympathie bien dévorante. J'avais pris le beefsteak sur mon assiette, et j'avais senti, à la manière triomphante dont ma fourchette s'y était plantée, 150 qu'il possédait au moins cette qualité qui devait rendre les moutons de mademoiselle Scudéry si malheureux. Cependant j'hésitais toujours, le tournant et retournant sur ses deux faces rissolées, lorsque mon hôte, qui me regardait sans rien comprendre à mon hésitation, me 155 détermina par un dernier : *Goutez-moi cela, et vous m'en direz des nouvelles.*

En effet, j'en coupai un morceau gros comme une olive, je l'imprégnai d'autant de beurre qu'il était capable d'en 160 éponger, et, en écartant les lèvres, je le portai à mes dents plutôt par mauvaise honte que dans l'espoir de vaincre ma répugnance. Mon hôte, debout derrière moi, suivait tous mes mouvements avec l'impatience bienveillante d'un homme qui se fait un bonheur de la surprise que l'on va éprouver. La mienne fut grande, je l'avoue. 165 Cependant je n'osai tout à coup manifester mon opinion, je craignais de m'être trompé ; je recoupai silencieusement un second morceau d'un volume double à peu près du

premier, je lui fis prendre la même route avec les mêmes  
170 précautions, et quand il fut avalé : "Comment ! c'est de  
l'ours ?" dis-je.

"De l'ours."

"Vraiment ?"

"Parole d'honneur."

175 "Eh bien ! c'est excellent."

Au même instant on appela à la grande table mon  
digne hôte, qui, rassuré par la certitude que j'allais faire  
honneur à son mets favori, me laissa en tête-à-tête avec  
mon beefsteak. Les trois quarts avaient déjà disparu  
180 lorsqu'il revint, et, reprenant la conversation où il l'avait  
interrompue :

"C'est," me dit-il, "que l'animal auquel vous avez affaire  
était une fameuse bête." J'approuvai d'un signe de tête.

"Pesant trois cent vingt !"

185 "Beau poids !" Je ne perdais pas un coup de dent.

"Qu'on n'a pas eu sans peine, je vous en réponds."

"Je crois bien !" Je portai mon dernier morceau à  
ma bouche.

190 "Ce gaillard-là a mangé la moitié du chasseur qui  
l'a tué."

Le morceau me sortit de la bouche comme repoussé  
par un ressort.

"Que le diable vous emporte," dis-je en me retournant  
de son côté, "de faire de pareilles plaisanteries à un homme  
195 qui dîne ! . . ."

"Je ne plaisante pas, monsieur, c'est vrai comme je  
vous le dis."

Je sentais mon estomac se retourner.

"C'était," continua mon hôte, "un pauvre paysan du  
200 village de Fouly, nommé Guillaume Mona. L'ours, dont  
il ne reste plus que ce petit morceau que vous avez là sur  
votre assiette, venait toutes les nuits voler ses poires, car  
à ces bêtes tout est bon. Cependant il s'adressait de  
préférence à un poirier chargé de crassanes. Qui est-ce

qui se douterait qu'un animal comme ça a les goûts de 205  
l'homme, et qu'il ira choisir dans un verger justement les  
poires fondantes ? Or, le paysan de Fouly préférerait aussi,  
par malheur, les crassanes à tous les autres fruits. Il  
crut d'abord que c'étaient des enfants qui venaient faire  
du dégât dans son clos ; il prit en conséquence son fusil, 210  
le chargea avec du gros sel de cuisine, et se mit à l'affût.  
Vers les onze heures, un rugissement retentit dans la mon-  
tagne. 'Tiens,' dit-il, 'il y a un ours dans les environs.'  
Dix minutes après, un second rugissement se fit entendre,  
mais si puissant, mais si rapproché, que Guillaume pensa 215  
qu'il n'aurait pas le temps de gagner sa maison, et se jeta  
à plat ventre contre terre, n'ayant plus qu'une espérance,  
que c'était pour ses poires et non pour lui que l'ours  
venait. Effectivement, l'animal parut presque aussitôt  
au coin du verger, s'avança en droite ligne vers le poirier 220  
en question, passa à dix pas de Guillaume, monta leste-  
ment sur l'arbre, dont les branches craquaient sous le  
poids de son corps, et se mit à y faire une consommation  
telle qu'il était évident que deux visites pareilles ren-  
draient la troisième inutile. Lorsqu'il fut rassasié, l'ours 225  
descendit lentement, comme s'il avait du regret d'en  
laisser, repassa près de notre chasseur, à qui le fusil  
chargé de sel ne pouvait pas être dans cette circonstance  
d'une grande utilité, et se retira tranquillement dans la  
montagne. Tout cela avait duré une heure à peu près, 230  
pendant laquelle le temps avait paru plus long à l'homme  
qu'à l'ours.

"Cependant, l'homme était un brave . . . et il avait  
dit tout bas en voyant l'ours s'en aller : 'C'est bon,  
va-t'en ; mais ça ne se passera pas comme ça ; nous nous 235  
reverrons.' Le lendemain, un de ses voisins, qui le vint  
visiter, le trouva occupé à scier en lingots les dents d'une  
fourche. 'Qu'est-ce que tu fais donc là ?' lui dit-il.—'Je  
m'amuse,' répondit Guillaume.

"Le voisin prit les morceaux de fer, les tourna et les 240

retourna dans sa main en homme qui s'y connaît, et, après avoir réfléchi un instant : 'Tiens, Guillaume,' dit-il, 'si tu veux être franc, tu avoueras que ces petits chiffons de fer sont destinés à percer une peau plus dure que celle d'un chamois.'

245 " 'Peut-être,' répondit Guillaume.

" 'Tu sais que je suis bon enfant,' reprit François.— 'C'était le nom du voisin.—' Eh bien ! si tu veux, à nous deux l'ours ; deux hommes valent mieux qu'un.'

250 " 'C'est selon,' dit Guillaume ; et il continua de scier son troisième lingot.

" 'Tiens,' continua François, 'je te laisserai la peau à toi tout seul, et nous ne partagerons que la prime<sup>1</sup> et la chair.'

255 " 'J'aime mieux tout,' dit Guillaume.

" 'Mais tu ne peux pas m'empêcher de chercher la trace de l'ours dans la montagne, et, si je la trouve, de me mettre à l'affût sur son passage.'

" 'Tu es libre.' Et Guillaume, qui avait achevé de scier ses trois lingots, se mit, en sifflant, à mesurer une charge de poudre double de celle que l'on met ordinairement dans une carabine.

" 'Il paraît que tu prendras ton fusil de munition,' dit François.

265 " 'Un peu ! trois lingots de fer sont plus sûrs qu'une balle de plomb.'

" 'Cela gâte la peau.'

" 'Cela tue plus raide.'

" 'Et quand comptes-tu faire ta chasse ?'

270 " 'Je te dirai cela demain.'

" 'Une dernière fois, tu ne veux pas ?'

" 'Non.'

" 'Je te préviens que je vais chercher la trace.'

" 'Bien du plaisir.'

<sup>1</sup> Le gouvernement accorde une prime de quatre-vingts francs par chaque ours tué.

“ A nous deux, dis ? ”

275

“ Chacun pour soi. ”

“ Adieu, Guillaume ! ”

“ Bonne chance, voisin ! ”

“ Et le voisin, en s'en allant, vit Guillaume mettre sa double charge de poudre dans son fusil de munition, y glisser ses trois lingots et poser l'arme dans un coin de sa boutique. Le soir, en repassant devant la maison, il aperçut, sur le banc qui était près de la porte, Guillaume assis et fumant tranquillement sa pipe. Il vint à lui de nouveau. ”

285

“ Tiens, ’ lui dit-il, ‘ je n’ai pas de rancune. J’ai trouvé la trace de notre bête ; ainsi je n’ai plus besoin de toi. Cependant, je viens te proposer encore une fois de faire à nous deux. ’ ”

“ Chacun pour soi, ’ dit Guillaume. ”

290

“ C’est le voisin qui m’a raconté cela avant-hier, ” continua mon hôte, “ et il me disait : — ‘ Concevez-vous, capitaine ’ — car je suis capitaine dans la milice — ‘ concevez-vous ce pauvre Guillaume ? Je le vois encore sur son banc, devant sa maison, les bras croisés, fumant sa pipe, comme je vous vois. Et quand je pense enfin ! ! . . . ’ ”

295

“ Après ? ” dis-je, intéressé vivement par ce récit, qui réveillait toutes mes sympathies de chasseur.

“ Après, ” continua mon hôte, “ le voisin ne peut rien dire de ce que fit Guillaume dans la soirée. ”

300

“ A dix heures et demie, sa femme le vit prendre son fusil, rouler un sac de toile grise sous son bras et sortir. Elle n’osa lui demander où il allait ; car Guillaume n’était pas homme à rendre des comptes à une femme. ”

305

“ François, de son côté, avait véritablement trouvé la trace de l’ours ; il l’avait suivie jusqu’au moment où elle s’enfonçait dans le verger de Guillaume, et, n’ayant pas le droit de se-mettre à l’affût sur les terres de son voisin, ”

310

il se plaça entre la forêt de sapins qui est à mi-côte de la montagne et le jardin de Guillaume.

“ Comme la nuit était assez claire, il vit sortir celui-ci par sa porte de derrière. Guillaume s’avança jusqu’au  
315 pied d’un rocher grisâtre qui avait roulé de la montagne jusqu’au milieu de son clos, et qui se trouvait à vingt pas tout au plus du poirier, s’y arrêta, regarda autour de lui si personne ne l’épiait, déroula son sac, entra dedans, ne laissant sortir par l’ouverture que sa tête et ses deux  
320 bras, et, s’appuyant contre le roc, se confondit bientôt tellement avec la pierre par la couleur de son sac et l’immobilité de sa personne, que le voisin, qui savait qu’il était là, ne pouvait pas même le distinguer. Un quart d’heure se passa ainsi dans l’attente de l’ours.  
325 Enfin un rugissement prolongé l’annonça. Cinq minutes après François l’aperçut.

“ Mais, soit par ruse, soit qu’il eût éventé le second chasseur, il ne suivait pas sa route habituelle ; il avait au contraire décrit un circuit, et au lieu d’arriver à la  
330 gauche de Guillaume, comme il avait fait la veille, cette fois il passait à sa droite, hors de la portée de l’arme de François, mais à dix pas tout au plus du bout du fusil de Guillaume.

“ Guillaume ne bougea pas. On aurait pu croire qu’il  
335 ne voyait pas même la bête sauvage qu’il était venu guetter, et qui semblait le braver en passant si près de lui. L’ours, qui avait le vent mauvais, parut, de son côté, ignorer la présence d’un ennemi, et continua lestement son chemin vers l’arbre. Mais au moment où, se dressant  
340 sur ses pattes de derrière, il embrassa le tronc de ses pattes de devant, présentant à découvert sa poitrine que ses épaisses épaules ne protégeaient plus, un sillon rapide de lumière brilla tout à coup contre le rocher, et la vallée entière retentit du coup de fusil chargé à double  
345 charge et du rugissement que poussa l’animal mortellement blessé.

“ Il n'y eut peut-être pas une seule personne dans tout le village qui n'entendit le coup de fusil de Guillaume et le rugissement de l'ours.

“ L'ours s'enfuit, repassant, sans l'apercevoir, à dix pas <sup>350</sup> de Guillaume, qui avait rentré ses bras et sa tête dans son sac, et qui se confondait de nouveau avec le rocher.

“ Le voisin regardait cette scène, appuyé sur ses genoux et sur sa main gauche, serrant sa carabine de la <sup>355</sup> main droite, pâle et retenant son haleine. Pourtant c'est un crâne chasseur. Eh bien ! il m'a avoué que, dans ce moment-là, il aurait autant aimé être dans son lit qu'à l'affût.

“ Ce fut bien pis quand il vit l'ours blessé, après avoir <sup>360</sup> fait un circuit, chercher à reprendre sa trace de la veille, qui le conduisait droit à lui. Il fit un signe de croix ; car ils sont pieux, nos chasseurs, recommanda son âme à Dieu, et s'assura que sa carabine était armée. L'ours n'était plus qu'à cinquante pas de lui, rugissant de <sup>365</sup> douleur, s'arrêtant pour se rouler et se mordre le flanc à l'endroit de sa blessure, puis reprenant sa course.

“ Il approchait toujours. Il n'était plus qu'à trente pas. Deux secondes encore, et il venait se heurter contre le canon de la carabine du voisin, lorsqu'il s'arrêta tout <sup>370</sup> à coup, aspira bruyamment le vent qui venait du côté du village, poussa un rugissement terrible, et rentra dans le verger.

“ ‘ Prends garde à toi, Guillaume, prends garde, ’ s'écria François en s'élançant à la poursuite de l'ours et <sup>375</sup> oubliant tout pour ne penser qu'à son ami ; car il vit bien que, si Guillaume n'avait pas eu le temps de recharger son fusil, il était perdu ; l'ours l'avait éventé.

“ Il n'avait pas fait dix pas qu'il entendit un cri. Celui-là, c'était un cri humain, un cri de terreur et d'agonie <sup>380</sup> tout à la fois ; un cri dans lequel celui qui le poussait avait rassemblé toutes les forces de sa poitrine, toutes ses

prières à Dieu, toutes ses demandes de secours aux hommes : 'A moi ! . . .'

385 " Puis rien, pas même une plainte ne succéda au cri de Guillaume.

" François ne courait pas, il volait ; la pente du terrain précipitait sa course. Au fur et à mesure qu'il approchait, il distinguait plus clairement la monstrueuse bête qui se  
390 mouvait dans l'ombre, foulant aux pieds le corps de Guillaume et le déchirant par lambeaux.

" François était à quatre pas d'eux, et l'ours était si acharné à sa proie, qu'il n'avait pas paru l'apercevoir. Il n'osait tirer, de peur de tuer Guillaume, s'il n'était pas  
395 mort ; car il tremblait tellement qu'il n'était plus sûr de son coup. Il ramassa une pierre et la jeta à l'ours.

" L'animal se retourna furieux contre son nouvel ennemi ; ils étaient si près l'un de l'autre, que l'ours se dressa sur ses pattes de derrière pour l'étouffer ; François le sentit  
400 bourrer avec son poitrail le canon de sa carabine. Machinalement il appuya le doigt sur la gâchette, le coup partit.

" L'ours tomba à la renverse, la balle lui avait traversé la poitrine et brisé la colonne vertébrale.

" François le laissa se traîner en hurlant sur les pattes  
405 de devant et courut à Guillaume. Ce n'était plus un homme, ce n'était plus même un cadavre. C'étaient des os et de la chair meurtrie, la tête avait été dévorée presque entièrement.

" Alors, comme il vit au mouvement des lumières qui  
410 passaient derrière les croisées, que plusieurs habitants du village étaient réveillés, il appela à plusieurs reprises, désignant l'endroit où il était. Quelques paysans accoururent avec des armes, car ils avaient entendu les cris et les coups de feu. Bientôt tout le village fut rassemblé  
415 dans le verger de Guillaume.

" Sa femme vint avec les autres. Ce fut une scène horrible. Tous ceux qui étaient là pleuraient comme des enfants.

“ On fit pour elle, dans toute la vallée du Rhône, une quête qui rapporta sept cents francs. François lui abandonna sa prime, fit vendre à son profit la peau et la chair de l'ours. Enfin chacun s'empessa de l'aider et de la secourir. Tous les aubergistes ont même consenti à ouvrir une liste de souscription, et si monsieur veut y mettre son nom . . . ”

425

“ Je crois bien ! donnez vite.”

Je venais d'écrire mon nom et d'y joindre mon offrande, lorsqu'un gros gaillard blond, de moyenne taille, entra. C'était le guide qui devait me conduire le lendemain à Chamouny, et qui venait me demander l'heure du départ et le mode du voyage. Ma réponse fut aussi courte que précise.

430

“ A cinq heures du matin et à pied.”



IV

MATEO FALCONE

PAR

PROSPER MÉRIMÉE



## MATEO FALCONE

En sortant de Porto-Vecchio et se dirigeant vers l'intérieur de l'île, on voit le terrain s'élever assez rapidement, et, après trois heures de marche par des sentiers tortueux, obstrués par de gros quartiers de rocs, et quelquefois coupés par des ravins, on se trouve sur le bord d'un mâquis très étendu. C'est la patrie des bergers corses et de quiconque s'est brouillé avec la justice. Il faut savoir que le laboureur corse, pour s'épargner la peine de fumer son champ, met le feu à une certaine étendue de bois : tant pis si la flamme se répand plus loin que besoin n'est ; arrive que pourra, on est sûr d'avoir une bonne récolte en semant sur cette terre fertilisée par les cendres des arbres qu'elle portait. Les épis enlevés, car on laisse la paille, qui donnerait de la peine à recueillir, les racines qui sont restées en terre sans se consumer poussent, au printemps suivant, des cépées très épaisses qui, en peu d'années, parviennent à une hauteur de sept ou huit pieds. C'est cette manière de taillis fourré que l'on nomme mâquis. Différentes espèces d'arbres et d'arbrisseaux le composent, mêlés et confondus comme il plaît à Dieu. Ce n'est que la hache à la main que l'homme s'y ouvrirait un passage, et l'on voit des mâquis si épais et si touffus, que les mouflons eux-mêmes ne peuvent y pénétrer.

Si vous avez tué un homme, allez dans le mâquis de

Porto-Vecchio, et vous y vivrez en sûreté, avec un bon fusil, de la poudre et des balles ; n'oubliez pas un manteau brun garni d'un capuchon, qui sert de couverture et de matelas. Les bergers vous vendront du lait, du fromage et  
30 des châtaignes, et vous n'aurez rien à craindre de la justice ou des parents du mort, si ce n'est quand il vous faudra descendre à la ville pour y renouveler vos munitions.

Mateo Falcone, quand j'étais en Corse en 18—, avait sa maison à une demi-lieue de ce mâtquis. C'était un  
35 homme assez riche pour le pays ; vivant noblement, c'est-à-dire sans rien faire, du produit de ses troupeaux, que des bergers, espèces de nomades, menaient paître çà et là sur les montagnes. Lorsque je le vis, deux années après l'événement que je vais raconter, il me parut âgé de  
40 cinquante ans tout au plus. Figurez-vous un homme petit mais robuste, avec des cheveux crépus, noirs comme le jais, un nez aquilin, les lèvres minces, les yeux grands et vifs, et un teint couleur de revers de botte. Son habileté au tir du fusil passait pour extraordinaire, même  
45 dans son pays, où il y a tant de bons tireurs. Par exemple, Mateo n'aurait jamais tiré sur un mouflon avec des chevrotines ; mais, à cent vingt pas, il l'abattait d'une balle dans la tête ou dans l'épaule, à son choix. La nuit, il se servait de ses armes aussi facilement que le  
50 jour, et l'on m'a cité de lui ce trait d'adresse qui paraîtra peut-être incroyable à qui n'a pas voyagé en Corse. A quatre-vingts pas, on plaçait une chandelle allumée derrière un transparent de papier, large comme une assiette. Il mettait en joue, puis on éteignait la chandelle,  
55 et, au bout d'une minute, dans l'obscurité la plus complète, il tirait et perçait le transparent trois fois sur quatre.

Avec un mérite aussi transcendant, Mateo Falcone s'était attiré une grande réputation. On le disait aussi bon ami que dangereux ennemi : d'ailleurs serviable et  
60 faisant l'aumône, il vivait en paix avec tout le monde dans le district de Porto-Vecchio. Mais on contait de

lui qu'à Corte, où il avait pris femme, il s'était débarrassé fort vigoureusement d'un rival qui passait pour aussi redoutable en guerre qu'en amour : du moins on attribuait à Mateo certain coup de fusil qui surprit ce rival comme 65 il était à se raser devant un petit miroir pendu à sa fenêtre. L'affaire assoupie, Mateo se maria. Sa femme Giuseppa lui avait donné d'abord trois filles (dont il enrageait), et enfin un fils, qu'il nomma Fortunato : c'était l'espoir de sa famille, l'héritier du nom. Les filles étaient bien 70 mariées : leur père pouvait compter au besoin sur les poignards et les escopettes de ses gendres. Le fils n'avait que dix ans, mais il annonçait déjà d'heureuses dispositions.

Un certain jour d'automne, Mateo sortit de bonne heure avec sa femme pour aller visiter un de ses troupeaux 75 dans une clairière du mâquis. Le petit Fortunato voulait l'accompagner, mais la clairière était trop loin ; d'ailleurs, il fallait bien que quelqu'un restât pour garder la maison ; le père refusa donc : on verra s'il n'eut pas lieu de s'en repentir. 80

Il était absent depuis quelques heures, et le petit Fortunato était tranquillement étendu au soleil, regardant les montagnes bleues, et pensant que, le dimanche prochain, il irait dîner à la ville, chez son oncle le *caporal*,<sup>1</sup> quand il fut soudainement interrompu dans ses 85 méditations par l'explosion d'une arme à feu. Il se leva et se tourna du côté de la plaine d'où partait ce bruit. D'autres coups de fusil se succédèrent, tirés à intervalles inégaux, et toujours de plus en plus rapprochés ; enfin, dans le sentier qui menait de la plaine à la maison de 90

<sup>1</sup> Les caporaux furent autrefois les chefs que se donnèrent les communes corses quand elles s'insurgèrent contre les seigneurs féodaux. Aujourd'hui, on donne encore quelquefois ce nom à un homme qui, par ses propriétés, ses alliances et sa clientèle, exerce une influence et une sorte de magistrature effective sur une *pieve* ou un canton. Les Corses se divisent, par une ancienne habitude, en cinq castes : les *gentilshommes* (dont les uns sont *magnifiques*, les autres *signori*), les *caporali*, les *citoyens*, les *plébéiens* et les *étrangers*.

Mateo parut un homme, coiffé d'un bonnet pointu comme en portent les montagnards, barbu, couvert de haillons, et se traînant avec peine en s'appuyant sur son fusil. Il venait de recevoir un coup de feu dans la cuisse.

95 Cet homme était un proscrit ou bandit, qui, étant parti de nuit pour aller chercher de la poudre à la ville, était tombé en route dans une embuscade de voltigeurs corses.<sup>1</sup> Après une vigoureuse défense, il était parvenu à faire sa retraite, vivement poursuivi et tiraillant de  
100 rocher en rocher. Mais il avait peu d'avance sur les soldats, et sa blessure le mettait hors d'état de gagner le mâquis avant d'être rejoint.

Il s'approcha de Fortunato et lui dit :

"Tu es le fils de Mateo Falcone ?"

105 "Oui."

"Moi, je suis Gianetto Sanpiero. Je suis poursuivi par les collets jaunes.<sup>2</sup> Cache-moi, car je ne puis aller plus loin."

"Et que dira mon père si je te cache sans sa permission ?"  
110

"Il dira que tu as bien fait."

"Qui sait ?"

"Cache-moi vite ; ils viennent."

"Attends que mon père soit revenu."

115 "Que j'attende ? malédiction ! Ils seront ici dans cinq minutes. Allons, cache-moi, ou je te tue."

Fortunato lui répondit avec le plus grand sangfroid :

"Ton fusil est déchargé, et il n'y a plus de cartouches dans ta giberne."

120 "J'ai mon stylet."

"Mais courras-tu aussi vite que moi ?"

Il fit un saut, et se mit hors d'atteinte.

<sup>1</sup> C'est un corps levé depuis peu d'années par le gouvernement, et composé de soldats mal équipés, recrutés dans les montagnes de la Corse.

<sup>2</sup> L'uniforme des voltigeurs était alors un habit brun avec un collet jaune.

“Tu n'es pas le fils de Mateo Falcone ! Me laisseras-tu donc arrêter devant ta maison ?”

L'enfant parut touché.

125

“Que me donneras-tu si je te cache ?” dit-il en se rapprochant.

Le bandit fouilla dans une poche de cuir qui pendait à sa ceinture, et il en tira une pièce de cinq francs qu'il avait réservée sans doute pour acheter de la poudre. 130 Fortunato sourit à la vue de la pièce d'argent ; il s'en saisit, et dit à Gianetto :

“Ne crains rien.”

Aussitôt il fit un grand trou dans un tas de foin placé auprès de la maison. Gianetto s'y blottit, et l'enfant le 135 recouvrit de manière à lui laisser un peu d'air pour respirer, sans qu'il fût possible cependant de soupçonner que ce foin cachât un homme. Il s'avisait, de plus, d'une finesse de sauvagerie assez ingénieuse. Il alla prendre une chatte et ses petits, et les établit sur le tas de foin pour 140 faire croire qu'il n'avait pas été remué depuis peu. Ensuite, remarquant des traces de sang sur le sentier près de la maison, il les couvrit de poussière avec soin, et, cela fait, il se recoucha au soleil avec la plus grande tranquillité.

Quelques minutes après, six hommes en uniforme brun 145 à collet jaune, et commandés par un adjudant, étaient devant la porte de Mateo. Cet adjudant était quelque peu parent de Falcone. (On sait qu'en Corse on suit les degrés de parenté beaucoup plus loin qu'ailleurs.) Il se nommait Tiodoro Gamba : c'était un homme actif, fort 150 redouté des bandits dont il avait déjà traqué plusieurs.

“Bonjour, petit cousin,” dit-il à Fortunato en l'abordant ; “comme te voilà grandi ! As-tu vu passer un homme tout à l'heure ?”

“Oh ! je ne suis pas encore si grand que vous, mon 155 cousin,” répondit l'enfant d'un air niais.

“Cela viendra. Mais n'as-tu pas vu passer un homme, dis-moi ?”

"Si j'ai vu passer un homme?"

160 "Oui, un homme avec un bonnet pointu de peau de chèvre, et une veste brodée de rouge et de jaune?"

"Un homme avec un bonnet pointu, et une veste brodée de rouge et de jaune?"

"Oui, réponds vite, et ne répète pas mes questions."

165 "Ce matin, M. le curé est passé devant notre porte sur son cheval Piero. Il m'a demandé comment papa se portait, et je lui ai répondu . . ."

"Ah! petit drôle, tu fais le malin! Dis-moi vite par où est passé Gianetto, car c'est lui que nous cher-  
170 chons; et, j'en suis certain, il a pris par ce sentier."

"Qui sait?"

"Qui sait? C'est moi qui sais que tu l'as vu."

"Est-ce qu'on voit les passants quand on dort?"

"Tu ne dormais pas, vaurien; les coups de fusil  
175 t'ont réveillé."

"Vous croyez donc, mon cousin, que vos fusils font tant de bruit? L'escopette de mon père en fait bien davantage."

"Que le diable te confonde, maudit garnement! Je  
180 suis bien sûr que tu as vu le Gianetto. Peut-être même l'as-tu caché. Allons, camarades, entrez dans cette maison, et voyez si notre homme n'y est pas. Il n'allait plus que d'une patte, et il a trop de bon sens, le coquin, pour avoir cherché à gagner le mâquis en clopinant.  
185 D'ailleurs, les traces de sang s'arrêtent ici."

"Et que dira papa?" demanda Fortunato en ricanant;  
"que dira-t-il s'il sait qu'on est entré dans sa maison pendant qu'il était sorti?"

"Vaurien!" dit l'adjudant Gamba en le prenant par  
190 l'oreille, "sais-tu qu'il ne tient qu'à moi de te faire changer de note? Peut-être qu'en te donnant une vingtaine de coups de plat de sabre tu parleras enfin."

Et Fortunato ricanait toujours.

"Mon père est Mateo Falcone!" dit-il avec emphase.

“Sais-tu bien, petit drôle, que je puis t’emmener à 195  
Corte ou à Bastia. Je te ferai coucher dans un cachot,  
sur la paille, les fers aux pieds, et je te ferai guillotiner  
si tu ne dis où est Gianetto Sanpiero.”

L’enfant éclata de rire à cette ridicule menace. Il  
répéta :

200

“Mon père est Mateo Falcone !”

“Adjudant,” dit tout bas un des voltigeurs, “ne nous  
brouillons pas avec Mateo.”

Gamba paraissait évidemment embarrassé. Il causait  
à voix basse avec ses soldats, qui avaient déjà visité 205  
toute la maison. Ce n’était pas une opération fort longue,  
car la cabane d’un Corse ne consiste qu’en une seule pièce  
carrée. L’ameublement se compose d’une table, de bancs,  
de coffres et d’ustensiles de chasse ou de ménage. Ce-  
pendant le petit Fortunato caressait sa chatte, et semblait 210  
jouir malignement de la confusion des voltigeurs et de  
son cousin.

Un soldat s’approcha du tas de foin. Il vit la chatte,  
et donna un coup de baïonnette dans le foin avec négli-  
gence, et en haussant les épaules, comme s’il sentait que 215  
sa précaution était ridicule. Rien ne remua ; et le visage  
de l’enfant ne trahit pas la plus légère émotion.

L’adjudant et sa troupe se donnaient au diable ; déjà  
ils regardaient sérieusement du côté de la plaine, comme  
disposés à s’en retourner par où ils étaient venus, quand 220  
leur chef, convaincu que les menaces ne produiraient  
aucune impression sur le fils de Falcone, voulut faire un  
dernier effort et tenter le pouvoir des caresses et des  
présents.

“Petit cousin,” dit-il, “tu me parais un gaillard bien 225  
éveillé ! Tu iras loin. Mais tu joues un vilain jeu  
avec moi ; et, si je ne craignais de faire de la peine à  
mon cousin Mateo, le diable m’emporte ! je t’emmènerais  
avec moi.”

“Bah !”

230

“Mais, quand mon cousin sera revenu, je lui conterai l'affaire, et pour ta peine d'avoir menti il te donnera le fouet jusqu'au sang.”

“Savoir ?”

235 “Tu verras. . . . Mais, tiens . . . sois brave garçon, et je te donnerai quelque chose.”

“Moi, mon cousin, je vous donnerai un avis : c'est que, si vous tardez davantage, le Gianetto sera dans le mâquis, et alors il faudra plus d'un luron comme vous pour  
240 aller l'y chercher.”

L'adjudant tira de sa poche une montre d'argent qui valait bien dix écus ; et, remarquant que les yeux du petit Fortunato étincelaient en la regardant, il lui dit en tenant la montre suspendue au bout de sa chaîne  
245 d'acier :

“Fripon ! tu voudrais bien avoir une montre comme celle-ci suspendue à ton col, et tu te promènerais dans les rues de Porto-Vecchio, fier comme un paon ; et les gens te demanderaient : ‘Quelle heure est-il ?’ et tu leur dirais :  
250 ‘Regardez à ma montre.’”

“Quand je serai grand, mon oncle le caporal me donnera une montre.”

“Oui ; mais le fils de ton oncle en a déjà une . . . pas aussi belle que celle-ci, à la vérité. . . . Cependant il  
255 est plus jeune que toi.”

L'enfant soupira.

“Eh bien, la veux-tu, cette montre, petit cousin ?”

Fortunato, lorgnant la montre du coin de l'œil, ressemblait à un chat à qui l'on présente un poulet tout  
260 entier. Comme il sent qu'on se moque de lui, il n'ose y porter la griffe, et de temps en temps il détourne les yeux pour ne pas s'exposer à succomber à la tentation ; mais il se lèche les babines à tout moment, et il a l'air de dire à son maître : “Que votre plaisanterie est  
265 cruelle !”

Cependant l'adjudant Gamba semblait de bonne foi

en présentant sa montre. Fortunato n'avança pas la main ; mais il lui dit avec un sourire amer :

“ Pourquoi vous moquez-vous de moi ? ”

“ Par Dieu ! je ne me moque pas. Dis-moi seulement où est Gianetto, et cette montre est à toi. ” 270

Fortunato laissa échapper un sourire d'incrédulité ; et, fixant ses yeux noirs sur ceux de l'adjudant, il s'efforçait d'y lire la foi qu'il devait avoir en ses paroles.

“ Que je perde mon épaulette, ” s'écria l'adjudant, “ si je ne te donne pas la montre à cette condition ! Les camarades sont témoins ; et je ne puis m'en dédire. ” 275

En parlant ainsi, il approchait toujours la montre, tant, qu'elle touchait presque la joue pâle de l'enfant. 280 Celui-ci montrait bien sur sa figure le combat que se livraient en son âme la convoitise et le respect dû à l'hospitalité. Sa poitrine nue se soulevait avec force, et il semblait près d'étouffer. Cependant la montre oscillait, tournait, et quelquefois lui heurtait le bout du nez. 285 Enfin, peu à peu, sa main droite s'éleva vers la montre : le bout de ses doigts la toucha ; et elle pesait tout entière dans sa main sans que l'adjudant lâchât pourtant le bout de la chaîne. . . . Le cadran était azuré . . . la boîte nouvellement fourbie . . . , au soleil, elle paraissait toute 290 de feu. . . . La tentation était trop forte.

Fortunato éleva aussi sa main gauche, et indiqua du pouce, par-dessus son épaule, le tas de foin auquel il était adossé. L'adjudant le comprit aussitôt. Il abandonna l'extrémité de la chaîne ; Fortunato se sentit seul posses- 295 seur de la montre. Il se leva avec l'agilité d'un daim, et s'éloigna de dix pas du tas de foin, que les voltigeurs se mirent aussitôt à culbuter.

On ne tarda pas à voir le foin s'agiter ; et un homme sanglant, le poignard à la main, en sortit ; mais, comme 300 il essayait de se lever en pied, sa blessure refroidie ne lui permit plus de se tenir debout. Il tomba. L'adjudant

se jeta sur lui et lui arracha son stylet. Aussitôt on le garrotta fortement, malgré sa résistance.

305 Gianetto, couché par terre et lié comme un fagot, tourna la tête vers Fortunato qui s'était rapproché.

"Fils de . . . !" lui dit-il avec plus de mépris que de colère.

L'enfant lui jeta la pièce d'argent qu'il en avait reçue, 310 sentant qu'il avait cessé de la mériter ; mais le proscrit n'eut pas l'air de faire attention à ce mouvement. Il dit avec beaucoup de sang-froid à l'adjudant :

"Mon cher Gamba, je ne puis marcher ; vous allez être obligé de me porter à la ville."

315 "Tu courais tout à l'heure plus vite qu'un chevreuil," repartit le cruel vainqueur ; "mais sois tranquille : je suis si content de te tenir, que je te porterais une lieue sur mon dos sans être fatigué. Au reste, mon camarade, nous allons te faire une litière avec des branches et ta 320 capote ; et à la ferme de Crespoli nous trouverons des chevaux."

"Bien," dit le prisonnier ; "vous mettrez aussi un peu de paille sur votre litière, pour que je sois plus commodément."

325 Pendant que les voltigeurs s'occupaient, les uns à faire une espèce de brancard avec des branches de châtaignier, les autres à panser la blessure de Gianetto, Mateo Falcone et sa femme parurent tout d'un coup au détour d'un sentier qui conduisait au mâquis. La femme s'avancait 330 courbée péniblement sous le poids d'un énorme sac de châtaignes, tandis que son mari se prélassait, ne portant qu'un fusil à la main et un autre en bandoulière ; car il est indigne d'un homme de porter d'autre fardeau que ses armes.

335 A la vue des soldats, la première pensée de Mateo fut qu'ils venaient pour l'arrêter. Mais pourquoi cette idée ? Mateo avait-il donc quelques démêlés avec la justice ? Non. Il jouissait d'une bonne réputation. C'était,

comme on dit, *un particulier bien famé*, mais il était Corse et montagnard, et il y a peu de Corses montagnards <sup>340</sup> qui, en scrutant bien leur mémoire, n'y trouvent quelque peccadille, telle que coups de fusil, coups de stylet et autres bagatelles. Mateo, plus qu'un autre, avait la conscience nette; car depuis plus de dix ans il n'avait dirigé son fusil contre un homme; mais toutefois il était <sup>345</sup> prudent, et il se mit en posture de faire une belle défense, s'il en était besoin.

"Femme," dit-il à Giuseppa, "mets bas ton sac et tiens-toi prête."

Elle obéit sur-le-champ. Il lui donna le fusil qu'il <sup>350</sup> avait en bandoulière et qui aurait pu le gêner. Il arma celui qu'il avait à la main, et il s'avança lentement vers sa maison, longeant les arbres qui bordaient le chemin, et prêt, à la moindre démonstration hostile, à se jeter derrière le plus gros tronc, d'où il aurait pu faire feu à couvert. <sup>355</sup> Sa femme marchait sur ses talons, tenant son fusil de rechange et sa giberne. L'emploi d'une bonne ménagère, en cas de combat, est de charger les armes de son mari.

D'un autre côté, l'adjudant était fort en peine en voyant Mateo s'avancer ainsi, à pas comptés, le fusil en <sup>360</sup> avant et le doigt sur la détente.

"Si par hasard," pensa-t-il, "Mateo se trouvait parent de Gianetto, ou s'il était son ami, et qu'il voulût le défendre, les bourres de ses deux fusils arriveraient à deux d'entre nous, aussi sûr qu'une lettre à la poste, et <sup>365</sup> s'il me visait, nonobstant la parenté! . . ."

Dans cette perplexité, il prit un parti fort courageux, ce fut de s'avancer seul vers Mateo pour lui conter l'affaire, en l'abordant comme une vieille connaissance; mais le court intervalle qui le séparait de Mateo lui <sup>370</sup> parut terriblement long.

"Holà! eh! mon vieux camarade," criait-il, "comment cela va-t-il, mon brave? C'est moi, je suis Gamba, ton cousin."

375 Mateo, sans répondre un mot, s'était arrêté, et à mesure que l'autre parlait il relevait doucement le canon de son fusil, de sorte qu'il était dirigé vers le ciel au moment où l'adjudant le joignit.

"Bonjour, frère," dit l'adjudant en lui tendant la  
380 main. "Il y a bien longtemps que je ne t'ai vu."

"Bonjour, frère."

"J'étais venu pour te dire bonjour en passant, et à ma cousine Pepa. Nous avons fait une longue traite aujourd'hui; mais il ne faut pas plaindre notre fatigue,  
385 car nous avons fait une fameuse prise. Nous venons d'empoigner Gianetto Sanpiero."

"Dieu soit loué!" s'écria Giuseppe. "Il nous a volé une chèvre laitière la semaine passée."

Ces mots réjouirent Gamba.

390 "Pauvre diable!" dit Mateo, "il avait faim."

"Le drôle s'est défendu comme un lion," poursuivit l'adjudant un peu mortifié; "il m'a tué un de mes voltigeurs, et, non content de cela, il a cassé le bras au caporal Chardon; mais il n'y a pas grand mal, ce n'était  
395 qu'un Français. . . Ensuite, il s'était si bien caché, que le diable ne l'aurait pu découvrir. Sans mon petit cousin Fortunato, je ne l'aurais jamais pu trouver."

"Fortunato!" s'écria Mateo.

400 "Fortunato!" répéta Giuseppe.

"Oui, le Gianetto s'était caché sous ce tas de foin là-bas; mais mon petit cousin m'a montré la malice. Aussi je le dirai à son oncle le caporal, afin qu'il lui envoie un beau cadeau pour sa peine. Et son nom et le  
405 tien seront dans le rapport que j'enverrai à M. l'avocat général."

"Malédiction!" dit tout bas Mateo.

Ils avaient rejoint le détachement. Gianetto était déjà couché sur la litière et prêt à partir. Quand il vit  
410 Mateo en la compagnie de Gamba, il sourit d'un sourire

étrange ; puis, se tournant vers la porte de la maison, il cracha sur le seuil en disant :

“ Maison d'un traître ! ”

Il n'y avait qu'un homme décidé à mourir qui eût osé prononcer le mot de traître en l'appliquant à Falcone. <sup>415</sup> Un bon coup de stylet, qui n'aurait pas eu besoin d'être répété, aurait immédiatement payé l'insulte. Cependant Mateo ne fit pas d'autre geste que celui de porter sa main à son front comme un homme accablé.

Fortunato était entré dans la maison en voyant arriver <sup>420</sup> son père. Il reparut bientôt avec une jatte de lait, qu'il présenta les yeux baissés à Gianetto.

“ Loin de moi ! ” lui cria le proscrit d'une voix foudroyante.

Puis, se tournant vers un des voltigeurs :

“ Camarade, donne-moi à boire, ” dit-il. <sup>425</sup>

Le soldat remit sa gourde entre ses mains, et le bandit but l'eau que lui donnait un homme avec lequel il venait d'échanger des coups de fusil. Ensuite il demanda qu'on lui attachât les mains de manière qu'il les eût <sup>430</sup> croisées sur sa poitrine, au lieu de les avoir liées derrière le dos.

“ J'aime, ” disait-il, “ à être couché à mon aise. ”

On s'empressa de le satisfaire ; puis l'adjudant donna le signal du départ, dit adieu à Mateo, qui ne lui <sup>435</sup> répondit pas, et descendit au pas accéléré vers la plaine.

Il se passa près de dix minutes avant que Mateo ouvrit la bouche. L'enfant regardait d'un œil inquiet tantôt sa mère et tantôt son père, qui, s'appuyant sur son fusil, le considérait avec une expression de colère <sup>440</sup> concentrée.

“ Tu commences bien ! ” dit enfin Mateo d'une voix calme, mais effrayante pour qui connaissait l'homme.

“ Mon père ! ” s'écria l'enfant en s'avancant les larmes aux yeux comme pour se jeter à ses genoux. <sup>445</sup>

Mais Mateo lui cria :

“Arrière de moi !”

Et l'enfant s'arrêta et sanglota, immobile, à quelques pas de son père.

450 Giuseppa s'approcha. Elle venait d'apercevoir la chaîne de la montre, dont un bout sortait de la chemise de Fortunato.

“Qui t'a donné cette montre ?” demanda-t-elle d'un ton sévère.

455 “Mon cousin l'adjudant.”

Falcone saisit la montre, et, la jetant avec force contre une pierre, il la mit en mille pièces.

“Femme,” dit-il, “cet enfant est le premier de sa race qui ait fait une trahison.”

460 Les sanglots et les hoquets de Fortunato redoublèrent, et Falcone tenait ses yeux de lynx toujours attachés sur lui. Enfin il frappa la terre de la crosse de son fusil, puis le rejeta sur son épaule et reprit le chemin du mâquis en criant à Fortunato de le suivre. L'enfant  
465 obéit.

Giuseppa courut après Mateo et lui saisit le bras.

“C'est ton fils,” lui dit-elle d'une voix tremblante en attachant ses yeux noirs sur ceux de son mari, comme pour lire ce qui se passait dans son âme.

470 “Laisse-moi,” répondit Mateo : “je suis son père.”

Giuseppa embrassa son fils et entra en pleurant dans sa cabane. Elle se jeta à genoux devant une image de la Vierge et pria avec ferveur. Cependant Falcone marcha quelques deux cents pas dans le sentier et ne  
475 s'arrêta que dans un petit ravin où il descendit. Il sonda la terre avec la crosse de son fusil et la trouva molle et facile à creuser. L'endroit lui parut convenable pour son dessein.

“Fortunato, va auprès de cette grosse pierre.”

480 L'enfant fit ce qu'il lui commandait, puis il s'agenouilla.

“Dis tes prières.”

“ Mon père, mon père, ne me tuez pas ! ”

“ Dis tes prières ! ” répéta Mateo d’une voix terrible.

L’enfant, tout en balbutiant et en sanglotant, récita <sup>485</sup> le *Pater* et le *Credo*. Le père, d’une voix forte, répondait *Amen* ! à la fin de chaque prière.

“ Sont-ce là toutes les prières que tu sais ? ”

“ Mon père, je sais encore l’*Ave Maria* et la litanie que ma tante m’a apprise. ” 490

“ Elle est bien longue, n’importe. ”

L’enfant acheva la litanie d’une voix éteinte.

“ As-tu fini ? ”

“ Oh ! mon père, grâce ! pardonnez-moi ! Je ne le ferai plus ! Je prierai tant mon cousin le caporal qu’on <sup>495</sup> fera grâce au Gianetto ! ”

Il parlait encore ; Mateo avait armé son fusil et le couchait en joue en lui disant :

“ Que Dieu te pardonne ! ”

L’enfant fit un effort désespéré pour se relever et <sup>500</sup> embrasser les genoux de son père ; mais il n’en eut pas le temps. Mateo fit feu, et Fortunato tomba raide mort.

Sans jeter un coup d’œil sur le cadavre, Mateo reprit le chemin de sa maison pour aller chercher une bêche afin d’enterrer son fils. Il avait fait à peine quelques <sup>505</sup> pas qu’il rencontra Giuseppa, qui accourait alarmée du coup de feu.

“ Qu’as-tu fait ? ” s’écria-t-elle.

“ Justice. ”

“ Où est-il ? ” 510

“ Dans le ravin. Je vais l’enterrer. Il est mort en chrétien ; je lui ferai chanter une messe. Que l’on dise à mon gendre Tiodoro Bianchi qu’il vienne demeurer avec nous. ”



V

UNE VEILLÉE AU VILLAGE

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



## UNE VEILLÉE AU VILLAGE

LE défilé de la Zinzell, dans les Vosges, s'étend de Dôsenheim, en Alsace, à Wéchem, en Lorraine.

Je ne connais pas d'endroit plus verdoyant au monde :  
chênes, hêtres, sapins ; lierres et chèvrefeuilles pendus  
aux rochers ; sorbiers aux grappes rouges et grands 5  
bouleaux blancs élancés sur les précipices, tout moutonne  
à perte de vue, tout s'épanouit dans ce long couloir de  
six lieues.

Matin et soir les merles, les geais, les hautes-grives,  
les mésanges s'appellent et s'ébattent à travers ces colon- 10  
nades feuillues, comme dans une immense volière. Au  
milieu de cette solitude coule la Zinzell.

Rien de plus calme en apparence. On croirait que les  
petites maisons forestières reculées dans les anses de la  
montagne n'ont jamais été visitées que par leurs hôtes 15  
paisibles : le vieux garde et ses chiens, la ménagère qui  
suspend son linge aux buissons du jardinet, les enfants  
qui gardent les chèvres au milieu des rochers ; le pêcheur  
qui se promène lentement derrière les saules vermoulus,  
son filet sur l'épaule. 20

Oui, tout paraît devoir être ainsi depuis l'origine des  
siècles, et pourtant, c'est par cette porte ouverte au  
milieu des Vosges qu'ont passé tous les barbares du Nord,  
depuis les Tribocks jusqu'aux Prussiens de Bismarck,  
pour envahir et piller notre malheureux pays. 25

Or, pendant l'automne de 1848, la digue du moulin de la Kritzmühle, qui se trouve au milieu du défilé, s'étant rompue par l'effet des grandes pluies, on vint m'appeler comme entrepreneur de travaux, pour la reconstruire.  
30 L'eau, tombant dans un ravin profond, avait tout entraîné, la terre et les poutres. Il fallut s'entendre avec les riverains au-dessus et au-dessous du vieux moulin, creuser les prés, déterrer les roches, trouver de nouveaux matériaux.

35 Bref, je restai là six semaines, à chercher mes ouvriers au loin, puis à me mettre à l'œuvre.

Le soir, j'allais me reposer à l'auberge du père Ykel.

Représentez-vous, parmi les chaumières qui longent l'antique couvent en ruine, une vieille mesure décrépète,  
40 avec grange, écurie et hangar. Au fond du hangar des filets sèchent, pendus aux poutres, des poules dorment la tête sous l'aile, des lapins courent dans l'ombre.

On entre dans la maison par la cuisine ; l'escalier de bois monte à droite ; et la vieille salle d'auberge, à  
45 gauche, toute basse, est tellement encombrée de sa longue table, de ses bancs, de son armoire, de son fourneau et de son fauteuil à crémaillère, qu'on ne sait pas où se mettre.

Tous les soirs, en revenant à la nuit close, après avoir  
50 congédié mes ouvriers, je trouvais au bout de la table mon assiette de faïence et mon petit couvert d'étain, en face d'un énorme plat de fricassée de poulet, de civet d'écureuil ou de truites au bleu ; la bouteille de vin blanc et la grosse miche de pain bis à côté.

55 J'étais le seigneur de la maison. Les autres, père, mère, enfants, y compris la jolie cuisinière Charlotte, mangeaient des pommes de terre en robe de chambre et du lait caillé.

Les enfants auraient bien aimé du civet ou de la  
60 truite ; chaque fois, ils se retournaient sur leur banc et lorgnaient du coin de l'œil mon écuelle, en se passant

le revers de la manche sous le petit nez humide. Je leur faisais signe de venir ; mais le père Ykel criait : "Halte !" disant qu'ils mangeraient de l'écureuil et de la truite quand ils sauraient en prendre eux-mêmes. 65

Cela me saignait le cœur ; mais le vieux ne riait pas, il restait inflexible.

Nous mangions donc en silence ; le feu pétillait, les fourchettes allaient et venaient ; la lampe fumeuse éclairait les figures jeunes et vieilles, graves ou riantes, les 70 yeux éteints par l'âge ou brillants de jeunesse. Elle éclairait aussi vaguement les écheveaux de chanvre en train de sécher au plafond, et le grand chien de chasse maigre, assis sur son derrière, le nez allongé vers mon écuelle, attendant un os, qu'il happait toujours au vol 75 et croquait en deux coups de mâchoire.

Dehors, pas un bruit autre que le bourdonnement de la rivière ; la nuit était si sombre sous les roches, qu'on n'y voyait pas même miroiter les flaques d'eau en temps de pluie. 80

Pas un passant !

Personne ne sortait pour son plaisir ; et notre repas fini, la nappe levée, le sommeil commençait à nous gagner, lorsque, dans le lointain, se faisait entendre un bruit de sabots le long des murs. C'était le vieux contrebandier 85 Jean Hurel, surnommé le manchot, qui venait avec sa casaque en peau de chèvre et son bâton ferré. Le pauvre homme avait perdu son bras gauche dans une rencontre avec les douaniers ; c'était une vieille histoire. Il s'asseyait dans un coin et bourrait sa pipe, pendant que 90 Charlotte lui servait un verre d'eau-de-vie.

Quelques instants après, venait le grand Fix, en veste et pantalon de toile bleue, la barbe rousse, son large feutre aplati sur la nuque. On le disait mal noté par la gendarmerie, parce qu'il vendait du gibier à tous les 95 hôtels de Saverne, de Haguenau et de Sarrebourg ; depuis trente ans la brigade le guettait, sans avoir jamais pu le

prendre. Toute sa nichée d'enfants, sous les roches, roux, adroits et hardis comme lui, faisaient le même trafic ;  
100 la mère les aidait ; c'était pire que des renards. Fix s'asseyait tranquillement, et prenait un, deux, trois verres d'eau-de-vie, en rêvant à je ne sais quoi.

Quelquefois d'autres aussi venaient : le maître d'école Jérôme, un grand vieillard osseux et voûté, l'air triste ;  
105 et puis des bûcherons : Jean-Claude Machette, Nicolas Rochart, Laurent Bastien, de véritables têtes d'apôtres, graves, pensives et sévères, mais qui ne jouissaient pas non plus de la meilleure réputation, ayant l'habitude de vendre des petits sapins aux houblonnières d'Alsace et  
110 des fagots de bois vert à tous ceux qui voulaient en acheter.

Ces gens soutenaient que le bois, le gibier et le poisson sont à tous ceux qui mettent la main dessus. Ils ne causaient pas beaucoup, étant rêveurs de leur nature, et  
115 durant de longs quarts d'heure on n'entendait que le rouet de la mère Catherine.

Mais un soir qu'il pleuvait à verse et que le vent se démenait sous les roches, tout à coup le père Ykel, se réveillant de sa méditation, s'écria :

120 "Voilà le même temps que la nuit où les alliés ont passé. . . . Les gueux allaient à Wéchem, avec leurs chevaux, leurs voitures et leurs canons ; les officiers criaient sur la route : 'Par ici ! . . . par ici ! . . .' car on ne voyait pas le bout de son nez ; les flambeaux de  
125 sapin s'éteignaient l'un après l'autre ; ils se seraient tous perdus dans le bois. Quel vent et quelle pluie il faisait !"

"Oui," dit le manchot au bout d'un instant, en attirant la lampe pour allumer sa pipe ; "seulement il avait neigé depuis quinze jours, et la neige fondante  
130 grossissait les rivières."

Après cette réflexion, il se tut, le nez en l'air, lançant de grosses bouffées au plafond ; et comme la conversation allait en rester là, je lui demandai :

“Vous vous souvenez de cela, père Hurel ! Il s’est pourtant passé pas mal de temps depuis 1814 !” 135

“Si je me souviens des alliés,” dit-il en clignant de l’œil, “je crois bien ; ils m’ont coûté assez cher ! J’étais justement à Sarrebrück, avec ma charrette pleine de contrebande : du café, du sucre, du tabac ; j’attendais une bonne occasion pour traverser la dernière ligne. 140 Dans ce temps-là, c’était encore la peine de faire le commerce, le sucre se vendait trois livres dix sous et le Saint-Dominique n’avait pas de prix.

“Nos derniers régiments arrivaient de Coblenz. Ils avaient gardé le Rhin jusqu’au 1<sup>er</sup> janvier : un peloton 145 par ici, un peloton par là, dans les îles, au milieu du brouillard.

“Les autres : Saxons, Bavares, Russes, Prussiens, se réunissaient en masse à Francfort. Et voilà qu’on apprend du jour au lendemain que les Autrichiens ont 150 passé par la Suisse, et qu’ils tournent déjà les Vosges. Et ce même jour nous entendons à Sarrebrück le canon de Mayence ; les alliés se mettaient en marche de notre côté tous à la fois ; les nôtres se repliaient sur la Sarre.

“Il fallait voir ces files d’hommes, à pied, à cheval, 155 presque tous malades ou blessés, arriver dans la boue jusqu’au ventre, criant, jurant, demandant du pain, de l’eau-de-vie, de tout ! . . . Et la Sarre débordée, pleine de glaçons ; et les coups de canon qui se rapprochaient, il fallait les entendre ! 160

“Nos soldats, en se retirant, avaient fait sauter le pont entre Saint-Jean et Sarrebrück ; ils avaient détruit tous les bateaux, pour empêcher les Kaiserlicks de traverser la rivière.

“C’était une fameuse idée ! . . . 165

“Mais voilà qu’au moment où les tirailleurs ennemis commençaient à se montrer de l’autre côté, tout à coup le général se met à jurer comme un diable : il venait d’apercevoir avec sa lunette un bateau qu’on avait oublié dans

un petit renforcement, sous une touffe de saules. Nous n'avions pas de canon pour le détruire. . . . Si les Kaiserlicks le découvraient, rien ne pourrait les empêcher de traverser la Sarre pendant la nuit et de tomber comme des loups au milieu de nos bivacs !

175 "Comment faire pour le ravoir ?

"Un lieutenant du 6<sup>e</sup> léger, nommé Bretonville, et trois vieux soldats se sacrifient ; ils se jettent à la nage.

"Moi, je regardais les bras croisés. Un des soldats passe sous les glaçons. . . . Bon . . . il descend du  
180 côté de Trèves ! . . . Un autre battait de l'aile ; il tourne, et puis bonsoir ! . . . Le dernier revenait, on lui tendait des perches. Le lieutenant seul traversait le courant.

"Alors je me dis : 'Hurel, si ces gueux passent, ils  
185 pilleront ta charrette. . . . Montre que tu es Français !' J'avais encore mes deux bras. J'ôte mes souliers, ma blouse, ma veste, et me voilà parti ! Quel froid il faisait dans cette eau de neige ! . . . vous ne pourrez jamais le croire. En levant le nez, je ne voyais que glaçons sur  
190 glaçons, comme des tuiles sur un toit ; et le vent soufflait, il vous aveuglait ; le courant aussi était terriblement fort.

"La nuit venait, je ne voyais plus clair, quand j'entends à cinq ou six brassées devant moi, quelqu'un  
195 me dire : 'Courage, camarade !' et je vois le lieutenant, la main sur le bateau, pâle et bleu comme un mort ; il n'avait plus la force de grimper dessus ; c'est moi qui lui donnai le coup d'épaule, et puis il m'aida, et nous n'eûmes rien de plus pressé que d'empoigner les rames et de  
200 revenir.

"Les soldats du 6<sup>e</sup> criaient : 'Vive le lieutenant Bretonville !' Naturellement les Kaiserlicks, qui nous voyaient emmener le bateau, tiraient sur nous de toutes les fenêtres. Pif ! . . . paf ! . . . les balles sifflaient,  
205 l'eau sautait de tous les côtés ; mais les nôtres, embusqués

le long de la rivière, répondaient ferme et empêchaient les Allemands de sortir des maisons.

“En arrivant de l'autre côté, j'étais raide comme un glaçon. Je pris mes souliers, ma blouse, ma veste, et, sauf votre respect, j'entrai presque nu à l'auberge du *Mouton d'or*, où le vieux Mériâne me prêta des habits. Il fallut un bon verre d'eau-de-vie pour me remettre. Dehors, la bataille continuait au milieu de la nuit.

“Vers dix heures, après m'être bien séché et réchauffé, comme j'allais sortir atteler mon cheval et me mettre en route, le père Mériâne accourut me dire que les douaniers entouraient ma charrette : on m'avait dénoncé !

“Tout ce que j'avais de mieux à faire, c'était de filer par les chemins de traverse, abandonnant tout : le cheval, la voiture et le reste, car les gueux m'auraient encore empoigné par dessus le marché et condamné à des amendes terribles ! Je partis donc, bien triste, comme vous pensez. J'étais ruiné ; il ne me restait que ma maison, une vache, un cochon, ma femme et cinq enfants

“Lorsque j'arrivai au Graufthâl, les Cosaques, les Wurtembergeois, toute la mauvaise race remplissait la vallée. Ils étaient entrés par Dösenheim, et si le commandant Meunier, à Phalsbourg, avait eu seulement quinze cents hommes, il aurait pu les arrêter tous ici et les balayer à coups de canon, comme de la paille ; mais il n'avait personne. Le vieux Paradis, quelques canoniers de marine, Desmarets l'Égyptien, Desplanches le barbier et quinze ou vingt autres bons garçons faisaient seuls le service des pièces. Ils sortaient ramasser le bétail aux environs et rentraient bien vite. Par bonheur, le vieux Rochart avait emmené ma vache avec les autres, sous la roche de la Bande-Noire, sans ça j'aurais tout perdu. N'est-ce pas, Rochart ?”

“Oui,” dit le bûcheron, “mon père a sauvé le bétail de la commune ; mais ça n'a pas empêché les gens, en février et mars, de mourir comme des mouches, à cause

du froid, de la faim, et de la grande maladie qui suivait les Kaiserlicks, avec des bandes de loups, pour manger les morts qu'on n'enterrait pas assez profond. Ça n'a  
245 pas empêché non plus les enfants venus les années suivantes de rester minables jusqu'à la fin de leurs jours.

"Et pendant la chère année, il a fallu changer la place du cimetière derrière l'église, parce qu'à force d'avoir souffert, tous les vieux s'en allaient. Nous  
250 n'avions plus rien, les Allemands avaient tout pris ; ils avaient démonté jusqu'aux serrures, jusqu'aux gonds des fenêtres. Les bêtes périssaient aussi faute de fourrage. On cuisait les orties et même les chardons pour légumes ; sans bétail, on n'a pas d'engrais, la mauvaise herbe prend  
255 le dessus, il faut bien en vivre.

"Et plus on souffrait, plus les impôts augmentaient, pour rendre leurs biens aux émigrés ; plus la partie forestière devenait dure envers les pauvres. On n'osait plus ramasser les feuilles mortes, ni les glands, ni les faines ;  
260 on aurait dit que nos rois légitimes voulaient notre extermination, et qu'ils s'entendaient avec les alliés pour nous détruire. Les processions, les expiations, les pèlerinages devaient tout remplacer avec les miracles. Tous les curés faisaient des miracles : tous les saints de pierre  
265 et toutes les saintes de plâtre et de bois des environs versaient des larmes sur nos péchés et la grande rébellion de vingt-cinq ans. Les femmes, qui n'ont pas de bon sens, couraient voir ; la mienne voulut aussi faire comme les autres, mais elle se souvient encore de la raclée terrible  
270 qu'elle reçut en rentrant dans la baraque.

"Naturellement, les missionnaires nous prêchaient l'abstinence, à nous autres pauvres diables qui n'avions que la peau et les os ; ils nous reprochaient notre gourmandise, avec des figures luisantes de graisse. . . . Ah !  
275 oui, nous en avons vu de dures sous les Bourbons ! . . ."

Alors, tout le monde se tut, rêvant à ces grands malheurs.

Dehors, la pluie redoublait, fouettant les petites vitres avec un grelottement bizarre ; et le vent s'engouffrant dans le défilé, entre les rochers et les bois, poussait des 230 clameurs immenses.

"Ils étaient donc beaucoup, ces Kaiserlicks, pour nous avoir repoussés si loin ?" dis-je en regardant Hurel.

Et lui, levant la main au plafond, s'écria :

"Beaucoup ! . . . Ils étaient par milliers de mil- 285 liasses ; avec des lances, des sabres, de longs pistolets pendus à la selle, des bonnets en peau d'ours ; et puis d'autres à pied, avec des fusils sans baguette, où la cartouche descendait toute seule, en toquant la crosse par terre ; des bleus, des blancs, des gris, des verts, en schako, 290 en casquette plate, est-ce que je sais, moi ? Tenez," fit-il en montrant la vallée, "il en passait tellement, qu'à la fin ils s'encombraient eux-mêmes, et que leurs officiers les faisaient coucher là, dans le grand pré, les uns contre les autres, depuis Dösenheim jusqu'à Wéchem, et que vous 295 n'auriez pas fait un pas sans marcher dessus, sur une longueur de trois lieues.

"Et ces gens ne s'entendaient pas plus entre eux, en parlant, que les animaux de toute espèce, qui miaulent, qui gloussent, qui brament, qui hennissent, sans se com- 300 prendre. Mais leurs rois s'entendaient pour les mener contre nous ; eux, ils n'en savaient rien, les pauvres misérables ; ils allaient en avant à coups de botte et de cravache. Jamais je n'aurais cru qu'il existait tant de monde sur la terre. . . . D'où venaient-ils ? . . . d'où 305 venaient-ils ? . . . Voilà ce que je me demande."

"Oui," dit le grand Fix, "mais il en est resté pas mal à Brienne, à la Rothière, à Champaubert, à Montmirail ! . . . Si vous aviez été au 34<sup>e</sup> de ligne, vous en auriez vu des tas d'habits de toutes les couleurs, sur la 310 neige et dans la boue, le long des chemins. Par exemple, il fallait marcher ! Nous tombions tantôt sur les uns, tantôt sur les autres, en faisant douze à quinze lieues

par jour. Si le roi Joseph ne s'était pas sauvé, avec  
315 l'impératrice et le roi de Rome, et si Paris ne s'était pas  
rendu, nous aurions fini par les tourner tous et les prendre  
comme dans un filet."

"Bah !" fit le vieux maître d'école en hochant la tête,  
"toutes ces batailles ne signifiaient plus rien ; nous étions  
320 perdus d'avance, les traîtres nous avaient vendus. . . ."

Ces paroles m'étonnèrent.

"De quels traîtres parlez-vous donc, maître Jérôme ?"  
lui dis-je.

"Hé !" fit-il, "des royalistes. . . . Il n'y en a pas  
325 eu d'autres dans notre pays, depuis 89."

Et comme je le regardais tout surpris :

"Est-ce que Dumouriez, qui voulait entraîner l'armée  
du Nord contre la Convention, et proclamer Louis-Philippe  
d'Orléans roi de France, n'était pas un royaliste ?" reprit-  
330 il en fixant sur moi ses gros yeux un peu troubles. "Et  
les émigrés qui marchaient à l'avant-garde de Brunswick,  
en Champagne, et de Würmser, en Alsace, est-ce que ce  
n'étaient pas des royalistes ? Et Pichegru, est-ce qu'il  
n'était pas royaliste, quand il traitait avec le prince de  
335 Condé, pour rétablir le roi légitime, moyennant le titre  
de connétable, des majorats et des millions pour lui et  
les siens ? Et Moreau, le grand Moreau ! est-ce qu'il  
n'avait pas été converti au royalisme par sa femme, avant  
d'aller prendre le commandement de l'armée russe devant  
340 Dresde ? Et Bourmont, cet abominable scélérat, qui a  
fait manquer la campagne de Belgique, en prévenant  
Blücher de l'approche de l'armée française, est-ce que ce  
n'était pas aussi un royaliste, un *blanc*, comme on disait  
dans ce temps-là ? . . . Est-ce que les Bourbons ne l'ont  
345 pas récompensé plus tard de sa belle conduite ? . . .

"Tous les Français qui ont porté les armes contre la  
France, tous ceux qui ont appelé l'ennemi chez nous de-  
puis 89 et qui lui ont ouvert nos portes étaient des  
royalistes ! Ces choses sont connues de tout le monde.

Les royalistes mettent le roi au-dessus de la patrie, parce qu'avec un roi ils sont les maîtres ; ils ont les places, les honneurs, l'argent, les privilèges, enfin tout ! Ils sont rois chacun dans leur ville, ou dans leur village.—S'il arrivait par hasard un roi patriote, qui mit l'intérêt de la nation avant celui des nobles et des prêtres, les royalistes seraient les premiers à le combattre ; ils le traiteraient de Jacobin ! . . . Vous devriez savoir cela mieux que moi, monsieur l'entrepreneur, puisque vous avez fait vos études."

Ainsi parla le vieux maître d'école ; et tous les autres lui donnaient raison.

Moi, je ne savais quoi répondre.

A la fin, comme j'allais entamer le chapitre de 1815, le passage des deux empereurs et du roi de Prusse, le père Jérôme, m'interrompant, dit en vidant les cendres de sa pipe au bord de la table :

"Vous êtes bien à votre aise, monsieur l'entrepreneur, pour causer jusqu'à demain ; mais nous, c'est autre chose, il faut rentrer à la maison. . . . Écoutez cette pluie, comme elle tombe ! Hé ! Fix, Rochart, venez-vous ?"

Il s'était levé, sa grosse tête chauve touchait les poutres de la baraque.

Hurel vida son verre, Fix et Rochart en firent autant, et tous les quatre ensemble sortirent par la cuisine, où le père Ykel les suivit la lampe à la main ; et la porte à peine ouverte, la lumière tremblotante éclaira les quatre montagnards, qui se sauvaient dans ce déluge, le dos rond, la main sur le feutre ou le bonnet.

Un coup de vent referma la porte ; toute la vieille masure en trembla, et Ykel, revenant les yeux plissés, dit :

"Hé ! hé ! hé ! vont-ils en recevoir avant d'arriver chez eux ! . . . Allons, Catherine, il est temps de dormir. . . . Si monsieur l'entrepreneur veut encore rester . . ."

“Non, père Ykel, je suis comme vous, j’ai sommeil.”

“Eh bien, prenez la lampe ; nous trouverons bien notre lit.”

Je montai le vieil escalier, écoutant le vent pleurer au  
390 dehors d’une façon lamentable. L’idée de toutes les  
misères humaines, de la guerre, de la peste, de la famine,  
de la trahison et de la bêtise me remplissait la tête ; j’en  
étais vraiment désolé. Pourtant, une fois couché, le  
bonnet de coton sur les oreilles et la couverture sur  
395 l’épaule, je finis par m’endormir à la grâce de Dieu !

VI

LE PIED DE MOMIE

PAR

THÉOPHILE GAUTIER



## LE PIED DE MOMIE

J'ÉTAIS entré par désœuvrement chez un de ces marchands de curiosités dits marchands de bric-à-brac dans l'argot parisien, si parfaitement inintelligible pour le reste de la France.

Vous avez sans doute jeté l'œil, à travers le carreau, 5 dans quelques-unes de ces boutiques devenues si nombreuses depuis qu'il est de mode d'acheter des meubles anciens, et que le moindre agent de change se croit obligé d'avoir sa *chambre moyen âge*.

C'est quelque chose qui tient à la fois de la boutique 10 du ferrailleur, du magasin du tapissier, du laboratoire de l'alchimiste et de l'atelier du peintre ; dans ces antres mystérieux où les volets filtrent un prudent demi-jour, ce qu'il y a de plus notoirement ancien, c'est la poussière ; les toiles d'araignées y sont plus authentiques que les 15 guipures, et le vieux poirier y est plus jeune que l'acajou arrivé hier d'Amérique.

Le magasin de mon marchand de bric-à-brac était un véritable capharnaüm ; tous les siècles et tous les pays semblaient s'y être donné rendez-vous ; une lampe 20 étrusque de terre rouge posait sur une armoire de Boule, aux panneaux d'ébène sévèrement rayés de filaments de cuivre ; une duchesse du temps de Louis XV allongeait • nonchalamment ses pieds de biche sous une épaisse table du règne de Louis XIII, aux lourdes spirales de bois 25

de chêne, aux sculptures entremêlées de feuillages et de chimères.

Une armure damasquinée de Milan faisait miroiter dans un coin le ventre rubané de sa cuirasse ; des amours  
30 et des nymphes de biscuit, des magots de la Chine, des cornets de céladon et de craquelé, des tasses de Saxe et de vieux Sèvres encombraient les étagères et les encoignures.

Sur les tablettes denticulées des dressoirs rayonnaient  
35 d'immenses plats du Japon, aux dessins rouges et bleus, relevés de hachures d'or, côte à côte avec des émaux de Bernard Palissy, représentant des coupleurs, des grenouilles et des lézards en relief.

Des armoires éventrées s'échappaient des cascades de  
40 lampas glacé d'argent, des flots de brocatelle criblée de grains lumineux par un oblique rayon de soleil ; des portraits de toutes les époques souriaient à travers leur vernis jaune dans des cadres plus ou moins fanés.

Le marchand me suivait avec précaution dans le  
45 tortueux passage pratiqué entre les piles de meubles, abattant de la main l'essor hasardeux des basques de mon habit, surveillant mes coudes avec l'attention inquiète de l'antiquaire et de l'usurier.

C'était une singulière figure que celle du marchand :  
50 un crâne immense, poli comme un genou, entouré d'une maigre auréole de cheveux blancs que faisait ressortir plus vivement le ton saumon-clair de la peau, lui donnait un faux air de bonhomie patriarcale, corrigée, du reste, par le scintillement de deux petits yeux jaunes qui tremblo-  
55 taient dans leur orbite comme deux louis d'or sur du vif-argent. La courbure du nez avait une silhouette aquiline qui rappelait le type oriental ou juif. Ses mains, maigres, fluettes, veinées, pleines de nerfs en saillie comme les cordes d'un manche à violon, onglées  
60 de griffes semblables à celles qui terminent les ailes membraneuses des chauves-souris, avaient un mouvement

d'oscillation sénile, inquiétant à voir ; mais ces mains agitées de tics févreux devenaient plus fermes que des tenailles d'acier ou des pinces de homard dès qu'elles soulevaient quelque objet précieux, une coupe d'onyx, un verre <sup>65</sup> de Venise ou un plateau de cristal de Bohême ; ce vieux drôle avait un air si profondément rabbinique et cabalistique qu'on l'eût brûlé sur la mine, il y a trois siècles.

“ Ne m'achèterez-vous rien aujourd'hui, monsieur ? Voilà un kriss malais dont la lame ondule comme une <sup>70</sup> flamme ; regardez ces rainures pour égoutter le sang, ces dentelures pratiquées en sens inverse pour arracher les entrailles en retirant le poignard ; c'est une arme féroce, d'un beau caractère et qui ferait très bien dans votre trophée ; cette épée à deux mains est très belle, elle est <sup>75</sup> de Josepe de la Hera, et cette cauchelimarde à coquille fenestrée, quel superbe travail ! ”

“ Non, j'ai assez d'armes et d'instruments de carnage ; je voudrais une figurine, un objet quelconque qui pût me servir de serre-papier, car je ne puis souffrir tous ces <sup>80</sup> bronzes de pacotille que vendent les papetiers, et qu'on retrouve invariablement sur tous les bureaux. ”

Le vieux gnome, furetant dans ses vieilleries, étala devant moi des bronzes antiques ou soi-disant tels, des morceaux de malachite, de petites idoles indoues ou <sup>85</sup> chinoises, espèce de poussahs de jade, incarnation de Brahma ou de Wishnou merveilleusement propre à cet usage, assez peu divin, de tenir en place des journaux et des lettres.

J'hésitais entre un dragon de porcelaine tout constellé <sup>90</sup> de verrues, la gueule ornée de crocs et de barbelures, et un petit fétiche mexicain fort abominable, représentant au naturel le dieu Witziliputzili, quand j'aperçus un pied charmant que je pris d'abord pour un fragment de Vénus antique.

95

Il avait ces belles teintes fauves et rousses qui donnent au bronze florentin cet aspect chaud et vivace, si préfé-

nable au ton vert-de-grisé des bronzes ordinaires qu'on prendrait volontiers pour des statues en putréfaction :  
100 des luisants satinés frissonnaient sur ses formes rondes et polies par les baisers amoureux de vingt siècles ; car ce devait être un airain de Corinthe, un ouvrage du meilleur temps, peut-être une fonte de Lysippe !

“Ce pied fera mon affaire,” dis-je au marchand, qui  
105 me regarda d'un air ironique et sournois en me tendant l'objet demandé pour que je pusse l'examiner plus à mon aise.

Je fus surpris de sa légèreté ; ce n'était pas un pied de métal, mais bien un pied de chair, un pied embaumé,  
110 un pied de momie : en regardant de près, l'on pouvait distinguer le grain de la peau et la gaufrure presque imperceptible imprimée par la trame des bandelettes. Les doigts étaient fins, délicats, terminés par des ongles parfaits, purs et transparents comme des agates ; le  
115 pouce, un peu séparé, contrariait heureusement le plan des autres doigts à la manière antique, et lui donnait une attitude dégagée, une sveltesse de pied d'oiseau ; la plante, à peine rayée de quelques hachures invisibles, montrait qu'elle n'avait jamais touché la terre, et ne  
120 s'était trouvée en contact qu'avec les plus fines nattes de roseaux du Nil et les plus moelleux tapis de peaux de panthères.

“Ha ! ha ! vous voulez le pied de la princesse Hermonthis,” dit le marchand avec un ricanement étrange,  
125 en fixant sur moi ses yeux de hibou : “ha ! ha ! ha ! pour un serre-papier ! idée originale, idée d'artiste ; qui aurait dit au vieux Pharaon que le pied de sa fille adorée servirait de serre-papier l'aurait bien surpris, lorsqu'il faisait creuser une montagne de granit pour y mettre le  
130 triple cercueil peint et doré, tout couvert d'hiéroglyphes avec de belles peintures du jugement des âmes,” ajouta à demi-voix et comme se parlant à lui-même le petit marchand singulier.

“Combien me vendrez-vous ce fragment de momie?”

“Ah! le plus cher que je pourrai, car c'est un <sup>135</sup> morceau superbe; si j'avais le pendant, vous ne l'auriez pas à moins de cinq cents francs: la fille d'un Pharaon, rien n'est plus rare.”

“Assurément cela n'est pas commun; mais enfin combien en voulez-vous? D'abord je vous avertis d'une <sup>140</sup> chose, c'est que je ne possède pour trésor que cinq louis; —j'achèterai tout ce qui coûtera cinq louis, mais rien de plus.

“Vous scruteriez les arrière-poches de mes gilets, et mes tiroirs les plus intimes, que vous n'y trouveriez pas <sup>145</sup> seulement un misérable tigre à cinq griffes.”

“Cinq louis le pied de la princesse Hermonthis, c'est bien peu, très peu en vérité, un pied authentique,” dit le marchand en hochant la tête et en imprimant à ses <sup>150</sup> prunelles un mouvement rotatoire.

“Allons, prenez-le, et je vous donne l'enveloppe par dessus le marché,” ajouta-t-il en le roulant dans un vieux lambeau de damas; “très beau, damas véritable, damas des Indes, qui n'a jamais été reteint; c'est fort, c'est <sup>155</sup> moelleux,” marmottait-il en promenant ses doigts sur le tissu éraillé par un reste d'habitude commerciale qui lui faisait vanter un objet de si peu de valeur qu'il le jugeait lui-même digne d'être donné.

Il coula les pièces d'or dans une espèce d'aumônière moyen âge pendant à sa ceinture, en répétant: <sup>160</sup>

“Le pied de la princesse Hermonthis servir de serre-papier!”

Puis, arrêtant sur moi ses prunelles phosphoriques, il me dit avec une voix stridente comme le miaulement d'un chat qui vient d'avaler une arête: <sup>165</sup>

“Le vieux Pharaon ne sera pas content, il aimait sa fille, ce cher homme.”

“Vous en parlez comme si vous étiez son contemporain; quoique vieux, vous ne remontez cependant pas

170 aux pyramides d'Égypte," lui répondis-je en riant du seuil de la boutique.

Je rentrai chez moi fort content de mon acquisition.

Pour la mettre tout de suite à profit, je posai le pied de la divine princesse Hermonthis sur une liasse de  
175 papier, ébauche de vers, mosaïque indéchiffrable de ratures : articles commencés, lettres oubliées et mises à la poste dans le tiroir, erreur qui arrive souvent aux gens distraits ; l'effet était charmant, bizarre et romantique.

Très satisfait de cet embellissement, je descendis dans  
180 la rue, et j'allai me promener avec la gravité convenable et la fierté d'un homme qui a sur tous les passants qu'il coudoie l'avantage ineffable de posséder un morceau de la princesse Hermonthis, fille de Pharaon.

Je trouvai souverainement ridicules tous ceux qui ne  
185 possédaient pas, comme moi, un serre-papier aussi notoirement égyptien ; et la vraie occupation d'un homme sensé me paraissait d'avoir un pied de momie sur son bureau.

Heureusement la rencontre de quelques amis vint me distraire de mon engouement de récent acquéreur ; je  
190 m'en allai dîner avec eux, car il m'eût été difficile de dîner avec moi.

Quand je revins le soir, le cerveau marbré de quelques veines de gris de perle, une vague bouffée de parfum oriental me chatouilla délicatement l'appareil olfactif ; la  
195 chaleur de la chambre avait attiédi le natrum, le bitume et la myrrhe dans lesquels les *paraschites* inciseurs de cadavres avaient baigné le corps de la princesse ; c'était un parfum doux quoique pénétrant, un parfum que quatre mille ans n'avaient pu faire évaporer.

200 Le rêve de l'Égypte était l'éternité : ses odeurs ont la solidité du granit, et durent autant.

Je bus bientôt à pleines gorgées dans la coupe noire du sommeil ; pendant une heure ou deux tout resta opaque, l'oubli et le néant m'inondaient de leurs vagues  
205 sombres.

Cependant mon obscurité intellectuelle s'éclaira, les songes commencèrent à m'effleurer de leur vol silencieux.

Les yeux de mon âme s'ouvrirent, et je vis ma chambre telle qu'elle était effectivement : j'aurais pu me croire éveillé, mais une vague perception me disait que je dormais et qu'il allait se passer quelque chose de bizarre. 210

L'odeur de la myrrhe avait augmenté d'intensité, et je sentais un léger mal de tête que j'attribuais fort raisonnablement à quelques verres de vin de Champagne que nous avions bus aux dieux inconnus et à nos succès 215 futurs.

Je regardais dans ma chambre avec un sentiment d'attente que rien ne justifiait ; les meubles étaient parfaitement en place, la lampe brûlait sur la console, doucement estompée par la blancheur laiteuse de son globe de cristal dépoli ; les aquarelles miroitaient sous leur verre de Bohême ; les rideaux pendaient languissamment : tout avait l'air endormi et tranquille. 220

Cependant, au bout de quelques instants, cet intérieur si calme parut se troubler, les boiseries craquaient furtivement ; la bûche enfouie sous la cendre lançait tout à coup un jet de gaz bleu, et les disques des patères semblaient des yeux de métal attentifs comme moi aux choses qui allaient se passer. 225

Ma vue se porta par hasard vers la table sur laquelle j'avais posé le pied de la princesse Hermonthis. 230

Au lieu d'être immobile comme il convient à un pied embaumé depuis quatre mille ans, il s'agitait, se contractait et sautillait sur les papiers comme une grenouille effarée : on l'aurait cru en contact avec une pile voltaïque ; j'entendais fort distinctement le bruit sec que produisait son petit talon, dur comme un sabot de gazelle. 235

J'étais assez mécontent de mon acquisition, aimant les serre-papiers sédentaires et trouvant peu naturel de voir les pieds se promener sans jambes, et je commençais 240

à éprouver quelque chose qui ressemblait fort à de la frayeur.

245 Tout à coup je vis remuer le pli d'un de mes rideaux, et j'entendis un piétinement comme d'une personne qui sauterait à cloche-pied. Je dois avouer que j'eus chaud et froid alternativement ; que je sentis un vent inconnu me souffler dans le dos, et que mes cheveux firent sauter, en se redressant, ma coiffure de nuit à deux ou trois pas.

250 Les rideaux s'entr'ouvrirent, et je vis s'avancer la figure la plus étrange qu'on puisse imaginer.

C'était une jeune fille, café au lait très foncé, comme la bayadère Amani, d'une beauté parfaite et rappelant le type égyptien le plus pur ; elle avait des yeux taillés en  
255 amande avec des coins relevés et des sourcils tellement noirs qu'ils paraissaient bleus, son nez était d'une coupe délicate, presque grecque pour la finesse, et l'on aurait pu la prendre pour une statue de bronze de Corinthe, si la prééminence des pommettes et l'épanouissement un  
260 peu africain de la bouche n'eussent fait reconnaître, à n'en pas douter, la race hiéroglyphique des bords du Nil.

Ses bras minces et tournés en fuseau, comme ceux des très jeunes filles, étaient cerclés d'espèces d'emprises de métal et de tours de verroterie ; ses cheveux étaient  
265 nattés en cordelettes, et sur sa poitrine pendait une idole en pâte verte que son fouet à sept branches faisait reconnaître pour l'Isis, conductrice des âmes : une plaque d'or scintillait à son front, et quelques traces de fard perçaient sous les teintes de cuivre de ses joues.

270 Quant à son costume il était très étrange.

Figurez-vous un pagne de bandelettes chamarrées d'hiéroglyphes noirs et rouges, empesés de bitume et qui semblaient appartenir à une momie fraîchement démaillottée.

275 Par un de ces sauts de pensée si fréquents dans les rêves, j'entendis la voix fausse et enrouée du marchand de bric-à-brac, qui répétait, comme un refrain monotone,

la phrase qu'il avait dite dans sa boutique avec une intonation si énigmatique :

“Le vieux Pharaon ne sera pas content ; il aimait <sup>280</sup> beaucoup sa fille, ce cher homme.”

Particularité étrange et qui ne me rassura guère, l'apparition n'avait qu'un seul pied, l'autre jambe était rompue à la cheville.

Elle se dirigea vers la table où le pied de momie <sup>285</sup> s'agitait et frétillait avec un redoublement de vitesse. Arrivée là, elle s'appuya sur le rebord, et je vis une larme germer et perler dans ses yeux.

Quoiqu'elle ne parlât pas, je discernais clairement sa pensée : elle regardait le pied, car c'était bien le sien, <sup>290</sup> avec une expression de tristesse coquette d'une grâce infinie ; mais le pied sautait et courait çà et là comme s'il eût été poussé par des ressorts d'acier.

Deux ou trois fois elle étendit sa main pour le saisir, mais elle n'y réussit pas. <sup>295</sup>

Alors il s'établit entre la princesse Hermonthis et son pied, qui paraissait doué d'une vie à part, un dialogue très bizarre dans un cophte très ancien, tel qu'on pouvait le parler, il y a une trentaine de siècles, dans les syringes du pays de Ser : heureusement que cette nuit-là je savais <sup>300</sup> le cophte en perfection.

La princesse Hermonthis disait d'un ton de voix doux et vibrant comme une clochette de cristal :

“Eh bien ! mon cher petit pied, vous me fuyez toujours, j'avais pourtant bien soin de vous. Je vous <sup>305</sup> baignais d'eau parfumée, dans un bassin d'albâtre ; je polissais votre talon avec la pierre-ponce trempée d'huile de palmes, vos ongles étaient coupés avec des pinces d'or et polis avec de la dent d'hippopotame ; j'avais soin de choisir pour vous des thabebs brodés et peints à pointes <sup>310</sup> recourbées, qui faisaient l'envie de toutes les jeunes filles de l'Égypte ; vous aviez à votre orteil des bagues représentant le scarabée sacré, et vous portiez un des

corps les plus légers que puisse souhaiter un pied  
315 paresseux.”

Le pied répondit d'un ton boudeur et chagrin :

“Vous savez bien que je ne m'appartiens plus, j'ai  
été acheté et payé ; le vieux marchand savait bien ce  
qu'il faisait, il vous en veut toujours d'avoir refusé de  
320 l'épouser : c'est un tour qu'il vous a joué.

“L'Arabe qui a forcé votre cercueil royal dans le puits  
souterrain de la nécropole de Thèbes était envoyé par lui,  
il voulait vous empêcher d'aller à la réunion des peuples  
ténébreux, dans les cités inférieures. Avez-vous cinq  
325 pièces d'or pour me racheter ?”

“Hélas ! non. Mes pierreries, mes anneaux, mes  
bourses d'or et d'argent, tout m'a été volé,” répondit la  
princesse Hermonthis avec un soupir.

“Princesse,” m'écriai-je alors, “jè n'ai jamais retenu  
330 injustement le pied de personne : bien que vous n'ayez  
pas les cinq louis qu'il m'a coûté, je vous le rends de  
bonne grâce ; je serais désespéré de rendre boiteuse une  
aussi aimable personne que la princesse Hermonthis.”

Je débitai ce discours d'un ton régence et troubadour  
335 qui dut surprendre la belle Égyptienne.

Elle tourna vers moi un regard chargé de reconnais-  
sance, et ses yeux s'illuminèrent de lueurs bleuâtres.

Elle prit son pied, qui, cette fois, se laissa faire, comme  
une femme qui va mettre son brodequin, et l'ajusta à sa  
340 jambe avec beaucoup d'adresse.

Cette opération terminée, elle fit deux ou trois pas  
dans la chambre, comme pour s'assurer qu'elle n'était  
réellement plus boiteuse.

“Ah ! comme mon père va être content, lui qui était  
345 si désolé de ma mutilation, et qui avait, dès le jour de  
ma naissance, mis un peuple tout entier à l'ouvrage pour  
me creuser un tombeau si profond qu'il pût me conserver  
intacte jusqu'au jour suprême où les âmes doivent être  
pesées dans les balances de l'Amenthi.

“Venez avec moi chez mon père, il vous recevra bien, 350  
vous m’avez rendu mon pied.”

Je trouvai cette proposition toute naturelle ; j’endossai  
une robe de chambre à grands ramages, qui me donnait  
un air très pharaonesque ; je chaussai à la hâte des  
babouches turques, et je dis à la princesse Hermonthis 355  
que j’étais prêt à la suivre.

Hermonthis, avant de partir, détacha de son col la  
petite figurine de pâte verte et la posa sur les feuilles  
éparses qui couvraient la table.

“Il est bien juste,” dit-elle en souriant, “que je rem- 360  
place votre serre-papier.”

Elle me tendit sa main, qui était douce et froide  
comme une peau de couleuvre, et nous partîmes.

Nous filâmes pendant quelque temps avec la rapidité  
de la flèche dans un milieu fluide et grisâtre, où des 365  
silhouettes à peine ébauchées passaient à droite et à gauche.

Un instant, nous ne vîmes que l’eau et le ciel.

Quelques minutes après, des obélisques commencèrent  
à pointer, des pylônes, des rampes côtoyées de sphynx se  
dessinèrent à l’horizon. 370

Nous étions arrivés.

La princesse me conduisit devant une montagne de  
granit rose, où se trouvait une ouverture étroite et basse  
qu’il eût été difficile de distinguer des fissures de la pierre  
si deux stèles bariolées de sculptures ne l’eussent fait 375  
reconnaître.

Hermonthis alluma une torche et se mit à marcher  
devant moi.

C’étaient des corridors taillés dans le roc vif ; les murs,  
couverts de panneaux d’hiéroglyphes et de processions 380  
allégoriques, avaient dû occuper des milliers de bras  
pendant des milliers d’années ; ces corridors, d’une  
longueur interminable, aboutissaient à des chambres  
carrées, au milieu desquelles étaient pratiqués des puits,  
où nous descendions au moyen de crampons ou d’escaliers 385

en spirale ; ces puits nous conduisaient dans d'autres chambres, d'où partaient d'autres corridors également bigarrés d'éperviers, de serpents roulés en cercle, de tau, de pedum, de bari mystiques, prodigieux travail que nul  
390 ceil vivant ne devait voir, interminables légendes de granit que les morts avaient seuls le temps de lire pendant l'éternité.

Enfin, nous débouchâmes dans une salle si vaste, si énorme, si démesurée, que l'on ne pouvait en apercevoir  
395 les bornes ; à perte de vue s'étendaient des files de colonnes monstrueuses entre lesquelles tremblotaient de livides étoiles de lumière jaune : ces points brillants révélaient des profondeurs incalculables.

La princesse Hermonthis me tenait toujours par la main  
400 et saluait gracieusement les momies de sa connaissance.

Mes yeux s'accoutumaient à ce denû-jour crépusculaire, et commençaient à discerner les objets.

Je vis, assis sur des trônes, les rois des races souterraines : c'étaient de grands vieillards secs, ridés, parcheminés, noirs de naphte et de bitume, coiffés de pschents  
405 d'or, bardés de pectoraux et de hausse-cols constellés de pierreries, avec des yeux d'une fixité de sphinx et de longues barbes blanchies par la neige des siècles : derrière eux, leurs peuples embaumés se tenaient debout dans les  
410 poses roides et contraintes de l'art égyptien, gardant éternellement l'attitude prescrite par le codex hiératique ; derrière les peuples miaulaient, battaient de l'aile et ricanaient les chats, les ibis et les crocodiles contemporains, rendus plus monstrueux encore par leur emmaillotage de  
415 bandelettes.

Tous les Pharaons étaient là, Chéops, Chephrenès, Psammetichus, Sésostris, Amenoteph ; tous les noirs dominateurs des pyramides et des syringes ; sur une estrade plus élevée siégeaient le roi Chronos et Xixouthros,  
420 qui fut contemporain du déluge, et Tubal Cain, qui le précéda.

La barbe du roi Xixouthros avait tellement poussé qu'elle avait déjà fait sept fois le tour de la table de granit sur laquelle il s'appuyait tout rêveur et tout somnolent.

425

Plus loin, dans une vapeur poussiéreuse, à travers le brouillard des éternités, je distinguais vaguement les soixante-douze rois préadamites avec leurs soixante-douze peuples à jamais disparus.

Après m'avoir laissé quelques minutes pour jouir de ce spectacle vertigineux, la princesse Hermonthis me présenta au Pharaon son père, qui me fit un signe de tête fort majestueux.

430

"J'ai retrouvé mon pied ! j'ai retrouvé mon pied !" criait la princesse en frappant ses petites mains l'une contre l'autre avec tous les signes d'une joie folle, "c'est monsieur qui me l'a rendu."

435

Les races de Kemé, les races de Nahasi, toutes les nations noires, bronzées, cuivrées, répétaient en chœur :

440

"La princesse Hermonthis a retrouvé son pied."

Xixouthros lui-même s'en émut :

Il souleva sa paupière appesantie, passa ses doigts dans sa moustache, et laissa tomber sur moi son regard chargé de siècles.

445

"Par Oms, chien des enfers, et par Tmei, fille du Soleil et de la Vérité, voilà un brave et digne garçon," dit le Pharaon en étendant vers moi son sceptre terminé par une fleur de lotus.

"Que veux-tu pour ta récompense ?"

450

Fort de cette audace que donnent les rêves, où rien ne paraît impossible, je lui demandai la main d'Hermonthis : la main pour le pied me paraissait une récompense antithétique d'assez bon goût.

Le Pharaon ouvrit tout grands ses yeux de verre, surpris de ma plaisanterie et de ma demande.

455

"De quel pays es-tu et quel est ton âge ?"

“Je suis Français, et j’ai vingt-sept ans, vénérable Pharaon.”

460 “Vingt-sept ans ! et il veut épouser la princesse Hermonthis, qui a trente siècles !” s’écrièrent à la fois tous les trônes et tous les cercles des nations.

Hermonthis seule ne parut pas trouver ma requête inconvenante.

465 “Si tu avais seulement deux mille ans,” reprit le vieux roi, “je t’accorderais bien volontiers la princesse, mais la disproportion est trop forte, et puis il faut à nos filles des maris qui durent, vous ne savez plus vous conserver : les derniers qu’on a apportés il y a quinze siècles à peine,  
470 ne sont plus qu’une pincée de cendre ; regarde, ma chair est dure comme du basalte, mes os sont des barres d’acier.

“J’assisterai au dernier jour du monde avec le corps et la figure que j’avais de mon vivant ; ma fille Her-  
475 monthis durera plus qu’une statue de bronze.

“Alors le vent aura dispersé le dernier grain de ta poussière, et Isis elle-même, qui sut retrouver les morceaux d’Osiris, serait embarrassée de recomposer ton être.

480 “Regarde comme je suis vigoureux encore et comme mes bras tiennent bien,” dit-il en me secouant la main à l’anglaise, de manière à me couper les doigts avec mes bagues.

Il me serra si fort que je m’éveillai, et j’aperçus mon  
485 ami Alfred qui me tirait par le bras et me secouait pour me faire lever.

“Ah ça ! enragé dormeur, faudra-t-il te faire porter au milieu de la rue et te tirer un feu d’artifice aux oreilles ?

490 “Il est plus de midi, tu ne te rappelles donc pas que tu m’avais promis de venir me prendre pour aller voir les tableaux espagnols de M. Aguado ?”

“Mon Dieu ! je n’y pensais plus,” répondis-je en

m'habillant ; “ nous allons y aller : j'ai la permission ici sur mon bureau.”

495

Je m'avançai effectivement pour la prendre ; mais jugez de mon étonnement lorsqu'à la place du pied de momie que j'avais acheté la veille, je vis la petite figurine de pâte verte mise à sa place par la princesse Hermonthis !

500



VII

LES PÊCHES

PAR

ANDRÉ THEURIET



## LES PÊCHES

LA première fois que je revis, après vingt-cinq ans, mon vieux copain Vital Herbelot, ce fut dans un banquet des anciens élèves d'un lycée de province où nous avions pioché notre *bachot*.—Ces sortes de réunions se ressemblent presque toutes : poignées de mains, re-  
naissances bruyantes, tutoiements qu'on est étonné de  
reprendre après un silence d'un quart de siècle ; con-  
statations mélancoliques des changements apportés par  
les années dans les physionomies et les fortunes ; puis le  
discours solennel du président, les toasts, les évocations  
des souvenirs du collège, dont le temps a évaporé les  
amertumes, pour ne laisser subsister que la mielleuse  
saveur des jours où chacun de nous tenait dans sa main  
une boîte de Pandore pleine d'espérances dorées. . . .

Je fus passablement surpris de trouver un Vital  
Herbelot tout différent de celui dont j'avais gardé souve-  
nance. Je l'avais connu mince et timide, tiré à quatre  
épingles, correct et réservé, réunissant toutes les qualités  
aimables d'un jeune surnuméraire qui veut faire son  
chemin dans l'administration où sa famille l'a casé. Je  
revoyais un gaillard solide, membru, au cou et au teint  
hâlés, ayant l'œil vif, le verbe haut, net et éclatant d'un  
homme qui n'est pas habitué à peser ses paroles. Avec  
ses cheveux coupés en brosse, son complet de drap anglais,  
sa barbe poivre et sel en éventail, il avait en toute sa

personne quelque chose d'aisé, de décidé et de désinvolte, qui ne sentait en rien le fonctionnaire.

"Ah ! ça," lui demandai-je, "qu'es-tu devenu ? N'es-tu plus dans l'administration ?"

30 "Non, mon vieux," répondit-il, "je suis tout bêtement cultivateur. . . . Je fais valoir à une demi-lieu d'ici, à Chanteraine, une propriété assez ronde où je sème du blé et où je récolte un petit vin pineau dont je te ferai goûter quand tu viendras me voir."

35 "En vérité !" m'écriai-je, "toi, fils et petit-fils de bureaucrates, toi qu'on citait comme le modèle des employés et auquel on prédisait un brillant avenir, tu as jeté le froc aux orties ?"

"Mon Dieu, oui."

40 "Comment cela est-il arrivé ?"

"Mon cher," répliqua-t-il en riant, "les grands effets sont souvent produits par les causes les plus futiles. . . . J'ai donné ma démission pour deux pêches."

"Deux pêches ?"

45 "Ni plus ni moins, et quand nous aurons pris le café, si tu veux m'accompagner jusqu'à Chanteraine, je te conterai cela."

Après le café, nous quittâmes la salle du banquet, et, tandis qu'en fumant un cigare nous longions le canal, par  
50 une tiède après-midi de la fin d'août, mon ami Vital commença son récit :

"Tu sais," me dit-il, "que j'étais un 'enfant de la balle,' et que mon père, vieil employé, ne voyait rien de comparable à la carrière des bureaux. Aussi, dès que je  
55 fus débarrassé de mon baccalauréat, on n'eut rien de plus pressé que de me caser comme surnuméraire dans l'administration paternelle. Je ne me sentais pas de vocation bien déterminée et je m'engageai docilement sur cette banale grand'route de la bureaucratie, où mon père  
60 et mon grand-père avaient lentement, mais sûrement

cheminé. J'étais un garçon laborieux, discipliné, élevé dès le berceau dans le respect des employés supérieurs et la déférence qu'on doit aux autorités; je fus donc bien noté par mes chefs et je conquis rapidement mes premiers grades administratifs. Quand j'eus vingt-cinq ans, mon 65 directeur, qui m'avait pris en affection, m'attacha à ses bureaux, et mes camarades envierent mon sort. On parlait déjà de moi comme d'un futur employé supérieur et on me prédisait le plus bel avenir. C'est alors que je me mariaï. J'épousai une jeune fille fort jolie, et, ce qui 70 vaut mieux, très bonne et très aimante,—mais sans fortune. C'était un tort grave aux yeux du monde d'employés dans lequel je vivais. On y est très positif; on ne voit guère dans le mariage qu'une bonne affaire et on y prend volontiers pour règle que 'si le mari apporte 75 à déjeuner, la femme doit apporter à dîner.' Or ma femme et moi, nous avions à peine à nous deux de quoi chichement souper. On cria très haut que j'avais fait une sottise. Plus d'un brave bourgeois de mon entourage déclara net que j'étais fou et que je gâchais à plaisir une 80 belle situation. Néanmoins, comme ma femme était très gentille et très bonne enfant, comme nous vivions modestement, et qu'à force d'économies nous réussissions à joindre les deux bouts, on passa condamnation sur mon 'imprévoyance,' et la société locale daigna continuer à 85 nous accueillir.

"Mon directeur était riche, il aimait la représentation et se piquait de faire bonne figure dans le monde. Il recevait souvent, donnait de plantureux dîners et, de temps à autre, invitait à une sauterie les familles des 90 fonctionnaires et des notables de la ville. Mon chef n'admettait pas qu'on déclinât ses invitations, et, chez lui, ses employés devaient s'amuser par ordre.

"Justement, au moment où ma femme allait me rendre père, il y eut un grand bal à la direction, et, naturellement, 95 il me fallut, bon gré mal gré, endosser mon habit noir.

“A l'heure du départ, tout en élaborant le nœud de ma cravate blanche, ma femme m'adressa force recommandations :

100 “ ‘Ce sera très beau. . . . N'oublie pas de bien regarder, afin de tout me raconter en détail : les noms des dames qui seront à la soirée, leurs toilettes et le menu du souper. . . . Car il y aura un souper. Il paraît qu'on a fait venir de chez Chevet des tas de bonnes  
105 choses . . . des primeurs ; on parle de pêches qui ont coûté 3 francs pièce. . . . Oh ! ces pêches ! . . . Sais-tu ? si tu étais gentil, tu m'en rapporterais une. . . . ’

“J'eus beau me récrier, lui remontrer que la chose était peu pratique et combien il était difficile à un monsieur en  
110 habit noir d'introduire un de ces fruits dans sa poche, sans risquer d'être vu et mis à l'index. . . . Plus j'élevais d'objections et plus elle s'entêtait dans sa fantaisie :

“ ‘Rien de plus facile, au contraire ! . . . Au milieu du va-et-vient des soupeurs, personne ne s'en apercevra.  
115 . . . Tu en prendras une comme pour toi et tu la dissimuleras adroitement. . . . Ne hausse pas les épaules ! . . . Soit, mettons que c'est un enfantillage, mais j'en ai envie ; depuis que j'ai entendu parler de ces pêches, j'ai un désir fou d'y goûter. . . . Promets-moi  
120 de m'en rapporter au moins une. . . . Jure-le-moi ! . . . ’

“Le moyen d'opposer un refus catégorique à une femme qu'on aime ? . . . Je finis par murmurer une promesse vague et me hâtai de partir ; mais, au moment où je tournais le bouton de la porte, elle me rappela.  
125 Je vis ses grands yeux bleus se tourner vers moi, tout brillants de convoitise, et elle me cria encore :

“ ‘Tu me le promets ? . . . ’

“Un très beau bal : des fleurs partout, des toilettes fraîches, un orchestre excellent. Le préfet, le président  
130 du tribunal, les officiers de la garnison, tout le dessus du panier se trouvait là. Mon directeur n'avait rien

épargné pour donner de l'éclat à cette fête dont sa femme et sa fille faisaient gracieusement les honneurs. A minuit, on servit le souper, et, par couples, les danseurs passèrent dans la salle du buffet. Je m'y fauflai en 135 palpitant, et, à peine entré, j'aperçus en belle place, au milieu de la table, les fameuses pêches envoyées par Chevet.

“Elles étaient magnifiques, les pêches ! Disposées en pyramide dans une corbeille de faïence de Lunéville, 140 douillettement espacées et serties par des feuilles de vigne, elles étalaient avec orgueil leur couleur appétissante où des rougeurs foncées diapraient le blanc verdâtre de la peau veloutée. Rien qu'à les voir, on devinait la fine saveur parfumée de la chair rosée et fondante. De loin, 145 je les caressais de l'œil et je songeais aux joyeuses exclamations qui m'accueilleraient au retour, si je parvenais à rapporter à la maison un échantillon de ces fruits exquis. Elles excitaient l'admiration générale ; plus je les contemplais, plus mon désir prenait la forme d'une 150 idée fixe, et plus fort s'enfonçait dans mon cerveau la résolution d'en chiper une ou deux. . . . Mais comment ? . . . Les domestiques préposés au service faisaient bonne garde autour de ces rares et coûteuses primeurs. Mon directeur s'était réservé le plaisir d'offrir lui-même 155 ses pêches à quelques privilégiés. De temps en temps, sur un signe de mon chef, un maître d'hôtel prenait une pêche délicatement, la coupait à l'aide d'un couteau à lame d'argent, et présentait les deux moitiés sur une assiette de Sèvres à la personne désignée. Je suivais 160 avidement ce manège et je voyais en tremblant s'effondrer la pyramide. Néanmoins on n'épuisa pas le contenu de la corbeille. Soit que la consigne eût été adroitement exécutée, soit qu'on y mit de la discrétion, quand les soupeurs, rappelés par un prélude de l'orchestre, se 165 précipitèrent dans le salon, il restait encore une demi-douzaine de belles pêches sur le lit de feuilles vertes.

“ Je suivis la foule, mais ce n'était qu'une fausse sortie. J'avais laissé mon chapeau dans une encoignure, 170 —un chapeau haut de forme qui m'avait considérablement gêné pendant toute la soirée.—Je rentrai sous prétexte de le reprendre, et, comme j'étais un peu de la maison, les domestiques ne se méfièrent pas de moi. D'ailleurs ils étaient occupés à transporter à l'office la 175 vaisselle et les verres qui avaient servi aux soupeurs, et, à un certain moment, je me trouvai seul près du buffet. —Il n'y avait pas une minute à perdre.—Après un furtif coup d'œil à droite et à gauche, je m'approchai de la corbeille, je fis rouler prestement deux pêches dans mon 180 chapeau, où je les tamponnai à l'aide de mon mouchoir ; puis,—très calme en apparence, très digne, bien que j'eusse un affreux battement de cœur,—je quittai la salle à manger en appliquant soigneusement l'orifice de mon couvre-chef contre ma poitrine, et l'y maintenant à 185 l'aide de ma main droite passée dans l'ouverture de mon gilet, ce qui me donnait une pose très majestueuse et quasi napoléonienne.

“ Mon projet était de traverser doucement le salon, de m'esquiver à l'anglaise, et, une fois dehors, de rapporter 190 victorieusement à la maison les deux pêches enveloppées dans mon mouchoir.

“ La chose n'était pas aussi facile que je l'avais pensé tout d'abord. On venait de commencer le cotillon. Tout autour du grand salon, il y avait un double cordon 195 d'habits noirs et de dames mûres, entourant un second cercle formé par les chaises des danseuses ; puis, au milieu, un large espace vide où valsait les couples. C'était cet espace qu'il me fallait traverser pour gagner la porte de l'antichambre.

200 “ Je m'insinuai timidement dans les interstices des groupes, je serpentai entre les chaises avec la souplesse d'une couleuvre. . . . Je tremblais à chaque instant

qu'un brutal coup de coude ne vînt déranger la position de mon couvre-chef et ne fît choir mes pêches. Je les sentais ballotter dans l'intérieur de la coiffe et j'en avais 205 chaud aux oreilles et aux cheveux. Enfin, après bien des peines et bien des transes, je débouchai dans le cercle au moment où on organisait une nouvelle figure : la danseuse est placée au centre des danseurs qui exécutent autour d'elle une ronde en lui tournant le dos ; 210 elle doit tenir un chapeau à la main et en coiffer au passage celui des cavaliers avec lequel elle désire valser. A peine avais-je fait deux pas, que la fille de mon directeur, qui conduisait le cotillon avec un jeune conseiller de préfecture, s'écria :

“ Un chapeau ! Il nous manque un chapeau ! ” 215

“ En même temps, elle m'aperçut avec mon tuyau de poêle collé sur ma poitrine ; je rencontrai son regard et tout mon sang se figea :

“ Ah ! ” me dit-elle, “ vous arrivez à point, monsieur 220 Herbelot ! . . . Vite, votre chapeau ! . . . ”

“ Avant que j'eusse pu seulement balbutier un mot, elle s'empara de mon chapeau . . . si brusquement que, du même coup, les pêches roulèrent sur le parquet, entraînant mon mouchoir et deux ou trois feuilles de 225 vigne. . . . ”

“ Tu vois d'ici le tableau. Les danseuses riaient sous cape en contemplant mon méfait et ma mine déconfitte ; mon directeur fronçait le sourcil, les gens graves chuchotaient en me montrant du doigt, et je sentais mes 230 jambes fléchir. . . . J'aurais voulu m'enfoncer dans le parquet et disparaître. ”

“ La jeune fille se pinça les lèvres pour réprimer un éclat de rire, puis me rendant mon chapeau :

“ ‘ Monsieur Herbelot, ’ me dit-elle d'une voix ironique, ‘ ramassez donc vos pêches ! ’ 235

“ Les rires alors partirent de tous les coins du salon ; les domestiques eux-mêmes se tenaient les côtes, et, pâle,

hagard, chancelant, je m'enfuis, écrasé de confusion ; j'étais  
240 si égaré que je ne trouvais plus la porte, et je m'en allai,  
la mort dans le cœur, conter mon désastre à ma femme.

"Le lendemain, l'histoire courait la ville. Quand  
j'entrai dans mon bureau, mes camarades m'accueillirent  
par un : 'Herbelot, ramassez vos pêches !' qui me fit  
245 monter le rouge au visage. Je ne pouvais hasarder un  
pas dans la rue sans entendre derrière moi une voix  
gouailleuse murmurer : 'C'est le monsieur aux pêches !'  
La place n'était plus tenable, et, huit jours après, je  
donnai ma démission.

250 "Un oncle de ma femme avait un train de culture  
aux environs de ma ville natale. Je le priai de me  
prendre comme auxiliaire. Il y consentit et nous nous  
installâmes à Chanteraine. . . . Que te dirai-je encore ?  
. . . Je mis résolument la main à l'œuvre, me levant  
255 avec l'aube et ne plaignant pas ma peine. Il paraît que  
j'avais plus de vocation pour la culture que pour la  
paperasserie, car je devins, en peu de temps, un agri-  
culteur sérieux. Le domaine prospéra si bien, qu'à sa  
mort notre oncle nous le laissa par testament. Depuis  
260 je l'ai arrondi et je l'ai amené à l'état satisfaisant où tu  
vas le voir. . . ."

Nous étions arrivés à Chanteraine. Nous y péné-  
trâmes par un verger plein de fruits. Les branches  
chargées de pommes, de poires et de quoiches pliaient  
265 jusqu'à terre. A l'extrémité du clos, une prairie en  
pente dévalait vers la rivière bleuissante, au delà de  
laquelle se relevait un coteau de vignes où les raisins  
commençaient à grossir et où les grèves chantaient. A  
gauche, derrière les arbres, un ronflement de batteuse  
270 indiquait l'emplacement des granges, et, quand nous  
eûmes traversé le potager, nous aperçûmes la façade  
blanche de la maison d'habitation, où grimpaient en  
espalier des pèchers couverts de belles pêches mûrissantes.

“Tu le vois,” me dit Vital Herbelot, “je rends un culte aux pêches. Je leur dois mon bonheur. Sans 275 elles, je serais resté un mince fonctionnaire, tremblant au moindre froncement de sourcil d’un préfet, grossissant la meute déjà trop nombreuse des employés qui ont grand-peine à joindre les deux bouts, et me refusant jusqu’aux douceurs de la paternité par crainte de ne pouvoir 280 nourrir ni doter ma progéniture ; tandis que maintenant je suis mon maître, je fais pousser mon blé et je me suis payé une ribambelle d’enfants. . . .”

Au même moment, j’entendis de joyeux rires de garçons et de filles à l’intérieur du logis. Et à la fenêtre 285 du rez-de-chaussée, dans l’encadrement des espaliers couverts de pêches, madame Herbelot apparut, robuste et belle encore aux approches de la quarantaine,—pêche mûre elle-même et florée par la chaude lumière d’un magnifique soleil couchant. 290



VIII

L'ADOPTION

PAR

FRANÇOIS COPPÉE



## L'ADOPTION

DEPUIS vingt ans, Jean Vignol écrivait des romans-feuilletons pour les journaux populaires, des romans où il n'était question, comme de juste, que d'assassinats et d'enfants substitués à d'autres dès le berceau. Il n'était vraiment pas plus maladroit que ses rivaux dans cette spécialité. Si jamais vous faites une dangereuse maladie — ce dont Dieu vous garde ! — et si vous ne savez comment remplir les heures d'ennui d'une longue convalescence, lisez les *Mystères de Ménilmontant*, qui n'ont pas moins de vingt-cinq mille lignes. Vous retrouverez là tous les ingrédients accoutumés de cette cuisine littéraire.

Le début est saisissant, surtout, quand ce scélérat de duc de Vieux-Donjon, à la sortie de l'Opéra, descend dans l'égout collecteur, où il a rendez-vous avec un forçat libéré de sa connaissance, qui doit lui remettre des papiers susceptibles de perdre la belle marquise des Deux-Poivrières, laquelle, ayant été changée en nourrice, n'est pas la fille d'un Grand d'Espagne de première classe, comme tout le faubourg Saint-Germain en est convaincu, mais bien celle d'un ébéniste de la rue Popincourt, jadis condamné à mort par suite d'une erreur judiciaire, et guillotiné, selon les rites, au lieu et place du forçat à qui le duc a donné ce rendez-vous inconfortable et souterrain.

Vous voyez, d'après ce simple exemple, que Jean Vignol connaissait parfaitement son métier.

Pourtant le pauvre homme ne réussissait guère, avait

beaucoup de mal à placer sa "copie," vivait fort chichement. Ah ! voilà. C'est d'abord qu'il n'avait pas de chance, et puis qu'il était un modeste, un timide, ne sachant pas jouer des coudes, faire son chemin à la mode américaine.

Bien entendu, il n'avait pas débuté dans les lettres par le roman-feuilleton. Il conservait toujours, au fond d'un tiroir, mais sans espérance de les mettre au jour, ses deux ouvrages de jeunesse, composés par lui du temps où il avait encore tous ses cheveux et l'ambition du grand art. C'était d'abord le manuscrit d'un volume d'élégies, *Fleurs de poison*, où le poète se plaignait notamment des infidélités d'une jeune personne qu'il désignait sous le romantique pseudonyme de Fragoletta et qu'il comparait à toutes les amoureuses célèbres depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, tandis que, dans la réalité des faits, l'inconstante demoiselle se nommait Agathe et était trottin chez une fleuriste. L'autre manuscrit, plus volumineux, contenait un drame très horripilant et moyenâgeux, portant ce titre sanglant, *les Écorcheurs*, et tout le long duquel des gens coiffés du chaperon et chaussés de souliers à la poulaine se passaient réciproquement au travers du corps des épées à deux mains et des tirades à n'en plus finir.

Malheureusement, les drames en vers ne sont pas comestibles, et les *fleurs de poison* ne peuvent pas même servir, comme les capucines, à parer la salade. Il fallait vivre là-haut, à Belleville, dans le petit logement, au cinquième étage, où Jean Vignol habitait avec sa mère, tordue de rhumatismes et gémissant du matin au soir. Pour gagner quelque argent—oh ! très peu—le poète devint romancier populaire, à peu près comme un peintre raté se fait photographe.

Doux et résigné, il accepta le métier, y mit tous ses soins, mais, comme nous l'avons dit, sans grand succès. C'était assez juste, après tout, car il manquait de con-

viction, de sincérité, ne prenait pas assez au sérieux ses marquises qui avaient pour père un ébéniste guillotiné et ses ducs qui se promenaient dans les égouts en pelisse de 65 fourrure et en cravate blanche.

Le directeur du *Petit Prolétaire*, où Jean Vignol publiait ses histoires à dormir debout, le lui disait tout crûment : "Mon cher, on sent que vous n'y croyez pas," et ne le payait que deux sous la ligne. Le pauvre garçon 70 savait qu'il était supérieur à sa grossière besogne, en souffrait, poussait souvent un gros soupir. Mais quoi ? c'était sa destinée, et, pour faire bouillir son maigre pot-au-feu, il s'épuisait à inventer des aventures de plus en plus extravagantes. 75

Une fois, par exemple, il n'aurait pu payer deux termes en retard et il eût sans doute été saisi, s'il n'avait, au dernier moment, obtenu une avance du directeur du *Petit Prolétaire*, séduit par le sujet d'un roman dont voici en substance le premier feuilleton : "Un musicien 80 de l'orchestre de l'Ambigu, qui est d'ailleurs, sans s'en douter, le fils d'un pair d'Angleterre, rentre chez lui après le spectacle et découvre un squelette dans l'étui de sa contrebasse." *La suite au prochain numéro.*

Tant que la maman avait vécu, Jean Vignol, modèle 85 de piété filiale, avait assez bien supporté la vie. Mais, depuis deux ans qu'il était seul au monde,—point de parents, peu d'amis, des habitudes casanières,—il s'ennuyait ferme, dans son haut logis de Belleville.

Il était, à présent, un petit homme de quarante-sept 90 ans, avec un commencement de bedaine, une large barbe noire, un nez socratique, des yeux de bon chien et l'épi de Saint-Pierre sur un crâne beurrefrais. Ayant peu de santé et un estomac de deuxième classe, il avait même dû renoncer aux consolations du tabac. Jamais les per- 95 sonnages ordinaires de ses fictions,—assassins en gants jaunes; vertueuses ouvrières lâchement abandonnées par

un vil aristocrate ; généreux ingénieurs, sortis de l'École Centrale, fils de leurs œuvres, et obtenant, au dénouement, le  
100 ruban rouge et la main de la jeune personne, — jamais, dis-je, toutes les marionnettes de son guignol mélodramatique ne lui avaient semblé plus fastidieuses. Positivement, le malheureux se dégoûtait de son métier.

“Quelle scie !” se disait-il un soir de veille de Noël,  
105 en montant avec lenteur ses cinq étages, car il devenait un peu asthmatique. “Quelle scie ! Voilà qu'ils trouvent encore, au journal, que ma dernière machine, *Maras et Compagnie*, manque de coups de couteau. Il va falloir que je ressuscite Bouffe-Toujours, mon forçat, que  
110 j'ai fait précipiter, il y a huit jours, du haut de la Tour Eiffel, et que je lui fournisse des victimes. . . . Et, après cette complaisance, vous verrez qu'ils refuseront encore de me mettre à vingt centimes la ligne. . . . Ah ! la chienne de vie !”

115 Rentré chez lui, il éprouva plusieurs menus désagréments. Après un regard de mélancolie à son râtelier de pipes, Jean Vignol s'aperçut que son feu de coke, qu'il avait pourtant bien couvert de cendres avant de sortir, était complètement éteint. Il dut, pour le rallumer, se  
120 salir les mains au mâchefer. Sa lampe avait été mal préparée, le matin, par la portière ; il fut obligé de changer la mèche ; alors seulement il s'aperçut qu'il n'y avait plus que deux allumettes dans sa boîte de “suédoises.”

“Tonnerre de brinçzigue !” s'écria-t-il, en lâchant  
125 son juron favori. “Me voilà frais, si mon feu ou ma lampe s'éteignent encore. . . . Car il faut que je passe la nuit pour ressusciter ce forçat. . . . Un joli réveillon, entre parenthèses ! . . . Et cinq étages à descendre et à remonter, d'abord, pour ces allumettes. . . . Ah ! mais  
130 non ! je vais en demander quelques-unes à la voisine.”

La voisine, c'était la mère Mathieu, une pauvre vieille, dont la fille, récemment abandonnée par son mari, était morte, au mois de juillet. Son petit avait cinq

mois, et l'aieule, couturière à la mécanique, l'élevait au biberon. Bien de la misère, dans ce taudis-là. Le romancier, qui était un brave homme, y était entré quelquefois et y avait laissé sa pièce de cent sous, bien qu'il n'en eût pas de trop pour lui-même. 135

"Toc . . . toc . . . Bonsoir, mère Mathieu. Donnez-moi donc quelques allumettes." 140

Mais il s'arrêta sur le seuil, tout interdit. A la lueur d'un bout de bougie, la vieille femme, accroupie, roulait et ficelait son unique matelas. Près du méchant lit de bois rouge, où ne restait plus que la paille, l'enfant dormait dans un berceau d'osier. 145

"Eh! mère Mathieu, qu'est-ce que vous faites donc là?"

"Vous le voyez bien, monsieur Vignol," répondit la vieille toute pleurnichante. "Je vas porter ça au Mont-de-Piété, et il faut que je me dépêche; car le bureau ferme à huit heures. . . . On me donnera toujours bien dix francs. . . . C'est de la bonne laine, allez. . . ." 150

"Comment! Votre seul matelas? . . ."

"Il faut bien. . . . Figurez-vous que ma sœur cadette, veuve comme moi, celle qui reste aux Lilas et qui fait des ménages, vient encore de s'aliter, et qu'on ne veut pas d'elle à l'hôpital, rapport à ce qu'elle a une maladie chronique. . . . Alors, je dois l'aider un peu. Elle a été si bonne pour moi. . . . Je coucherai quelques jours sur la paille. On n'en meurt pas. . . . Car j'espère bien dégager mon matelas, quand je toucherai ma quinzaine. . . . Ce qui m'inquiète, c'est le petit. Il me faut au moins une heure pour aller au Mont-de-Piété et chez ma malade. D'ordinaire, je le confie à la concierge, qui est une bonne femme. . . . Mais vous avez vu? Ce soir, veille de Noël, ils ont un repas de famille, dans la loge, et ils en sont aux chansons du dessert. . . . Comment que je vas faire pour le gosse?" 165

Vivent les pauvres gens! Jean Vignol a des larmes plein ses yeux de bon chien.

170 "Pas de ça, mère Mathieu! . . . Laissez votre literie. J'ai encore quinze francs. En voilà dix. . . . Et courez chez votre sœur. . . . Quant au mioche, eh bien! portez-le chez moi. Il dort comme un bienheureux; il ne m'empêchera pas de travailler. . . . Et  
175 puis, s'il se met à faire de la musique, eh bien! ce n'est pas si malin de le bercer et de lui donner à boire."

C'est la vieille, maintenant, qui est contente. "Ah! mon brave, mon gentil monsieur Vignol!" Et l'on installe le berceau près de la table à écrire du romancier,  
180 et la mère Mathieu se sauve en marmottant des bénédictions. Et, resté seul avec le petit, l'écrivain se met à rire tout bas dans sa grande barbe.

"Allons! me voilà nourrice sèche."

Tout ragaillardi par sa bonne action, il s'installe sous  
185 sa lampe, prend la plume. Car, bigre! ne l'oublions pas, c'est demain matin qu'il doit envoyer à l'imprimerie son feuilleton. Tout le roman est modifié par la résurrection de ce Bouffe-Toujours. Mais, ce soir, il est en train, le conteur. Son forçat, précipité du deuxième plateau de la  
190 Tour Eiffel par un élégant gredin, un vicomte descendant des Croisades et membre du Jockey-Club, attrape une barre de fer à la volée et dégringole jusqu'au quai avec l'agilité d'un ouistiti. Après-demain, il poignardera trois sergents de ville. J'espère que les abonnés vont en avoir des émotions.  
195 Soudain le petit commence à piauler. Jean Vignol, amusé par ses nouvelles fonctions, prend le biberon, fait boire l'enfant, pas trop maladroitement, ma foi! pour un début, puis le berce et le rendort.

Mais le romancier ne retourne pas à sa table. Il  
200 reste là, pensif, à regarder ce pauvre petit être, la tête au fond de l'oreiller et serrant ses deux poings mignons sur sa poitrine emmaillotée.

Les berceaux? Les enfants? S'en est-il assez servi, Jean Vignol, dans ses absurdes romans! Comme il les

trouve stupides, à cette heure, toutes ces invraisemblables 205  
histoires d'enfants volés et substitués les uns aux  
autres ! Un enfant ! En voilà un, pour de bon, un  
orphelin, un fils de la misère ! Que deviendra-t-il ? Sa  
grand-mère est vieille, épuisée de travail et de privations ;  
elle n'ira pas loin. Alors il sera un de ces petits mal- 210  
heureux que l'Assistance publique élève par milliers et  
qui tournent mal, le plus souvent. C'est parmi eux que  
se recrute l'armée des malfaiteurs, des futurs forçats,—  
les vrais, ceux-là.—Ce pauvre mioche ! Qu'est-ce que la  
vie lui réserve ? La vie ! Un mystérieux roman, qui 215  
devient plus incompréhensible à chaque feuilleton et dont  
le monotone dénouement n'explique rien !

Jean Vignol tombe dans une douloureuse rêverie. Il  
n'est pas tout à fait mort en lui, le poète qu'il a rêvé d'être,  
quand il était jeune. • Voilà, maintenant, qu'il se souvient 220  
que c'est demain Noël, et que, devant ce berceau, il songe  
à l'Enfant qui dormait sur la paille d'or, dans l'étable de  
Bethléem. Il était venu au monde, celui-là, pour ordonner  
aux hommes de s'aimer les uns les autres, et, bien que  
les églises où l'on prêche sa doctrine depuis deux mille ans 225  
soient encore debout, le mal et la misère existent toujours.

L'enfant matériellement et moralement abandonné,  
l'enfant délié, par une sorte de fatalité sociale, au vice et  
au crime, voilà le livre qu'il faudrait écrire, en y laissant  
couler toutes les charités, toutes les tendresses, toutes les 230  
indignations, toutes les colères de son cœur. Voilà le  
roman que Jean Vignol devrait faire, si . . . Mais à  
quoi pense-t-il ? Jean Vignol n'a pas de talent, n'en a  
jamais eu. Et il le sait bien. Et si des larmes l'étouffent  
en ce moment, il pleure à la fois sur l'infortuné de ce 235  
pauvre enfant et sur sa propre impuissance.

Cependant la porte s'ouvre. C'est la mère Mathieu  
qui revient tout essoufflée. Oh ! qu'elle est fatiguée et  
caduque ! Et quel lamentable visage aux mille rides,  
entouré du lainage noir !

Tant pis ! le brave homme cède au désir qui le tourmente depuis quelques minutes.

“Écoutez, mère Mathieu, j’ai réfléchi pendant votre absence. . . . Du temps de maman, je gagnais assez  
245 pour deux. . . . Eh bien ! je vous prends avec moi, voulez-vous ? . . . Vous vous occuperez du ménage, et je vous aiderai à élever le petit.”

La pauvre femme pousse un cri, tombe sur une chaise, se voile la face de ses mains ; et comme l’enfant,  
250 éveillé en sursaut, se met aussi à gémir, Jean Vignol le prend dans son berceau, le regarde de près et pose sur sa joue molle et tendre un baiser déjà paternel. . . .

Mais ce n’est pas tout. Savez-vous que la généreuse conduite de Jean Vignol a été, pour lui-même, très avan-  
255 tageuse ? Il continue, bien sûr, à servir les mêmes balivernes à son public spécial. Pourtant, il y a dans son dernier roman, *l’Orphelin de Belleville*, on ne sait quoi qui n’était pas dans les autres et qui a fait sangloter les grisettes. Le tirage du *Petit Prolétaire* en a monté,  
260 et l’écrivain a désormais ses quatre sous la ligne.

L’ouvrage a même été reproduit dans plusieurs feuilles de province ; et comme, l’autre jour, Jean Vignol était venu toucher ses droits à la caisse de la Société des Gens de Lettres, il a eu la seule joie de sa vie littéraire.  
265 Le plus illustre, le premier des romanciers de ce temps lui a touché l’épaule devant le guichet :

“Dites donc, monsieur Vignol, j’ai lu deux ou trois feuilletons de vous, ces jours derniers . . . et j’ai trouvé là des choses très bien, très sincères, très émues, sur les enfants. . . .”  
270 Le pauvre homme en rougit jusqu’aux oreilles.

“Merci bien, mon cher maître,” répondit-il en bégayant de plaisir. “Mais c’est que . . . voyez-vous . . . maintenant . . . quand j’écris quelque chose sur les enfants . . . je travaille d’après nature.”

IX

L'HÉRITAGE

PAR

LUDOVIC HALÉVY



## L'HÉRITAGE

J'ÉTAIS assis, à dix heures et demie du matin, dans la grande salle du petit café de l'*Espérance*, à Goderville, sur la place du Marché. J'attendais le départ de l'omnibus qui fait le service de la correspondance du chemin de fer. Je m'étais embrouillé d'une manière absurde dans les indications du livret Chaix. J'avais cru démêler que l'omnibus partait à dix heures ; il ne partait qu'à midi. Deux heures à attendre ! J'avais déjà tué une demi-heure en lisant le *Progrès de Fécamp* et j'étais à bout de distractions, quand s'ouvrit brusquement la porte du café. 10

Je vis entrer deux hommes, lesquels, sans être gris, avaient déjà, malgré l'heure matinale, ce qui s'appelle une *petite pointe*. Ce léger trouble se trahissait à l'incertitude de la démarche, au désordre du costume, à l'enluminure des pommettes et à l'éclat des yeux. Pour l'un de ces personnages, cependant, il faut se contenter de dire qu'il avait un œil brillant, le droit, car le gauche disparaissait sous un large bandeau noué autour de la tête. La figure de cet homme était toute parsemée de petites meurtrissures et de petites déchirures qui 20 témoignaient d'une chute récente. Le pauvre diable tirait un peu la jambe gauche et ce fut avec une évidente satisfaction qu'il se laissa tomber sur la banquette contre la muraille. Son camarade prit place en face de lui, sur un escabeau. 25

"Eh ! à la boutique," cria l'homme au bandeau. "Il n'y a donc personne à la boutique."

"Voilà ! voilà !" répondit le maître de la maison, "l'honnête père Paurelle."

30 Et du fond de l'arrière-boutique il arriva. L'homme au bandeau se levant alors et tendant les deux mains au père Paurelle :

"Bonjour," dit-il ; "ça va bien, depuis vingt-deux ans que je ne t'ai vu ?"

35 "Ça ne va pas mal, mais je ne vous reconnais point."

"Tu ne me reconnais point. . . . Grelot, Jean-Louis-Hyacinthe Grelot . . . Grelot d'Écrainville, . . . le fils du père Grelot, Paul-Mathieu Grelot qui tenait le débit d'épicerie-vins-liqueurs à Écrainville. . . . Tu ne  
40 me reconnais pas ?"

"Attends donc . . . attends donc. . . . Je ne te reconnais point, mais je me souviens. . . . C'est toi qui as tiré une bordée, il y a une vingtaine d'années, et qui n'a plus jamais donné de tes nouvelles."

45 "C'est bien ça. . . . J'ai fait des caravanes, histoire de voir le monde et de se dégourdir les jambes."

"Et qu'est-ce qui te ramène par ici ?"

"Ce qui me ramène par ici ? . . ."

Alors Grelot, Jean-Louis-Hyacinthe, abandonnant  
50 tout à coup son air épanoui d'ivrogne béat et satisfait, prit avec force grimaces une physionomie lamentable et douloureuse. La voix changea en même temps et aussi brusquement que la figure. Un grand comédien n'aurait pas montré plus de souplesse. Ce fut d'un accent  
55 pleurard et nasillard que Grelot continua :

"Ce qui me ramène par ici ? . . . C'est la mort de mon pauvre père qui s'est laissé décéder. . . . Tu n'avais pas entendu parler de la mort de mon pauvre père qui s'est laissé décéder et dont je suis venu recueillir l'héritage ?"

60 "Non," répondit le père Paurelle, "je n'avais pas entendu parler . . ."

“Eh bien, je vais te raconter ça.”

Là-dessus Grelot, reprenant brusquement sa voix et sa figure naturelles, continua du ton le plus dégagé :

“Donne-nous trois cafés . . . trois cafés et un <sup>65</sup> carafon de ta plus vieille. . . . Tu prendras bien le café avec nous. Ça fait donc un café pour toi, un pour moi et un pour mon ami Corentin que je te présente. . . . Corentin, mon bon Corentin, mon cher Corentin. . . . Nous aurons le temps de causer un brin. Je viens pour <sup>70</sup> prendre la voiture de Beuzeville et elle ne passe qu'à midi. Allons, chaud, chaud, les cafés et le carafon.”

Quelques instants après, le café fumait dans les tasses, et Grelot, reprenant le ton funèbre, s'écriait :

“Je m'en vas donc te raconter, père Paurelle, com- <sup>75</sup> ment mon pauvre père s'est laissé décéder le mercredi 4 courant. . . .”

Mais l'ami Corentin interrompit l'ami Grelot pour lui dire :

“Si, avant de parler de ça, nous parlions du petit <sup>80</sup> compte que nous avons à régler avant ton départ.”

“Ah ! c'est vrai . . . tu as raison. . . . Les affaires <sup>85</sup> avant tout. D'abord nous pouvons arranger ça devant le père Paurelle : il n'y a aucun mystère là dedans. Voilà ce que c'est. . . . Quand je suis arrivé au pays, il y a trois semaines, pour recueillir l'héritage de mon <sup>85</sup> pauvre père, j'ai eu tant de joie . . .”

“Tu as eu tant de joie ! . . .” s'écria le père Paurelle scandalisé.

“Laisse-moi donc finir. . . . Tu me coupes ! . . . <sup>90</sup> tu me coupes ! . . . Faut pas couper les gens comme ça sans savoir. C'est pas du décès de mon pauvre père que j'avais de la joie, c'était de retrouver mon ami Corentin, mon ami Corentin que je n'avais pas vu depuis vingt-deux ans, et que j'avais si bien oublié que <sup>95</sup> je ne me rappelais ni son nom ni sa figure.”

“Eh bien ! à quoi que tu l'as reconnu ?” demanda le père Paurelle.

“A ce qu'il m'a dit : ‘Je suis Corentin, ton meilleur ami.’ Ça m'a suffi ! Voilà trois semaines que nous ne  
100 nous quittons pas et dam, n'est-ce pas ? quand on a eu le malheur de perdre son pauvre père, quand on est dans le deuil, il ne faut pas se laisser abrutir par la douleur, parce qu'on a besoin de sa tête pour les affaires d'intérêt à régler. Et puis on se dit : ‘Je vas recueillir un  
105 héritage, je peux lâcher les cordons de ma bourse.’ Enfin, il y a eu des régalades, pas mal de régalades, et Corentin en a été de toutes les régalades. N'est-ce pas, Corentin, que tu en as été de toutes les régalades ?”

“Oui, j'en ai été, et même tu m'as promis autre  
110 chose. . . .”

“Oui, je t'ai promis autre chose, et tu n'avais pas besoin de me rafraîchir la mémoire là-dessus. Je t'ai promis que tu aurais ta part en argent sur l'héritage et tu l'auras. Seulement, mon vieux, ça ne sera pas gros,  
115 parce qu'il n'a pas donné ce qu'on pouvait espérer, l'héritage. Ah ! tonnerre ! C'est ce Michel Cornu . . . oui, je suis sûr que c'est ce Michel Cornu qui a subtilisé l'argent comptant ; car il devait y avoir de l'argent comptant et on n'en a pas trouvé d'argent comptant.  
120 Non, non, vois-tu, je ne partirai pas aujourd'hui, il faut que j'aille lui casser quelque chose, à ce Michel Cornu. Je m'en irai plus tranquille après.”

Grelot voulut se lever, mais il n'était pas très solide sur ses jambes et Corentin l'obligea à se rasseoir, en lui  
125 disant :

“Voyons, voyons, tu n'es pas dans un état à casser quelque chose à quelqu'un. . . .”

“Comment ! je ne suis pas dans un état. . . . Je vois bien ce que tu veux dire ; mais tu te trompes. Je  
130 suis un peu parti, voilà tout. . . . Ça ne m'empêchera pas de lui régler son compte, à ce Michel Cornu.”

“Son compte . . . son compte. . . . Tu as déjà voulu le lui régler, son compte . . . et qu'est-ce que ça t'a

valu ? . . . Une jolie tripotée dont tu as encore les marques sur la figure. . . . Tu ferais bien mieux de me régler mon compte à moi.” 135

“N’aie donc pas peur ! Tu auras ce que je t’ai promis. . . . Mais d’abord trois autres cafés, père Paurelle, et un autre carafon. . . . Les voilà . . . les voilà, tous les papiers de l’héritage. . . . Nous allons repasser ça ensemble. Il faut que je sache ce qui me reste, pour savoir ce que je peux te donner. . . . Ça te paraît juste, n’est-ce pas, Corentin ?” 140

“Oui, ça me paraît juste !”

“Il faut de l’ordre ! il faut de l’ordre ! . . . Voyons, voilà ce que m’a remis l’huissier. . . . Une canaille encore, cet homme-là ! Je suis sûr qu’il s’entendait avec ce Michel Cornu. Enfin ! . . . Étudions un peu. . . . *Reliquat* . . . *reliquat* . . . Qué que ça peut vouloir dire : *Reliquat* ? . . . C’est des termes d’huissier. Est-ce que vous connaissez ce chien de mot-là, père Paurelle ? *Reliquat* . . . *reliquat* . . .” 150

“Ça veut dire : ce qui reste de la succession. . . .”

“Oui, ça doit être ça. . . . Eh bien ! savez-vous ce qui me reste ? . . . ce qui restait de la succession, en argent liquidé . . . 210 fr. 25 centimes ! . . . Papa n’avoir laissé que 210 fr. 25 centimes ! Un homme qui avait tant de probité, tant d’économie, tant d’avarice même. C’est ce Michel Cornu ! Ah ! ce Michel Cornu ! . . .” 160

“Le compte . . . voyons le compte. . . .”

“Eh bien ! il faut retrancher du . . . encore ce chien de mot . . . du *reliquat*, pour frais divers au greffe, à l’huissier. . . . Quel filou, cet huissier-là ! . . . à déduire 75 fr. 30 c. Reste 134 fr. 95 c. Voilà tout ce que j’ai touché ! . . . Et maintenant là-dessus, depuis trois semaines, j’ai dépensé . . . Oh ! attends, j’ai de l’ordre . . . j’ai écrit tous les soirs. . . .” 165

A ce moment la porte du café s’ouvrit et je vis entrer

170 un solide et robuste vieillard. . . . Belle tête ridée et parcheminée, une carrure de géant.

"Le papa Homerville," s'écria Grelot, "le papa Homerville! . . . Bonjour, papa Homerville. . . . Allons, bien. . . . En voilà encore un qui ne me reconnaît  
175 pas."

"Ça, c'est vrai, je n'ai pas la moindre souvenance."

"Si c'est Dieu possible! . . . Grelot, Jean-Louis-Hyacinthe . . . Grelot d'Écrainville. . . . Allons, un café pour le papa Homerville et un carafon de la plus  
180 vieille. . . . Comment, tu ne te rappelles pas Grelot, Jean-Louis-Hyacinthe. . . . Eh bien, moi, je t'ai reconnu tout de suite. . . . Tu es le papa Homerville et si quelqu'un a le droit d'être appelé papa, c'est bien toi. Tu avais dix-sept enfants, quand j'ai quitté le pays, il y  
185 a vingt-deux ans."

"Oh! j'en ai plus que ça maintenant."

"Plus que ça! . . . C'est admirable! . . . Il devrait y avoir des récompenses de l'État pour des choses pareilles! . . . Plus de dix-sept! Alors tu as  
190 continué . . ."

"Oui, ça doit bien aller à vingt et un ou vingt-deux."

"Comment, vingt et un ou vingt-deux! Tu ne sais pas le compte."

195 "Non, je m'embrouille toujours dans tous nos enfants, dans ceux qui sont vivants, dans ceux qui ne le sont plus. Je dis toujours à ma femme: 'Il faut que nous allions un jour à la mairie pour vérifier. . . . Nous relèverons ça sur les registres. . . . C'est ridicule de ne  
200 pas savoir exactement le compte de nos enfants. . . .' Mais nous n'avons jamais le temps. Moi, je crois que c'est vingt et un, ma femme croit que c'est vingt-deux."

"Elle doit avoir raison," dit Grelot, "parce que les femmes, ça fait plus attention que nous à ces choses-là."

205 "Oh! mon Dieu," fit observer Corentin, "quand on

arrive à des chiffres pareils, un enfant de plus, un enfant de moins, ça n'est pas une affaire."

"Je sais bien," répliqua le père Homerville, "mais tout de même ça m'agace, et de temps en temps je tâche de me rappeler. . . ."

210

"Tâche donc maintenant. . . . Nous allons chercher avec toi. Ça nous occupera. . . . Tiens, voilà les dominos. Nous allons en prendre vingt-deux. . . . et chaque fois que tu retrouveras un enfant, on fera passer un domino de droite à gauche. . . ."

215

"C'est une idée, ça. . . ."

"Commence alors. . . ."

"Je commence. . . ."

Ils étaient là tous les quatre, prenant le café à la normande. . . . On avait apporté des tasses et des 220 carafons d'eau-de-vie. . . . On avait versé le café dans les tasses. . . . Ils avaient commencé par en avaler une bonne gorgée et ils avaient tout de suite remplacé le café par de l'eau-de-vie. Au bout de cinq minutes, nouvelle gorgée, nouveau vide dans la tasse, vide immédiatement comblé à 225 l'aide du carafon, si bien que le café, après quatre ou cinq gorgées, était réduit à des proportions infinitésimales.

Alourdis par le café, par la chaleur, par l'eau-de-vie, tous les quatre, la tête dans les mains, les coudes sur la table, aidaient le papa Homerville dans cette tâche 230 laborieuse : reconstituer l'état civil de ses vingt et un. . . . ou vingt-deux enfants.

"L'aîné," dit le père Homerville, "oh ! ça, je sais. . . . C'est Louis, qui tient un café au Havre. . . . Bonne maison. . . . près du marché. . . . Le second 235 c'était Cyprien, un brave garçon qui a été tué dans les batailles sous Metz, en 1870. Il était sergent. . . . Il avait la médaille militaire. . . . Ensuite, deux petites jumelles qui sont mortes le jour de leur naissance."

"Tu n'as pris qu'un domino," dit Grelot à Corentin, 240 "il en faut deux pour les petites jumelles."

"Ah ! c'est vrai ! . . ."

"Après les deux jumelles," continua le père Homerville, "un petit garçon qui est mort à cinq ou six  
245 mois."

"Nous voilà dans une mauvaise veine," dit philosophiquement Corentin.

"Et puis Pierre, qui est piéton de la poste à Montarville. . . ."

250 "Ah ! il se porte bien, celui-là. . . . Je l'ai rencontré l'autre jour pendant qu'il faisait sa tournée . . . même qu'il avait l'air d'avoir bu un petit coup de trop."

"C'est bien possible. . . . Ça lui arrive quelquefois,  
255 mais ça ne l'empêche pas de faire son service. . . . Ensuite Ernestine . . . elle est mariée à Paunelle, qui tient l'auberge de Darnetot. . . . Et puis Rose. . . . Ah ! n'en parlons pas de celle-là. . . . Il y a des plaies dans les familles. . . . Rose, c'est notre plaie. . . . Elle  
260 est à Paris. . . . Faut pas insister là-dessus ! . . . Ensuite, après Rose, un petit blondin qui est parti à dix-huit ans pour l'Amérique et qui n'a jamais donné de ses nouvelles. . . . Je l'appelais Édouard ou Paul . . . je ne sais plus trop. . . . A combien sommes-nous ?"

265 "Il y a neuf dominos."

"Pas plus. . . . Oh ! vous allez voir que je ne pourrai pas dépasser dix-huit. . . . Voyons. . . . Hippolyte, qui est parti pour le Sénégal et qui est marié là-bas. . . . Il est venu nous voir, il y a une dizaine d'années, avec  
270 une négresse qu'il avait épousée et trois ou quatre enfants couleur café au lait. . . . Aglaé, qui est la femme de Chose . . . le tailleur, sur la place de l'église, à Cordeville. . . . Comment donc s'appelle-t-il, cet animal-là ? Un fier ouvrier, mais un ivrogne fieffé ; il travaille dur toute la  
275 semaine et il se grise à fond tous les dimanches. . . . Et, quand il est gris, il bat ma fille . . . même que ça commence à l'ennuyer, Aglaé, d'être battue comme ça

tous les dimanches. . . . Comment donc se nomme-t-il, cet animal de tailleur? . . . Je ne peux jamais retrouver son nom. . . .” 280

“Ça n'est pas étonnant,” dit Grelot, “de ne pas se rappeler le nom de son gendre, quand on ne se rappelle pas le nom de ses enfants. . . . Ça n'a pas d'importance. . . . Continue. Nous sommes à onze.”

“Nous avançons tout de même. . . . Je continue. 285 . . . Joseph, qui est maître de timonerie sur le *Redoutable* . . . un bon sujet . . . il a été proposé pour la croix. . . . Jean, qui est dans la pêche à Étretat . . . et Gabriel, qui est sergent dans l'infanterie de marine. . . . Où donc est-il maintenant? . . . En Cochinchine ou à 290 la Guadeloupe. . . . Je ne sais pas trop, mais je crois que c'est quelque part de ces côtés-là.”

“Quatorze. . . . Ça marche . . . ça marche.”

“Oui, ça marche . . . mais c'est la fin qui va être dure. . . . Nous disons quatorze. . . . Ah! Célestine, 295 qui est servante chez le curé de Molleville. . . . Elle a toujours été fourrée dans les prêtres et dans les églises, celle-là. . . . C'est drôle. . . . Toute gamine elle disait: ‘Moi, je serai servante chez un curé.’ Elle n'avait pas cinq ans qu'elle jouait à la servante de curé. 300 . . . On l'entendait dire avec sa petite voix: ‘Partez donc, monsieur le curé, vous allez être en retard pour votre messe.’ Ça doit nous mettre à quinze.”

“Quinze . . . c'est bien ça. . . .”

“Ah! Sylvain. . . . Il est à Paris, celui-là. . . . 305 Il était garçon de bureau dans un journal . . . mais il m'a écrit qu'il venait d'avoir de l'avancement, qu'il venait de passer gérant. . . .”

“Ça doit être une belle position.”

“Oh! très belle. . . . On n'a rien à faire, rien que 310 de la prison quand les rédacteurs écrivent dans le journal des choses un peu trop salées. . . . Alors il y a procès et condamnation; c'est le gérant qui fait la prison. . . .”

Y en a-t-il de drôles de métiers dans ce Paris? C'est à  
315 n'y pas croire, et c'est comme ça. . . ."

"Seize, j'ai seize dominos."

"Seulement! . . . et j'ai déjà eu bien du mal . . .  
c'est-à-dire que j'en ai chaud. . . . Ordinairement j'arrive  
plus facilement que ça à dix-neuf. . . . Ah! mais que  
320 je suis bête aussi! . . . J'oubliais les trois qui sont  
restés avec nous et qui nous aident à la ferme . . .  
Claude, Jeanne et Virginie. . . . Dix-neuf, nous voilà  
à dix-neuf. . . . C'est là que ça va commencer à être  
tout à fait dur."

325 "Un carafon, père Paurelle, un carafon. . . . Il n'y  
a plus rien dans celui-là. . . ."

Le père Paurelle rapporta un autre carafon, et l'eau-de-  
vie coula dans les tasses où, cette fois, il ne restait plus  
la moindre trace de café. . . .

330 Le papa Homerville cherchait . . . cherchait . . .  
cherchait. . . . "Cyprien, le sergent." "Tu l'as nommé."  
"Hippolyte, le Sénégalais, qui a épousé la négresse."  
"Tu l'as nommé." "Célestine, la bonne du curé."  
"Tu l'as nommée."

335 Mais la figure du pauvre homme tout à coup devint  
sérieuse :

"Ah! celui que je n'ai pas nommé . . . je sais . . .  
oui, je sais et j'aurais autant aimé ne pas me rappeler. . . .  
C'était Antoine, le meilleur de tous . . . le plus brave  
340 cœur de la terre. . . . Il est resté dans les pêcheries de  
Terre-Neuve, avec onze de ses camarades. . . . Ils  
laissaient trente-huit orphelins à eux tous. . . . C'est  
triste de penser à ces choses-là. . . . Pourquoi m'avez-  
vous demandé? . . . Il ne faut pas remuer les vieux  
345 souvenirs. . . ."

"C'était pour passer le temps. . . ."

"Nous aurions pu le passer plus gaiement. . . ."

"Avec tout ça," dit Grelot, "il n'y a que vingt  
dominos."

“Il devrait y en avoir vingt et un,” répondit Homer-<sup>350</sup>  
ville déjà consolé, “parce que ce n’est que sur le vingt-  
deuxième qu’il y a désaccord entre ma femme et moi.”

A ce moment la porte du café s’ouvrit. . . . C’était  
le cocher de la correspondance du chemin de fer. •

“En voiture,” dit-il, “s’il y a des voyageurs pour<sup>355</sup>  
Beuzeville. . . .”

Il fut salué d’un grand cri :

“Le voilà, le vingt et unième ! . . .”

“C’est vrai,” dit le père Homerville, “nous étions  
deux ici à le connaître, à le voir tous les jours, et nous<sup>360</sup>  
n’y pensions pas. . . .”

“Un café pour le vingt et unième,” dit Grelot, “et  
un carafon, un dernier, avant de se séparer.”

“Vous savez que nous n’avons que cinq minutes,”  
dit le conducteur. •<sup>365</sup>

“Plus que cinq minutes !” s’écria Corentin, “pour  
régler ma part sur l’héritage.”

“C’est plus qu’il n’en faut,” répondit Grelot . . .

“et ne t’inquiète pas, tu l’auras, ta part. . . J’ai de  
l’ordre. . . . Tout est écrit sur mon calepin. . . Il<sup>370</sup>  
faut d’abord que je paye le père Paurelle. . . . Qu’est-  
ce que je te dois, père Paurelle ? . . .”

Celui-ci fit le compte des cafés et des carafons. . . .

“Il y en avait pour six francs quarante.”

“Six francs quarante,” dit Grelot, “c’est bien. . . .”<sup>375</sup>

Il étala sur la table une poignée—pas très grosse—de  
pièces blanches et de gros sous. . . . Puis il tira de sa  
poche un vieux calepin tout délabré.

“D’abord,” dit-il, “les six francs quarante du père  
Paurelle . . . les voilà. . . . Puis je vais voir sur mon<sup>380</sup>  
calepin ce que j’avais en arrivant ici. . . . J’avais  
onze francs vingt-cinq. . . . Je les mets de côté, ces  
onze francs vingt-cinq. . . . Ils ne viennent pas de  
l’héritage de mon pauvre père. . . . Je les avais  
d’avant son décès, bien à moi, gagnés par mon travail.<sup>385</sup>

. . . Comptons ce qui reste maintenant ? . . . Trois francs soixante. . . Ça n'est pas lourd. . . Qu'est-ce que tu veux ? . . . Tout le surplus des 134 fr. 95 c., le montant de l'héritage, — c'est écrit là, — tout le surplus  
390 a passé en régalades . . . et tu n'as pas le droit de te plaindre, car tu en as été des régalades . . . et tu vas encore avoir ta part en argent. . . Je serai grand et généreux. . . Il reste trois francs soixante, je t'en donne la moitié. . . Tiens, voilà un franc trente pour  
395 toi et un franc trente pour moi."

"En voiture," cria le conducteur, "en voiture ! . . . Nous allons manquer le train."

Grelot se leva. . . Il avait beaucoup de peine à se tenir sur ses jambes. . . Je montai, moi, sur  
400 l'impériale de l'omnibus.

"Je vais me mettre à côté de ce monsieur," disait Grelot. . . "Nous causerons."

"Jamais tu ne pourras monter là-haut."

Grelot fut hissé péniblement dans l'intérieur de  
405 l'omnibus, et, pendant cette opération délicate, il leur disait :

"C'est dur tout de même de penser qu'il ne me reste que vingt-six sous de l'héritage d'un père unique !"

X

LUCIE

PAR

PAUL BOURGET



## LUCIE

“Vous ici, mon général? . . .” lui dis-je; “non, je ne vous savais pas idyllique à ce point-là! . . .”

Le fait est que le contraste pouvait paraître singulier jusqu'au paradoxe, entre le terrible homme que j'abordais par ce cri de surprise et l'endroit où nous nous rencontrons. . . . Le général Garnier, qui a ses cinquante-quatre ans bien comptés aujourd'hui, malgré la taille de sous-lieutenant qu'il conserve à force d'exercice, est une espèce d'athlète à face de lion comme ce Kléber auquel il ressemble, et il me fait toujours songer à la superbe phrase que Michelet a trouvée justement pour peindre Kléber: “. . . Il avait,” dit-il, “une figure si militaire qu'on devenait brave en le regardant.” Un coup de sabre reçu en plein visage achève de donner à Garnier une physionomie plus que martiale, redoutable, à cause du contraste entre le bourrelet rouge de la cicatrice et un teint brouillé de bile. Il y a vingt années d'Afrique dans ce teint-là où brillent deux yeux bleus couleur d'acier, toujours en mouvement comme ceux des oiseaux de proie. Un reflet d'acier semble luire aussi sur les cheveux aujourd'hui tout blancs et coupés ras, dont cette tête est comme casquée. La longue moustache encore blonde adoucit un peu ce masque de condottière du xve siècle, planté sur un torse de géant et des épaules à porter un bœuf. Le général est célèbre dans l'armée

pour sa force herculéenne qui lui permet de renouveler les exploits du maréchal de Saxe et de casser en deux un écu d'argent de cinq francs, autant que pour sa bravoure à la Ney ou que pour ses excentricités personnelles. L'ancien  
30 colonel de zouaves qui, pendant la guerre, s'est échappé deux fois des forteresses allemandes, affecte, rival en cela de son plus brillant collègue dans la cavalerie, de ne jamais porter de pardessus. Il est coutunier de ne faire qu'un repas par jour, dosé d'après le système  
35 d'entraînement des rameurs anglais, afin de ne pas engraisser. Il ne fume pas, pour garder plus intact son estomac, "la place d'armes du corps." Homme d'épée capable de tenir tête à Camille Prévost, le maître des *Mirlitons*, ce grand artiste en escrime, il manie le bâton  
40 avec la même supériorité, et les jours où il vient pour prendre la raquette au cercle du jardin des Tuileries, c'est fête parmi les paumiers, comme c'est fête chez Gastine quand il s'amuse à y faire quelques cartons. Je l'appelle en riant *felis militaris*, plaisanterie qu'il ne me paraît  
45 pas avoir encore bien comprise, mais qu'il me pardonne parce qu'il a la bonté de m'aimer, m'ayant connu tout petit garçon par des relations de famille; et c'est bien un animal militaire, outillé de par la nature et de par sa volonté pour aller à la guerre, comme le lion,—*felis leo*,  
50 —ou le tigre,—*felis tiger*,—sont outillés pour chasser au désert ou dans les jungles. . . . Et je le retrouvais, ce dur personnage, accoté contre un montant d'une des portes du grand salon de l'hôtel Werekieff, en train de regarder, vers quatre heures du soir, une leçon de danse  
55 donnée par un maître en redingote à sept à huit fillettes ou jeunes filles de dix à seize ans et à tout autant de garçonnets ou de jeunes gens du même âge. Mme Werekieff, qui adore ses deux filles Nadine et Louise,—Nadia et Loulia,—dont l'une a treize ans et l'autre  
60 quinze, leur a permis de prendre ainsi le grand salon pour théâtre de leurs polkas et de leurs valse, le

dimanche et pendant les heures où elle reçoit. Elle se tient, elle, dans un autre salon plus petit, tout à côté, et beaucoup de visiteurs, attirés par la musique et par le désir de se caresser les yeux à ces frais visages d'enfants, 65 passent par la salle de danse avant de quitter l'hôtel. J'avais fait ainsi, mais que le général Garnier eût eu la même idée et qu'il se complût au spectacle de ces couples en train de tourner parmi les accords du piano, les battements de mains du maître marquant la mesure et 70 les éclats de rire naïvement jetés, voilà qui dérangeait mes idées sur cette espèce de Montluc moderne qui vit en vieux garçon, entre le ministère où il se trouve attaché depuis un an, son pied-à-terre de la rue Galilée où il a deux chambres meublées pas trop loin du Bois, la 75 salle d'armes et quelques visites, très peu. Je le savais lié avec le comte Worekieff comme avec un des gauchers les plus difficiles de Paris. Cela ne justifiait pas l'intérêt qu'il semblait prendre à ce bal improvisé, et je me hasardai, tout en lui serrant la main, à répéter ma 80 question : "Vous ici ?" au risque de m'attirer un de ces coups de boutoir comme celui qu'il a donné en ma présence à un indiscret qui le questionnait sur son poste dans la prochaine guerre :

"Je serai employé contre les Prussiens, voilà ! ça vous 85 suffit-il ? . . ."

Il fut moins raide avec moi, sans doute parce que ce n'était pas "affaire de service," et, d'un ton moitié bourru, moitié cordial, il me répondit :

"Je fais de la psychologie, moi aussi. . . ." Il eut 90 un de ces rires intérieurs qui lui ont valu sa réputation de mauvais coucheur, puis, reprenant : "C'est la seconde fille de la comtesse, cette blonde en robe rouge qui danse avec ce grand garçon mince ? . . ."

"Oui," fis-je, "Nadia. . . ."

"Ça marche sur ses treize ans ? . . ." interrogea-t-il ; et sans attendre ma réponse . "et c'est déjà roué comme 95

potence. . . . Vous voyez là-bas, dans un coin, ce petit rougeaud qui boude ? Observez les grâces qu'elle fait à son danseur quand ils passent près de lui. . . . Hein !  
100 Ce sourire ? Cet air de ne pas savoir que le rougeaud est jaloux ? . . . Oui, jaloux. . . . Encore un tour. . . . Tenez, encore un sourire. . . . Savez-vous qu'il lui a fait une scène, là, tout à l'heure, à côté de moi qui n'avais pas l'air  
105 d'écouter. Il lui demandait de danser cette valse avec elle ; et devinez ce qu'elle a répondu : ' Non, j'ai pris Edgard pour mon *jilt* aujourd'hui. . . ' Si vous aviez entendu ça. . . . Le rougeaud va pleurer. Regardez-moi sa mine . . . Et la petite gueuse s'amuse-t-elle ?  
110 s'amuse-t-elle ? . . . '

Le manège de cette enfantine coquetterie était, en effet, si comique et si évident, que je me mis à suivre la valse de la petite Nadine avec une curiosité pareille à celle du général. Ses petits pieds chaussés de fins  
115 souliers vernis tournaient gracieusement, la natte de ses longs cheveux blonds remuait joliment sur sa taille, qu'une ceinture, mise à son dernier cran, rendait d'une minceur invraisemblable, même pour elle. C'était une petite fille encore, mais si grande déjà dans sa robe rouge,  
120 avec une expression si futée de son visage rosé par le mouvement et le plaisir, qu'on pressentait déjà en elle la mondaine qu'elle serait dans quelques années. Sa sœur Loulia et leurs amies paraissaient lourdes auprès d'elle, qui finit par rester la dernière. Le piano allait toujours  
125 et le maître frappait des mains, tournait tout seul sur lui-même, jusqu'à ce que Nadine allât se jeter, comme vaincue de fatigue, sur une chaise tout auprès de la place qu'occupait le petit garçon aux cheveux roux, à qui elle se mit à parler, tout en s'éventant, avec des sourires qui  
130 montraient qu'après l'avoir blessé par la jalousie, elle voulait le ramener et se prouver son pouvoir.

" Est-ce complet ? . . . " dit le général. " Là-dessus je décampe. . . . Je dîne encore en ville à sept heures et

dencie, et je dois m'habiller. . . . Je dine ! Façon de parler.—Venez-vous ? . . .” 135

Façon de parler, en effet, car c'est encore une de ses manies de partir de chez lui ayant pris son repas d'après ses principes, et de siéger à table sans toucher à un plat. Mais on l'admet ainsi, et moi, qui l'admets et l'admire de toutes manières, je le suis hors de la salle de danse. 140 Nous arrivons dans l'antichambre. Il prend sa canne des mains d'un valet de chambre et me regarde avec mépris endosser une fourrure. Nous voici dans la rue, et il cambre son torse sous sa redingote serrée comme une tunique sans avoir l'air de se douter que par cette fin 145 d'un jour froid de février, il gèle ferme. Il frappe le trottoir de son pied qu'il a mince et joli malgré sa haute taille. Il a planté son chapeau sur le coin de sa tête avec des allures de lépi. Il porte beau. Mais il en a le droit. Il est si brave, et puis j'aime cette crânerie de 150 tenue qui est bien française ! Il se tait pendant un bout de chemin. Moi qui le connais, je vois, à son froncement de paupières et à sa manière de mordiller sa moustache gauche, qu'il a envie de me raconter une histoire. J'attends quelque vieille anecdote de la guerre 155 ou de la Commune, ses sujets favoris. Je me trompais sur la nature de l'anecdote. Je ne me trompais pas sur son désir de me servir un de ces récits qu'il aime à me faire. Je l'écoute si bien ; et, tout héros qu'il est, il a son petit coin de vanité. Ce n'est pas à un écrivain de 160 railler cette vanité-là.

“Satanée fillette ! . . .” dit-il brusquement, “si son père s'entendait à élever ses enfants comme à ramasser un contre. . . . Si c'était moi seulement, ce père. . . . Vli ! vlan !—Elle n'en mènerait pas large.” Il fit mine 165 de cravacher un cheval, avec sa canne. Ce n'est pas un académicien que Garnier, et il ne ménage ni ses gestes ni ses mots. Pourtant il faut lui rendre la justice que l'énergie de son style ne va pas jusqu'à l'argot, et qu'il

170 réserve le juron pour la caserne ou le champ de bataille. Sa terrible figure avait exprimé, tandis qu'il corrigeait imaginaiement la pauvre Nadia Werekieff, une si étrange colère que pour une fois je trouvai mon héros comique, et je le lui dis :

175 "Vous êtes par trop général, mon général, et pour un innocent enfantillage de coquetterie . . ."

"Il n'y a pas d'enfantillage . . .," interrompit-il brusquement. . . . "Ah ! monsieur l'analyste, vous aussi, des phrases toutes faites ! . . . Regardez-moi bien. 180 Je suis un vieux dur-à-cuire, un soudard, une baderne. . . . Je les connais, vos mots pour nous autres. Mais dur-à-cuire, soudard ou baderne, j'en sais plus long sur l'éducation que tous vos pédagogues. Je vous le répète. Il n'y a pas d'enfantillage. Ces impressions et ces défauts 185 de la douzième, de la treizième, de la quatorzième année, on dit que ce n'est rien ; et tout l'homme en dépend. C'est comme dans les gares le petit mouvement par lequel on aiguille un train. . . . Ce n'est rien non plus, ce mouvement ; c'est tout le voyage. . . ."

190 "Il y a du vrai," répondis-je, amusé par sa comparaison ; et le voyant excité, j'ajoutai pour le piquer un peu :—"Mais vous exagérez. . . ."

"J'exagère !" reprit-il en haussant ses larges épaules, "et si je vous disais qu'en regardant tout à l'heure ce 195 petit rougeaud se morfondre de jalousie, et cette Nadia coqueter avec son nigaud de valseur, je voyais là devant moi, reproduite à quarante ans de distance, la scène qui m'a fait devenir ce que je suis ? Voilà qui donne une solide tape à vos théories sur les enfantillages ! . . . 200 Enfantillages !" et il rit de nouveau en dessous :—"Oui," insista-t-il, "s'il y a dans l'armée un certain Garnier qui a fait son devoir en Italie, au Mexique et ailleurs, au lieu d'un Garnier ingénieur, notaire, avocat, médecin, que sais-je ? la cause en est à une histoire aussi naïve 205 que celle que nous venons de surprendre." Il regarda le

cadran au kiosque d'une station de fiacres.—“J'ai trois quarts d'heure à marcher,” dit-il, “pour avoir mon compte d'exercice de la journée. . . . Voulez-vous les marcher avec moi. . . . Ça vous referra les muscles et je vous dirai cette histoire. . . .”

210

“Accepté, mon général,” répliquai-je ; et, mon pas réglé sur le sien, nous dévalons vers l'Arc de Triomphe. Le crépuscule d'hiver envahit le ciel. Les lanternes des voitures et la flamme des becs de gaz luttent contre le brouillard qui se lève, et j'écoute ce géant aux muscles d'acier me raconter avec une voix qui s'adoucit, s'adoucit toujours, un de ces chagrins d'enfance qui sont comme ces blessures que l'on se fait au front ou aux joues en tombant, tout petit, sur un escalier. C'est vrai cependant que l'on en porte la cicatrice jusqu'à la fin.

220

“Savez-vous,” commença-t-il, “que j'ai grandi, moi qui vous parle, comme un de ces mauvais galopins que nous quittons, pour qui l'on dépense deux ou trois fois la paie d'un colonel, et qui ont là, pour les servir, des cinq ou six grands flandrins de valets? . . . Et puis, ça entre dans la vie avec des goûts de luxe à être malheureux partout. Ça mène des existences de remplaçants qui vous détruisent un homme en quelques années plus que dix campagnes! . . . Ah! quand j'étais colonel et qu'il m'en passait par les mains, de ces fils à papa. . . . Vli! vlian!” Nouveau geste de la canne, comme pour la petite Nadia. C'est fort heureux pour les jeunes gens auxquels il pensait, que le règlement défende les corrections physiques! Et il continue :—“Qu'il vous suffise de savoir que jusqu'à l'année 1848, mon père avait deux cent mille francs de rente. Il était dans les affaires. Lesquelles? Ne me le demandez pas. J'ai appris l'arabe en un an, lorsque j'étais jeune officier. Je mourrai avant d'avoir compris un mot aux spéculations qui ruinèrent ce pauvre père dans cette fatale année de la révolution. Ce que je sais bien, par

230

240

exemple, c'est qu'il paya tout ce qu'il devait. mais à quel prix? . . . Il en mourut de douleur. Cette catastrophe mit six mois à s'accomplir. En janvier, nous avions  
245 plus de quatre millions; en septembre, ma mère était veuve, avec dix mille francs d'une rente viagère, produit d'une ancienne assurance: et en octobre, au lieu de continuer mon éducation, avec un précepteur, dans notre somptueux hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque, j'entrais  
250 comme interne au lycée de Tours. Des amis de notre famille m'y avaient obtenu une bourse, en souvenir de mon grand-père maternel, celui qui est mort général à Waterloo. Avez-vous vu son portrait à Versailles, avec le hussard qui fume la pipe dans un coin? Je lui res-  
255 semble, en moins robuste, j'en suis sûr. Il pouvait porter quatre fusils à bras tendu en introduisant les doigts dans les canons," il étendit la main et fit le geste de ce tour de force.—"Moi, je n'ai jamais pu en porter que trois." —Ici, un soupir; puis de reprendre:  
260 "J'avais quatorze ans, lorsque je partis ainsi pour Tours avec ma mère qui allait m'installer dans ma première caserne. Et savez-vous ce qui me faisait le cœur bien gros, quand je passai le seuil du collège? Le souvenir de mon père? Non. L'idée de la mort n'offre  
265 rien d'assez précis à cet âge pour qu'on en souffre vraiment. Le regret de ma liberté perdue, de quitter ma mère et ma sœur, mon aînée d'un an, qui me gâtaient à qui mieux mieux? . . . Vous n'y êtes pas. Le lycée me représentait des camarades, et j'avais déjà des  
270 poings si vigoureux que je n'avais peur de personne. Ma mère et ma sœur m'avaient promis de m'écrire, et puis, je savais qu'en entrant comme boursier dans le collège, leur bien-être était augmenté d'autant. Mais voilà, j'étais amoureux. Vous entendez bien, malgré  
275 mes quatorze ans à peine sonnés, amoureux comme une bête, d'une petite amie de ma sœur, qui avait juste mon âge et qui s'appelait Lucie. C'était exactement le même

type que cette Nadia : des cheveux blonds comme les blés,—il y a une romance là-dessus,—des yeux comme des bleuets,—autre romance,—et la souplesse la plus gracieuse de tous les mouvements. Un charme de jeune fille, avec des gamineries d'enfant. . . . Souriez, ayez l'air de ne pas y croire. Oui, je l'aimais, si c'est aimer que de penser toujours à la même personne, d'exécuter avec délices ses trente-six volontés, d'être malheureux quand elle fronce le sourcil, heureux quand elle vous sourit, d'aller quand elle vous dit : 'Va,' de rester quand elle vous dit : 'Reste,' enfin un de ces sentiments que nous jugeons frais comme une rose ou bête comme un chou, suivant qu'il s'agit de nous ou de notre prochain." 280

"Je n'ai pas de peine à vous croire, mon général," répondis-je ; "le plus délicat de nos poètes a fait des vers sur un sentiment pareil :

Vous aviez l'âge où flotte encore  
La double natte sur le dos. . . ."

290

"Connais pas," fit-il, en me coupant ma citation ; "toujours est-il que ce furent, quand je dus partir pour le collège, les adieux les plus déchirants, entre Lucie et moi,—du moins de ma part —Pensez donc que nous nous voyions deux fois, trois fois la semaine ; que depuis des années nous jouions au petit mari et à la petite femme ; que nous avions encore passé une partie de l'été chez ses parents, à la campagne, tandis que son père s'occupait du règlement des affaires de mon père, à moi. Nous nous fîmes, dans la chambre de ma sœur, de grandes promesses de ne pas nous oublier : elle me donna une médaille pour me porter bonheur, que j'attachai à ma chaîne de montre en lui jurant de la porter toujours, et me voilà embarqué pour mon lycée de province ! Il fallut me lever à cinq heures et demie et au son du tambour, moi qui dormais à la maison jusqu'à sept heures en été, huit en hiver. J'appris à me laver à l'eau froide, dans un dortoir sans feu et devant un robinet de cuivre 300

qui nous pleurait cette eau, moi qui avais autrefois un  
315 valet de chambre pour m'ouvrir mes rideaux, faire  
flamber le bois dans la cheminée, et me préparer un bain  
tiède. Je dus remplacer la fine cuisine d'un chef de  
financier par l'ordinaire du réfectoire, servi en deux  
temps et trois mouvements, sur des tables de marbre,  
320 sans serviette et dans une vaisselle épaisse comme ma  
main. Mais j'avais dans les veines quelques gouttes du  
sang du grand-père, de ce bon sang qui a supporté  
l'Espagne et la Russie, et en trois jours j'étais acclimaté,  
si bien que ma mère, quand elle vint me voir aux  
325 vacances de la Toussaint, me trouva grandi et forcé. Je  
me vois encore, assis auprès d'elle dans la chambre  
d'hôtel où elle était descendue.—'Mon pauvre enfant  
. . .' et elle m'embrassait. 'Tu n'es pas trop malheu-  
reux?'—'Non, maman.'—'Tout le monde a été bon  
330 pour toi?'—'Oui, maman. . . .'—Et elle me décrit  
alors la rue de Neuilly où elle s'est installée. Elle me  
raconte l'appartement par le menu, et leurs habitudes, et  
qu'elles n'ont plus qu'une bonne, et qu'il lui faut penser  
à mettre de l'argent de côté pour ma sœur, si elle-même  
335 venait à manquer. . . . Toutes ces choses me tou-  
chaient, celles du moins que je pouvais comprendre;  
mais je dois avouer à ma honte que j'étais beaucoup plus  
préoccupé de lui poser une certaine question.—Vous  
devinez laquelle? J'avais écrit à Lucie: elle m'avait  
340 répondu, une fois; puis j'avais récrit, et pas de réponse.  
Et c'est justement de Lucie que je voulais demander  
des nouvelles à ma mère. Le croiriez-vous: avec ce  
coffre-là,"—et il fit: "hum, hum!" fortement,—"avec  
cette figure,"—et il tourna vers moi son espèce de  
345 mufle léonin, "j'ai toujours été timide pour ce qui me  
tenait au cœur, et ce fut le second jour seulement que  
j'osai dire à ma pauvre mère:—'Et Lucie? . . .' avec  
le pourpre de la honte sur mon visage. Ma mère, grâce  
au ciel, n'y prit pas garde. Elle avait d'autres soucis en

tête : 'Lucie ?' fit-elle, 'nous ne l'avons guère vue ces 350  
derniers temps. Je pense qu'elle va bien. Nous avons  
été si occupées de notre installation. . . ' Et ce fut tout.  
Ma mère partit. Je demeurai seul de nouveau dans le  
vieux lycée. J'écrivis une autre fois encore, puis une autre  
fois. Toujours pas de réponse. Je me cassais la tête à 355  
m'expliquer ce silence, à l'abri de mes dictionnaires, durant  
l'étude du soir, et plus prosaïquement je cassais d'innom-  
brables lames de canif à graver dans le bois de mon  
pupitre un L. H. digne d'elle, car je continuais de l'aimer  
aussi naïvement que j'ai vu depuis des conscrits aimer leur 360  
promise. Paysans et enfants, ça se ressemble, et ça ressemble  
aux bœufs, ça rumine, rumine, rumine, sans trop le savoir.  
Ce qui ajoutait encore à ma secrète exaltation, c'était la  
lecture assidue, le dimanche soir, et la semaine finie, des  
mauvais romans de Gustave Aymard. Je me voyais partant 365  
avec Lucie pour les pampas, la nourrissant de ma chasse,  
un tas de sornettes qui ne sont pas beaucoup plus absurdes  
que celles dont vous gratifiez les amoureux de vos livres,  
et les miennes avaient pour excuse d'être doublées d'un  
sentiment sincère. J'étais de bonne foi dans ma folie 370  
enfantine. Combien d'hommes peuvent en dire autant ?

"Il était convenu que je viendrais à Paris pour le 1<sup>er</sup>  
janvier, et le 28 décembre 1848,—1848, 1888, c'est  
une étape, et c'est hier pour moi,—je me trouvais en  
fiacre vers cinq heures du soir, par un temps comme 375  
celui-ci, assis sur la banquette en face de ma mère et de  
ma sœur, et si content de me retrouver entre ces deux  
tendresses ! J'embrassais l'une. J'embrassais l'autre.  
Je riais. J'avais des larmes aux yeux. Je leur disais  
que je les aimais et que j'avais été premier en thème, 380  
que le pion était méchant et que nous serions bien  
heureux de dîner ensemble tous les trois. Enfin de ces  
incohérents discours où s'épanche la joie nerveuse des  
enfants. La mienne, hélas ! tomba bien vite, rien qu'à  
passer le seuil du logement où vivait ma mère. Quand 385

j'étais parti pour Tours, elle habitait encore notre hôtel, provisoirement. Ce fut là, dans ces étroites pièces, que j'eus pour la première fois, par le contraste, l'impression vraie que nous étions ruinés. Les quelques meubles que  
390 ma mère avait sauvés du naufrage contrastaient cruellement par leur élégance avec la pauvreté du logis. Son portrait en pied et celui de mon père, qui décoraient autrefois le panneau de notre grand salon, touchaient presque le tapis maintenant avec la bordure de leur cadre,  
395 tant le plafond était abaissé. Plus de valets de pied pour nous recevoir, mais une bonne à tout faire, qui s'agenouilla devant la cheminée pour y allumer un feu économique de coke dans une grille. D'un coup d'œil je saisis ces détails et je compris! . . . Mon cœur se  
400 serra bien fort, et davantage lorsque, ayant questionné ma sœur au sujet de Lucie, elle m<sup>e</sup> répondit avec une amertume que je ne lui connaissais pas :—'Je la vois à peine maintenant, nous ne sommes plus d'assez beau monde pour elle. C'est une sans-cœur.'

405 "Une sans-cœur? . . . Pas d'assez beau monde? . . . Voulez-vous la preuve que, malgré mes quatorze ans, j'étais un vrai amoureux, avec tous les niais espoirs qui luttent contre l'évidence? Ce que venait de me dire ma sœur s'accordait trop bien avec le silence de Lucie.  
410 J'aurais dû deviner, pressentir au moins que c'en était fini de ce petit roman d'enfance, mon premier et, ma foi, mon dernier. Depuis je n'ai plus eu le temps ni le goût de faire l'Hercule aux pieds d'Omphale, comme vous dites, vous autres. . . . Hé bien! non! Je ne pus  
415 pas admettre cette fin-là, et le lendemain de mon arrivée je m'acheminai vers la maison de Lucie, un hôtel, rue Chaptal, aussi beau qu'avait été le nôtre. J'arrive. Je sonne. La porte tourne dans le vestibule. Je vois des amas de pardessus. J'entends de la musique. Sans  
420 réfléchir je passe dans le salon que m'ouvre le domestique, et je me trouve au milieu d'un petit bal costumé où

polkaient, valsaient, quadrillaient, gais comme ceux de tout à l'heure, une cinquantaine d'enfants de mon âge. Les étoffes brillaient, les rires éclataient, les petits pieds tournaient, le piano chantait, et moi, ahuri comme un oiseau de nuit subitement jeté dans une volière d'oiseaux de jour, j'entendais la mère de Lucie me dire avec la réelle bonté qu'elle eut toujours (allez donc croire à vos sottises sur l'hérédité, après cela) : — 'Que tu arrives bien ! Mais tu vas danser avec les autres et rester à goûter. . . . Lucie ! . . .' — Et elle appela sa fille qui, déguisée en bergère, avait pour danseur, je m'en souviens comme de ma première bataille, un petit torero, avec un taureau en baudruche sous son bras resté libre. Lucie s'approche, elle me voit. J'ai eu quelques sensations dures dans ma vie, j'en porte la trace, — il met l'index sur la cicatrice qui balafre son visage, — "mais le salut de celle que j'avais l'habitude d'appeler en moi-même ma petite femme, mais le regard de ses yeux bleus, mais sa manière de me donner le bout des doigts et de se sauver tout de suite pour continuer sa danse, ce fut quelque chose de si imprévu, de si contraire à tous mes rêves, de si dédaigneux aussi, que je demeurai cloué sur place, tandis que la maîtresse de maison, croyant m'avoir confié à des mains amies, s'occupait à d'autres soins pour ses invités. Il y avait bien parmi ces visages des figures d'anciens camarades, dont quelques-uns me reconnurent et me dirent bonjour, avec cette indifférence des enfants entraînés par le plaisir. Que m'importait d'ailleurs ? Assommé par l'accueil de Lucie, et affolé de timidité, je voulais pourtant essayer de lui parler. Comme elle dansait toujours du même côté, j'arrivai à me glisser jusque-là, non sans heurter nombre de chaises et sans marcher sur nombre de pieds. Enfin, me voici dans un angle de fenêtre, perdu entre deux hommes qui se tenaient debout, comme vous et moi, tout à l'heure, et à une longueur de bras de Lucie, qui bavardait en

s'éventant. Je l'écouté. Elle cause de ceci, de cela, avec le torero. Ah ! que j'aurais aimé le tenir dans la  
460 cour de mon lycée, et au bout de mes poings ! Et en une minute, voici exactement ce que j'entends :— ' Quel est donc ce vilain petit collégien avec qui votre mère parlait tout à l'heure ? '— Je vois un peu de feu sur les joues de Lucie. Elle rougit de moi et elle dit d'un air  
465 gauche : ' Je crois que c'est un petit Garnier. '— ' Quelle touche ! ' fait le torero, et Lucie de rire et de répéter :— ' Oui, quelle touche ! '— En ce moment les messieurs se déplacent, je me regarde dans une glace qui est juste en face de moi, de l'autre côté de la chambre, et je me vois  
470 avec ma tête tondue, mes grandes oreilles écartées de cette tête, mon menton coupé par le col de satin noir que nous portions militairement, mon corps boudiné dans ma tunique, et cet air potache, où il y a un peu de tout, de l'enfant de troupe et du poulain trop haut sur ses  
475 pattes, du déluré et de l'hébéte. Je me trouve si laid que ma rage contre mon ancienne amie se noie dans un sentiment de honte. Si je reste là, je sens que je vais pleurer et crier. Et je m'échappe en bousculant de nouveau chaises et gens, la figure rouge comme le liséré  
480 de ma tunique, et quand je suis dans la rue, je me mets à sangloter comme une bête. Je n'aurais su dire au juste si ce que je sentais était de l'indignation, de la jalousie, de la vanité blessée, ou tout simplement de l'amour trahi. Toujours est-il que, mes sanglots une  
485 fois rentrés, et tout en reprenant le chemin de l'humble logis où du moins j'avais de vrais cœurs à moi, je fus arrêté sur le bord d'un trottoir par un flot de peuple qui regardait passer un escadron de lanciers en train de revenir d'une corvée officielle. J'eus la bonne chance  
490 d'être poussé contre un banc sur lequel je me hissai et d'où je pus voir défilér ces superbes soldats. Vous vous les rappelez ? Je voyais leur shapska avec son plumet rouge, leur lance avec son guidon, les têtes et les croupes

de leurs montures. ‘Comme ils sont beaux!’ dit avec extase à côté de moi une petite fille du peuple. Est-ce 495 étrange, cela? C’est à cette même place, et en entendant ce cri d’admiration de cette gamine des rues, presque aussitôt après avoir entendu la phrase de dédain à mon égard, prononcée par la petite fille riche; oui, c’est à cette place que j’eus pour la première fois l’idée de porter, 500 moi aussi, un uniforme comme celui-là, et d’entendre dire: ‘Comme il est beau!’ sur mon passage. Ai-je besoin de vous avouer que j’y mêlais la plus extravagante espérance de reconquérir le cœur de Lucie? — Cette espérance disparut bien vite, mais le grain qui 505 était tombé dans mon cœur, par cette après-midi de décembre, a levé, et vous savez la moisson. . . . Comprenez-vous pourquoi je regardais caqueter la petite Nadia avec tant d’intérêt tout à l’heure, et pourquoi je vous disais: — Il n’y a pas d’enfantillages?” 510

Nous étions devant sa porte. Je le quittai, la tête remplie de la seule histoire sentimentale que je doive jamais l’entendre conter. Tout en remontant les Champs-Élysées et dans le soir tout à fait venu, je me souvenais de ce que Mérimée disait de lui-même, que 515 le premier germe de la défiance et du scepticisme avait été jeté dans son cœur par une moquerie de sa mère, surprise derrière une porte; et, pensant à cette espèce de poussière de sensations qui voltige autour des âmes d’enfant, à ces mille grains invisibles qui peuvent lever, 520 pour le bien ou le mal,—comme avait dit le général,—je pensais que c’est une chose bien grave que d’avoir des fils et des filles, et que beaucoup la prennent, cette chose bien grave, bien légèrement.



## NOTES

### H. DE BALZAC

HONORÉ DE BALZAC, born at Tours in 1799, started life as a solicitor's clerk in Paris. But he soon gave up law for literature, and from 1821 to 1830 wrote a number of novels, all very inferior, which failed to attract attention. In 1831, however, the success of *La Peau de Chagrin* brought his name prominently before the public. This was soon followed by the *Le Père Goriot* and the *Scènes de la vie de province*, which confirmed his reputation as a powerful writer of fiction.

From 1831 to his death (1850) he wrote about forty volumes, which were subsequently collected under the general title of *La comédie humaine*. This consists of eight series or groups of novels, viz. (1) *Scènes de la vie privée*, (2) *Scènes de la vie de province*, (3) *Scènes de la vie parisienne*, (4) *Scènes de la vie politique*, (5) *Scènes de la vie militaire*, (6) *Scènes de la vie de campagne*, (7) *Études philosophiques*, (8) *Études analytiques*.

His two masterpieces are *Eugénie Grandet* (vie de province) and *Le Père Goriot* (vie parisienne).

Balzac has often been called the 'Father of modern French fiction.' It was through him that the novel—hitherto considered inferior to other literary productions—gradually grew in public favour, until it practically absorbed the whole of literature. Most writers of the present day—especially those of the realistic school (Flaubert, Zola, Daudet, etc.)—have felt his influence in a greater or lesser degree.

His principal characteristics are—

(1) An extraordinary versatility, a great wealth of imagination. He has treated almost every subject, described every aspect of life, every character of modern society. The young girl, the young wife, the spinster, the old bachelor, the banker, the journalist, the man of letters, the artist, the actor, the

diplomatist, the medical man, the priest, the soldier, the peasant, each contribute a 'portrait' to his picture-gallery (hence the title of *Comédie humaine*).

(2) A realistic presentation of detail, a graphic and vivid description of scenery, of the surroundings among which his characters live and move. Unfortunately, he often lacks measure and due proportion, his . . . descriptions are apt to pall upon one and grow . . . His style is frequently very poor, and does not exhibit those qualities for which French prose has always been famous—clearness, precision, and elegance.

### UN ÉPISODE SOUS LA TERREUR

PAGE LINE

3. 1. le 22 janvier: the story opens on the day after the king's execution. Louis XVI. was beheaded on the 21st of January 1793.

7. qui faisait . . . gémir la France: after verbs of causing and perceiving (*faire, laisser, voir, entendre, sentir*) an *acc. and infinitive* is used, which, taken as a single expression, stands for the grammatical object to the principal verb; cf. *j'ai vu passer les soldats*, 'I saw the soldiers pass.'

Notice that the tendency to put *both verbs side by side* disarranges the normal order of words. Cf.—

. . . save indeed

Thou canst *make yield* this iron-mooded Duke.

8. aussi la vieille dame n'avait-elle: after such expressions as *aussi*, 'therefore'; *à peine*, 'hardly'; *peut-être*, 'perhaps,' an inversion is frequently used. An inverted construction, though not quite identical, also exists in English and German. Cf. *kaum war der Feldherr gefallen*, 'scarcely had the general fallen'; *à peine le général fut-il tombé*.

14. un talisman qui dût . . .: the verb in a relat. clause must be in the subj. if it expresses purpose. The construction is just the same in Latin: *misit legatos qui pacem peterent*, 'he sent ambassadors to sue (who should sue) for peace.'

24. retourna . . . la tête . . .: the def. art. is used instead of the possessive adj. before nouns denoting parts of the body, clothing, or mental faculties. Cf. *il a le cœur bon*, *il sortit les mains dans les poches*. Cf. German

## PAGE LINE

*er wusch sich die Hände*, 'he washed his hands'; *il se lava les mains*.

4. 27. *elle ne douta plus . . qu'elle n'eût été . .* : verbs of doubt and *doutal* used *negatively* require a subj. with *ne* in the dependent clause. The French *que . . ne* stands for Latin *quin*. Cf. —

<i>non dubito quin iniquus sis,</i>	}	'I do not doubt that you are unjust.'
<i>je ne doute pas que vous ne soyez injuste,</i>		
<i>haud multum abfuit quin interficeretur,</i>	}	'he narrowly es- caped being killed.'
<i>il s'en fallut de peu qu'il ne fût tué,</i>		

34. *plutôt qu'elle ne s'assit* : the dependent verb in a comparative clause requires *ne*, a negation being really implied. Ex. : *il est plus riche que je ne pensais*, 'he is richer than I thought' (i.e. 'I did not think he was so rich as he is'). Cf. Engl. dialectal and vulgar 'richer nor I thought.'

37. *leva les yeux* : see note to p. 3, l. 24.

44. *comme si c'eût été* : this is one of the few cases where the French usage has slightly deviated from the Latin. In Latin, *condit.* clauses require (a) the indic., when the principal verb refers to an action as actually taking or having taken place : ex. —

*si haec fecit, peccavit*, 'if he *did* this, he sinned' ;

(b) the subj., when the principal verb refers to what *would be* or *would have been*, and really implies a negation : ex. —

*si haec fecisset, peccavisset*, { 'if he *had* done this, he  
would have sinned' (BUT  
HE DID NOT).

In French the use of the subj. is LIMITED TO THE PLUPERFECT tense, and even then is by no means compulsory. Our second Latin example may be translated either—

*s'il avait fait cela, il aurait eu tort ;*

or,

*s'il eût fait cela, il eût eu tort.*

The indic. is colloquial, while the subj. is frequently adhered to in literary style, as it was in old French. —

Las, si j'*eusse* étudié

Au temps de ma jeunesse folle. — F. VILLON.

## PAGE LINE

4. 53. *quoique* . . *pût* : as in Latin, concessive conjunctions generally govern a subj.—

<i>qu'un dîves sis, non es beatus,</i> <i>quoique vous soyez riche,</i> <i>vous n'êtes pas heureux,</i>	}	'though you are rich, you are not happy.'
---	---	--

5. 68. *faisait contracter à sa figure* : see note to p. 3, l. 7. When the infinitive has a direct object, the object to *faire*, *laisser*, etc., stands in the dative case, called DATIVE OF THE AGENT. Contrast—

*je le ferai écrire,*            'I shall make him write' ;  
 but

<i>je lui ferai écrire la</i> <i>lettre,</i>	}	'I shall make him write the letter';
---	---	---

and

<i>je ferai écrire la lettre</i> <i>à mon père,</i>	}	'I shall make my father write the letter.'
--	---	---

73. *aussi* . . *était-elle* : see note to p. 3, l. 8.

74. *une ci-devant* : *ci-devant* means, literally, 'hitherto,' 'formerly.' During the Revolution, titles, dignities, and other relics of a hated past had been abolished. Noblemen were mockingly called *ci-devant comte*, *ci-devant marquis*, etc. Finally, these and all kindred . . . are shortened into one general term of derision, *un ci-devant*.

79. *comme si* . . *eût été* : see note to p. 4, l. 44.

81. *qu'as-tu*, 'what is the matter with you ?'

*citoyenne* : any person using the terms *monsieur* or *madame* was at once suspected of being an aristocrat, a *ci-devant*. Republicans of all classes addressed each other as *citoyen*, and used the 2nd pers. sing.

88. *en lui voyant* . . *sur la tête* : see note to p. 3, l. 24. The def. art. is sufficient, as the dat. pron. *lui* prevents any confusion of persons. Cf.—*on lui coupa la tête, ils lui lièrent les mains* ; German, *er fiel dem Vater um den Hals*, 'he fell upon his father's neck.'

89. *laissa échapper* : see note to p. 3, l. 7. Cf.—

Then the good king gave order to let blow  
 His horns for hunting . . , etc.

Translate *laissa échapper* by one word in English.

6. 133. *briquet* : a short sabre, then in use in the French

## PAGE LINE

infantry. It was fastened to a broad cross-belt (*baudrier*), slung over the right shoulder.

7. 141. *est encore à rôder*: this use of *à* is colloquial and rather familiar. Cf. Engl. 'he is still *at it*.'

146. *reprends-lui*: the dat. of the pers. obj. is required after verbs of *asking, taking from, buying from*, etc. *Je lui ai pris son livre* means 'I have taken his book *from him*' (NOT *to him*). If we meant *to him*, we would use another verb, such as *porter, apporter*, etc.; e.g. *je lui ai porté son livre*.

156. *de son naturel*: lit. 'by nature'; translate here by an adverb. This use of *de* represents the Latin 'ablat. of nearer definition':—

*altero pede claudus,* } 'lame in one foot.'  
*boiteux d'une jambe,* }

Cf. *il était brun de peau, petit de taille, et large d'épaules*.

161. *songe à . .*: familiar. Cf. Engl. 'try and . .'

165. *à la vieille*: see note to l. 146.

166. *à peine*: see note to p. 3, l. 8.

8. 201. *barrière de Pantin*: one of the gates of Paris.

203. *buttes Saint-Chaumont*: now called simply *Buttes-Chaumont*. Note the three principal equivalents of the English 'hill':—

(1) in a town, *butte*; ex.: *les buttes Chaumont, la butte Montmartre*, etc.; cf. 'Streatham-hill.'

(2) in the country, *colline*.

(3) on the road, *montée* (or *côte*): *en cet endroit, la montée est très dure*, 'at this point the hill becomes very steep.'

9. 206. *en murailles*: *en* = 'made of,' say here 'consist of. .'

210. *frappé du spectacle*: see note to p. 7, l. 156. Cf. 'ye shall be hated *of* all men.'

215. *quelque chose de sinistre*: partit. genit.; cf. Lat.—

*quid novi?*  
*quoi de nouveau?* } 'what news?'

Cf. also—

. . and deck it like the queen's  
 For richness, and me also like the queen  
 In all I have *of* rich . .

French: *tout ce que j'ai de riche*.

## PAGE LINE

9. 216. elle sentit . . se réveiller, and lower down (l. 219) elle fit jouer: see note to p. 3, l. 7.
234. la mansarde, 'the attic.' Thus called because the architect Mansard (1598-1666) was the first to build projecting attic-windows.
240. qui se trouvait: this verb is very commonly used instead of *être*.
10. 245. de nouveau: see note to p. 9, l. 215.
263. il a voulu que je fusse: verbs expressing wish or command require the dependent verb in the subj.; cf.  
*jubeo ut veniat,*  
*j'ordonne qu'il vienne,* } 'I order him to come.'
268. qu'est-ce que notre vie: the construction is elliptical, 'what is it that our life (*is*)?' Beware of using *qu'est-ce que* in dependent questions. This is a common error:—  
 Direct question: *qu'est-ce que c'est | que cela?* lit. 'what is it | that this (*is*)?'  
 Dependent question: *dites moi | ce que c'est | que cela;* lit. 'tell me | what it is | that this (*is*).'
275. j'entends monter . . , 'I hear some one coming up': see note to p. 3, l. 7 and to p. 5, l. 68. The ambiguity of this construction lies in the fact that it is frequently ambiguous. The student must ascertain whether there is a word (noun or pronoun) standing for the AGENT, or whether such word is understood. Thus the example *je l'ai entendu chanter* may mean—  
 (a) 'I heard *him* (agent) sing';  
 (b) 'I heard (some one) sing *it*,' or 'I heard it sung.'
11. 283. afin qu'ils puissent: the subj. is used, as in Latin, in clauses of purpose.
12. 324. demandait à entrer: note the difference between *il demande à entrer*, 'he asks to come in' (to be let in), and *demandez lui d'entrer*, 'ask him in.'
13. 351. faisait conjecturer: see note to p. 10, l. 275.
355. ménage, and the verb *ménager*, have nothing in common with English 'manage'; translate here by 'home.' Note the idioms: *un jeune ménage*, 'a young couple'; *faire bon (mauvais) ménage*, 'to get on well (badly) together.'
362. en ennemi, 'as an enemy'; lit. 'in (the manner of)

## PAGE LINE

- an enemy.' Cf. *il est mort en soldat, il a agi en honnête homme*, etc.
13. 380. *que . . fussent assises* : *que* stands here for *jusqu'à ce que*, hence the subj.
383. *non assermenté*. On the 12th of July 1790 the National Assembly voted the *Constitution civile du clergé*. According to this law, all clergy, instead of being ordained and appointed by the religious authority, were to be elected in the same way as the civil functionaries ; and only those priests who had sworn obedience to the new *régime* could be permitted to hold divine service. A very large number of priests refused to be sworn, however, and went by the name of *prêtres non-assermentés* ; they were subsequently proscribed, hunted down, and had to hide for safety. During the September massacres 120 of these unfortunate men, imprisoned in an old Carmelite convent, were slaughtered by an infuriated mob (*Massacre des Carmes*).
14. 393. *je ne pense pas que vous sachiez*, and lower down (l. 411) *que vous soyez* : verbs of *saying, thinking*, etc., govern the indic. when the introducing clause is affirmative, but the subj. when the introducing clause is negative or interrogative. Contrast—
- |     |   |
|-----|---|
|     | <i>je crois qu'il est malade ;</i>        |
| but | <i>je ne crois pas qu'il soit malade.</i> |
|     | <i>croyez-vous</i>                        |
410. *je ne saurais* : idiomatic, instead of *je ne pourrais*.
15. 432. *le seul . . que nous puissions* : after a superlative, or such emphatic expressions as *le seul, le premier*, etc., the verb in a relat. clause takes the subj. Cf. Lat. : *nemo est qui audeat ; unus est qui possit*, etc.
16. 489. *à l'envi* : say 'vying with each other in,' + pres. partic.
492. *eût évoqué*, 'it seemed as if . .' (*but it had not*), a conditional clause with implied negative ; see note to p. 4, l. 44.
18. 533. *l'enfant-roi* : Louis XVII., the unfortunate child-martyr, who died in 1795 in the prison of the *Temple*.

## PAGE LINE

18. 543. il n'est pas . . qui . . ne soit: see note to p. 15, l. 432.

19. 577. janséniste. The Jansenists derive their name from Cornelius Jansen, Bishop of Ypres, in the Netherlands. He was the author of the *Augustinus* (published in 1640), an elaborate analysis of St. Augustine's works and doctrine, in which he opposed the teaching of the Great Father to that of the Jesuits. The Jesuits had accommodated their system to the views of courtiers and men of the world, among whom their strength lay; while the Jansenists evoked the enthusiasm of the common people by manifestations of sincere piety, and attempted to restore the ancient doctrine and discipline of the Church. They might be described as the 'Puritans' of the Roman Church. In France they found many partisans, animated mainly by antipathy to the alleged laxity of moral teaching in the schools of the Jesuits. Most eminent among the French Jansenists were the celebrated scholars who formed the community of *Port-Royal* (Arnaud, Pascal, etc.). Subsequently the word *janséniste* was used, figuratively, to describe a person of exalted piety and austere virtue. It is used here in this sense.

582. qui soit: see note to p. 3, l. 14.

595. la section: for electoral purposes Paris was divided into forty-eight districts, called 'sections.'

20. 609. déposaient, 'bore evidence.'

634. cartes civiques: these cards were a kind of safe-conduct given by the municipal authorities to persons of tried republican opinions.

21. 646. ne fût: see note to p. 4, l. 27.

661. c'était un bienfait . . . que la distraction: this is the commonest way of expressing emphasis; the unemphatic sentence would be, *la distraction . . . était un bienfait*. Contrast—*Jean est un bon garçon*, 'John is a nice fellow.' Emphatic: *c'est un bon garçon que Jean*; lit. 'it is a nice fellow that John (is).' Cf. the English colloquialism, 'he is a nice fellow, *is* John.'

22. 692. le 9 thermidor. The Republican calendar (decreed

PAGE LINE

by the Convention on the 3rd of October 1793, and abolished by Napoleon on the 9th of September 1804) divided the year as follows:—

Autumn	{	1st month,	<i>Vendémiaire</i> ,	the month of vintage.
		2nd „	<i>Brumaire</i> ,	„ fog.
		3rd „	<i>Frimaire</i> ,	„ cold.
Winter	{	4th „	<i>Nivôse</i> ,	„ snow.
		5th „	<i>Pluviôse</i> ,	„ rain.
		6th „	<i>Ventôse</i> ,	„ wind.
Spring	{	7th „	<i>Germinal</i> ,	„ buds.
		8th „	<i>Floréal</i> ,	„ flowers.
		9th „	<i>Prairial</i> ,	„ meadows.
Summer	{	10th „	<i>Messidor</i> ,	„ harvest.
		11th „	<i>Thermidor</i> ,	„ heat.
		12th „	<i>Fructidor</i> ,	„ fruit.

Each month was divided into three periods of ten days each, called *décades*, the names of the days being — *primidi*, *duodi*, *tridi*, *quartidi*, *quintidi*, *sextidi*, *septidi*, *octidi*, *nonidi*, and *décadi*.

As this division only accounted for 360 days, the five days which remained were turned into national festivals called *sans-culottides*.

The 1st day of Vendémiaire corresponded to the 22nd of September, the anniversary of the establishment of the Republic.

The event here referred to happened on the 9th of Thermidor was the execution of Louis Pierre. Sentenced to death by the Convention, he tried to commit suicide, but only succeeded in breaking his lower jaw. He was executed, together with his friends and accomplices, on the 10th (28th of July 1794). His death put an end to the Reign of Terror, and comparative tranquillity was restored.

22. 698. les Vendéens. The inhabitants of the department of *La Vendée*, as of most departments in the west of France, remained faithful to the royal dynasty, and fought with courage against the republican troops. They were defeated in a half-hearted manner, by the English Government; finally, after their crushing defeat at Quiberon, the rebellion was broken up, and the various chiefs surrendered in turn to General Hoche, who received the name of *Pacificateur de la Vendée*.

## PAGE LINE

22. 699. *mis*: here 'dressed.'

23. 710. *ce n'est pas chrétien, ce que vous dites*: see note to p. 21, l. 661.

722. *l'exécuteur des hautes œuvres*: this was the official title of the executioner (i.e. he who performed the work of justice).

## ALFRED DE VIGNY

ALFRED VICTOR, COMTE DE VIGNY, was born at Loches in the year 1797. In 1814 he was appointed a lieutenant in the king's household troops, but the routine and monotony of garrison-life had little charm for him, and his promotion was slow. In 1828 he resigned his commission and devoted himself entirely to literature. His principal works are: *Poèmes antiques et modernes* (1822), *Cinq-Mars*, a historical novel (1826), a translation of Shakespeare's *Othello* (1829), *Grandeur et Servitude militaire* (1835), and a volume of verse, *Les Destinées*, published after his death. He also wrote two dramas, *Le Maréchal d'Ancre* (1830), and *Chatterton* (1835). He died in Paris in 1863.

The tale of *Laurette* is taken from *Grandeur et Servitude militaire*, and embodies one of Vigny's favourite ideas, namely, that any impulse of devotion and abnegation, any virtue which lifts up a man above the vulgar crowd, imprisons him in his own greatness and condemns him to solitude. Virtue is a lofty, but almost unjust, privilege, for which the privileged man must pay a ransom of suffering. The poor major, who has to choose between his military honour and duty on the one hand and his fatherly love for the young couple on the other, does not hesitate to do his duty, but his heart is broken for ever. He has paid the penalty of virtue.

The last word of *Laurette* is one of abnegation, of a *servitude* accepted and borne without protest, with a noble sentiment—that great minds and lofty natures think it an honour to suffer, and come out of the ordeal purified.

## LAURETTE

## PAGE

27. *Titre. la rencontre que je fis*: turn *rencontre* into a verb (to meet) and supply an object to it, i.e. 'what I met on the highway,' or some such rendering.

## PAGE LINE

27. 4. **mars 1815** : the story is laid at the time of Napoleon's return from Elba. He landed at Cannes on the 1st of March.
9. **à verse**, 'in torrents.'
- il pleuvait . . depuis** : note the difference of idiom. The French use 'it had been raining for four days' ; the French, to mark that the action was *still going on* at the time, use the imperf., which then marks really a *present* from the point of view of the past (just as the so-called conditional marks really a *future* from the point of view of the past). Contrast—
- (1) *il y a une heure que nous sommes ici*, } 'we have been here for an hour.'
- (2) *il y avait une heure que nous étions là, quand . .* } 'we had been there an hour when . .'
- If the action is no longer going on, then use the same tense as in English—
- 'I have been three years in China,' } *j'ai été trois ans en Chine.*
11. **la maison du Roi**, 'the household cavalry.'
28. 23. **j'entendis résonner** : see note to p. 3, l. 7.
32. **toutes neuves** : remember that *tout*, though an adv., agrees with fem. adjs. when they begin with a consonant.
36. **je me demandai**, 'I wondered.'
39. **étant là, là . . était** : this construction (chiasmus) is quite as common in French as in Latin: *oratio pugnât, repugnat ratio* ; so, too, in English—
- Fell it alone ; alone it fell.—ROKBY.
53. **je crus reconnaître** : an infinitive is used after verbs of thinking, if the subject of the dependent verb is the same as that of the principal. Cf.—
- I did not think to shed a tear  
In all my miseries.  
SHAKESPEARE, *Henry VIII* III. ii. 428.
29. 65. **à moustaches blanches** : dative of attribute. Cf. *l'homme à la jambe de bois*, 'the man with a wooden leg.'
68. **chef de bataillon**, 'major.'

## PAGE LINE

29. 78. *lapins* : here 'fellows.'  
       *la goutte* : in English we use the indef. art., 'have a drop?'
83. *en facon* : see note to p. 13, l. 362.
88. *légion d'honneur* : this order, founded by Napoleon, was maintained by Louis XVIII. ; but the cross bore the effigy of Henry IV., instead of that of the Emperor.
90. *épaulette*, the distinctive mark of the officer's rank, stands here for 'pay,' 'commission.'
30. 102. *bottes à l'écuyère*, 'riding-boots.'
104. *vous tenir aux pieds* : see note to p. 5, l. 88.
107. *que d'être seul* : see note to p. 21, l. 661. The rule holds good also when the real subject is an infinitive ; but if an adj. followed *est*, we would use *il* rather than *ce* as formal subject. Contrast—*mentir est une honte*. Emphatic : *c'est une honte que de mentir* ; but *il est honteux de mentir*.
108. *allez* : the expressions *allez* (*va, allons*), as also *tenez* (*tiens*), may be made to mean almost anything. Say here 'to be sure.'
125. *avaient données*, etc. : be very careful with this sentence ; there is an inversion (object, verb, subject).
128. *vu que* : English uses a present participle.
129. *mon affaire, à moi* : emphasis expressed by repetition.
31. 130. *officiers supérieurs* : French officers are divided into three categories—  
       (1) *officiers subalternes*, from sub-lieutenant to captain.  
       (2) *officiers supérieurs*, from major to colonel.  
       (3) *officiers généraux*, all above the rank of colonel, i.e. 'field-officers.'
136. *il ne venait pas* : *il* is impersonal.
138. *par exemple !* with an exclamation mark does *not* mean 'for example.' Say here 'upon my word.'
156. *vous saurez* : here 'you must know.'  
       *mon enfant* is *not* 'my child.'
157. *enfant de troupe, demi-ration*, etc. : the children of soldiers were brought up in barracks, at the

## PAGE LINE

- expense of the state. The reward for application and good conduct took the shape of an increase of food. The *demî-râtion* means half the quantity given to a grown-up soldier.
32. 173. le 28 fructidor . . la Décade: see note to p. 22, l. 692.
178. Directoire: after the dissolution of the *Convention* on the 26th of October 1795, a new government called *Directoire* came into power. It consisted of two legislative assemblies, the *Conseil des anciens* and the *Conseil des cinq cents*. The executive was vested in five 'directors,' of whom Bonaparte was one.
187. elle me fit peur, cette lettre: emphasis by repetition. See note to p. 30, l. 129. 'This letter frightened me, it really did.'
33. 206. fière: not 'proud.' The adj. only expresses emphasis. Cf. the English vulgarism 'he is mighty particular.'
216. des anciens, 'old hands.'
222. à vous: the English idiom requires a genitive.
34. 234. je vous ferai gronder par votre mari: see note to p. 5, l. 68; when the 'agent' is represented by a noun, the dative is ' . . . ' replaced by *par* (corresponding to a Lat. ' . . . ' or *ab*. Cf. *Caesar a Bruto occisus est*).
235. elle lui sauta au cou: see note to p. 5, l. 88.
247. ce que nous avons, 'what was the matter with us.'
- c'est que c'était . . : elliptical; 'it is (a fact) that it was . . ' Say 'the fact is,' etc.
258. passeur d'eau: lit. 'ferryman.' The word is, of course, used figuratively.
265. faire mon point, 'to calculate the day's reckoning.'
35. 280. un sabot: here 'tub.'
286. tourner l'œil: vulgar. Cf. the English 'kick the bucket.'
300. ça vous va-t-il? 'does that suit you?' English uses the verb 'to go' in a similar way. Cf. 'it's no go.'
36. 327. ça ne me va pas, à moi: in such emphatic constructions English repeats the *verb* rather than the

## PAGE LINE

- pronoun: 'that sort of thing does not suit me—it doesn't.' See note to p. 30, l. 129.
36. 335. *vous autres*: *autres* is simply added for the sake of emphasis. Cf. the English vulgarity 'you fellows.' This, however, would be out of place here.
37. 347. *je suis au courant* . . , 'I'm all right so far.'
353. *la claire-voie*, 'the skylight.'
38. 377. *que j'aie jamais vue*: subj. used in relat. clauses qualifying a superlat. See note to p. 15, l. 432.
382. *l'officier de quart*, 'the officer of the watch.'
385. *j'aime le silence et l'ordre, moi*: see note to p. 36, l. 327.
39. 431. *rien de surprenant*: see note to p. 9, l. 215.
443. *on m'arrêtait seul*: an idiomatic use of the imperf., equivalent to a conditional perf.
40. 456. *n'y a-t-il pas . . où il faille*: *où* is equivalent to a relative (in which). The subj. mood is required in a relative clause introduced by a negative verb—provided such a clause be equivalent to an adverbial clause (either of *purpose*, or *concession*). Cf. *nullum est animal . . quod rationis particeps sit* (Cicero); *il n'y a pas d'animal . . qui soit doué de raison*.
41. 493. *le bonhomme de capitaine*: cf. Engl. 'a rascal of a servant.'
501. *ne t'en veut pas*: *en vouloir à* = 'to have a grudge against.'
504. *de ce qu'elle avait*: when the principal clause contains a verb or adj. governing an indirect case (gen. or dat.), the finite verb in the dependent clause must be preceded by *de ce que* or *à ce que*. Ex.—  
*elle était fâchée de ce qu'il avait été ingrat envers elle . .*  
*je ne m'oppose pas à ce qu'il vienne.*  
 Here *que* is of course a conjunction; it might be a relative. Ex.—  
*je ne m'attendais pas à ce* } *que vous vouliez faire.*  
*je ne me doutais pas de ce* }
508. *soufflez-moi*: ethic dative; cf. Shakespeare, *Twelfth Night* I. ii. 11 'knock me at this gate.' Cf. also *liber*

## PAGE LINE

*mihi non erit unquam* (Horace); *quid mihi Celsus agit?* (Cicero).

42. 546. *je le tenais . . que je ne pouvais*: note this use of *que* in concessive and temporal clauses. The nearest English idiom would use 'and' or 'when,' rather than 'that.' Cf. *mon père me l'aurait dit que je ne l'aurais pas cru*, 'my father himself might have said it, and I would not have believed it'; *j'étais déjà vieux qu'il était encore tout petit*, 'I was already an old man, when he was only a child.'
43. 575. *le gaillard d'arrière*, 'the quarter-deck.'
579. *de quoi pâlir*: *de quoi* = 'enough to'; cf. *il a de quoi vivre, il n'y a pas de quoi rire*, etc.
588. *ces chiens d'avocats* refers to the five directors; see notes to p. 32, l. 178, and to p. 41, l. 493.
589. *comme cinq morceaux de roi*, 'like so many kings.'
- ils . . vous en veulent fièrement*: see notes to p. 41, l. 501, and to p. 33, l. 206.
44. 598. *la Force*: the state prison.
601. *camarades*, and lower down (l. 609) *citoyens*: contemptuous epithets; say 'fellows.'
611. *vous avez beau*: *avoir beau* + infinitive is found for the first time in Froissart (fourteenth century). It indicates that whatever action is expressed by the infinitive is done in vain; cf. Engl. 'it is all *very fine*, but I don't believe it.'
614. *signé, paraphé*, 'signed, countersigned.'
624. *à mon sens*, 'to my thinking.'
45. 629. *qu'y pouvez-vous?* 'how can you help it?'
631. *veiller à ce qu'elle reçoive*: see note to p. 41, l. 504. The subj. is that of purpose.
644. *par trop tendre*: *par trop* is used intensively, 'far too tender' (cf. Lat. *per-tenuis*).
646. *je n'y tenais plus*, 'I couldn't hold out any longer.'
648. *on s'entend de reste*: English has a somewhat similar idiom, viz. 'enough and to spare'; say here 'understand each other readily enough.'
46. 672. *comme un boulet*: i.e. the cannon-ball which was fastened by a chain to a convict's ankle.

PAGE LINE

46. 683. au large, 'out to sea.'

686. qui me poussât: cf. note to p. 3, l. 14.

693. un corps mort: he means to say that a political régime under which such monstrous tyranny has become possible can have no vitality, is very near reaching its end.

694. je quitte: this verb is really meant to be future. The present is used for the sake of emphasis, as if the action were to be immediate.

47. 701. ah bien, oui! a familiar exclamation for which English has no exact equivalent. We have already met with several kindred expressions (*par exemple! allons donc!* etc.). Use any English idiom suited to the occasion.712. de lui-même: this is ambiguous. It may mean—  
(a) speak of himself (i.e. *about* himself);  
(b) speak of his own accord (i.e. without being asked spontaneously).714. je comprends... que... on prenne: the indic. is the mood of *fact*, the subj. of *conception, feeling, or emotion*. The one expresses what is *objectif* the other what is *subjective*. It will be natural, therefore, to use the subj. whenever the speaker's own attitude with regard to the facts is brought more prominently forward, i.e. after all verbs or expressions of opinion (e.g. *je comprends, j'admets, etc.*).734. il n'y tenait pas: *tenir à* means 'to be keen on,' 'to be anxious to,' or, with a noun, 'to set a value upon.' Ex.: *je tiens à sortir*, 'I insist on going out'; *je tiens à cette montre*, 'I greatly value this watch.'

48. 744. le bossoir, 'the cathead.'

745. je ne m'en doute pas: remember the difference between *douter de*, 'to doubt,' and *se douter de*, 'to suspect.' Say here 'I have not the least idea.'757. à ses inférieurs: *ses* is impersonal, 'one's inferiors.'

768. on a beau dire: see note to p. 44, l. 611.

49. 775. qu'il y a des gens... 'how clumsy some people are...' In translating 'how,' beware of confusing questions with exclamations. In questions the adj. is usually turned into a noun. Contrast—

## PAGE LINE

- ‘how far is it?’ { *à quelle distance est-ce?*  
*quelle distance y a-t-il?*  
 ‘how far it is!’ { *comme c’est loin!*  
*que c’est loin!*

49. 806. Charenton : a large lunatic asylum near Paris.  
 50. 808. il ne tient qu’à vous, ‘that only depends on you.’  
 Contrast this with the note to p. 47, l. 734.  
 813. charmé que j’eusse fait : see note to p. 47, l. 714.  
 51. 858. au courant de mon affaire, ‘in comfortable circumstances.’ Contrast this with the popular English idiom ‘up to the mark.’  
 52. 885. en route, mauvaise troupe ! a familiar exclamation, which can hardly be translated ; with *mauvaise troupe* contrast the English vulgarity ‘bad ‘un.’  
 53. 925. je suis fâché que nous n’ayons . . : see note to p. 47, l. 714.  
 55. 990. furieuse, ‘raving mad.’

## ALEXANDRE DUMAS

ALEXANDRE DUMAS was born in 1802 at Villers-Cotterêts in the department of Aisne. His father, who was a mulatto (the son of Alexandre Davy, Marquis de la Pailleterie, and a negress of the island of San Domingo named Marie Dumas), had enlisted, and, as frequently happened at the time, risen from the ranks with extreme rapidity. He was a general in the wars of the Revolution and of the Empire, but his violent temper and strong political feelings led him to fall out with Napoleon, and when the Emperor's widow was refused a pension.

Their son Alexandre, our author, gives rather a pleasant account of his boyhood in his *Memoirs*. His education was very neglected, but he taught himself somehow, read enormously, and gave early signs of that vigour and productiveness of mind which were to be his chief characteristics. He took a prominent part in the Romantic movement ; in fact the first romantic drama acted in Paris was Dumas' *Henri III et sa Cour* (Feb. 11, 1829). From that date to 1839 he worked principally for the stage ; his great novels were published between 1841 and 1848.

His writings brought him no little profit; but he was reckless, as a true Creole, in money matters, as well as other things. He fell hopelessly in debt, and his difficulties were sometimes of the most serious nature. Happily his son, a novelist and dramatist of great talent, was able to help him.

He died in 1870 at Dieppe while the town was occupied by German troops. His work, though not of the highest order, holds an honourable place in the history of French literature. Every one knows at least the titles of his principal novels—*Les trois Mousquetaires*, *Vingt Ans Après*, *Le Vicomte de Bragelonne*, *Monte Cristo*, *Le Chevalier de Maison rouge*, *Les Cent Vingt*, etc. Dumas, Eugène Sue, and Frédéric Soulié are the great masters of the *roman feuilleton*. During the First Empire the newspapers were filled with Napoleon's bulletins or dithyrambic articles on his victories, but in the period of comparative quiet which followed the Restoration—though poetry and the drama were in a state of ferment—editors found it difficult to satisfy the craving for excitement which thirty years of revolution and battle had created among the larger and less intellectual portion of their readers. Then arose the *roman feuilleton*, meant in the first instance to fill up space and rouse the flagging interest of the public. Such 'novels' were necessarily long. Most of Dumas' stories were written by instalments, and appeared at first in the newspapers. This fact explains in some degree their extraordinary bulk, their complicated and involved structure, and their want of coherence and of episode.

His length, carelessness, inaccuracy—are more prominent in this part of his work than in his plays. In the latter he was confined within certain limits; he had to arrange his incidents, he had to be short—as short as he could be at any rate. But it must not be forgotten that all his shortcomings are redeemed by very real qualities—an ardent imagination, a vivid realisation of the past, and that great gift of *action* which is at the very root of his nature. He infuses life into his characters, and gives an intense reality to their surroundings. It has been frequently asserted that many books published under the name of Dumas had not been written by him, but by collaborators; certain critics even went so far as to say that he was only the manager of a kind of commercial firm, *La Maison Dumas et Cie*. This is grossly exaggerated. His friend, Auguste Maquet, certainly helped in the composition of his novels, but his share in the work cannot have been very important, as it bears the stamp of Dumas' peculiar talent all through.

## LE BEEFSTEAK D'OURS

PAGE LINE

59. 4. bâton ferré, 'alpenstock.'
6. une rude trotte: see note to p. 33, l. 206. *rude* is used here for emphasis in the same way as *fière* in the note referred to.
- Bex (pron. Bay): in the Rhone valley, with salt-works and saline baths.
12. Monsieur: servants address their masters as Monsieur (Madame, Mademoiselle), always using the third person. The same is true of inferiors generally.
24. rattraper quelque chose sur cet article, 'to put something to the good on that score.'
60. 31. quarante sous: a 'franc' contains 20 'sous,' or 100 'centimes.' Such expressions as 20 sous, 40 sous, 100 sous, are frequently used instead of 1, 2, or 5 francs.
33. un Anglais: because of his appetite. In Switzerland and Italy English tourists are renowned for the magnitude of their appetite and the length of their purse.
36. la science physiognomonique, 'the art of character-reading.'
37. Lavater, born at Zurich in 1741, wrote a celebrated book on physiognomy.
52. à part moi, 'to myself.'
61. 73. avant Jésus-Christ, 'B.C.' 'A.D.' would be *après J.-C.* Note *Jésus-Christ*, always a double name in French, where we should say Christ simply.
75. faire sacrifier . . . aux faux dieux: see note to p. 5, l. 68, and to p. 10, l. 275. Is the dative that of the 'agent' or that of 'interest'?
86. faux: here, 'out of tune.' The reverse would be *juste*.
90. que j'entendis: see note to p. 42, l. 546.
93. Marie-Louise: the Arch-Duchess Marie-Louise of Austria, second wife of Napoleon the First.
96. il m'avait valu, 'it had procured for me.'
62. 113. tout ce qu'offre de remarquable: see note to p. 9, l. 215.

## PAGE LINE

62. 122. **méphistophélique**: from *Méphistophélis*, the name given to Satan in Goethe's *Faust*. The word 'mephistophelian' is very seldom used in English: perhaps 'sardonic,' or 'diabolical,' will provide the best translation.
128. **Octodurois**: from *Octodurum*, the ancient Roman municipium on the Rhone; now Martigny.
63. 136. **qu'est-ce donc que**, etc.: see note to p. 10, l. 268.
138. **j'aurais aimé qu'il me laissât**: for the subjunctive see note to p. 47, l. 714.
144. **comme l'enfant de Virgile**: the passage here referred to as occurring in Virgil is to be found in Horace, *Sat.* ii. 3, 248, *equitare in harundine longa si quem delectet barbatus amentia verset* (A. J. Smith).
152. **mademoiselle de Scudéry** (1607-1701) gives, in her romance of *Clélie*, an account of the country of *Tendre*, i.e. 'Love,' in which not only the shepherds and shepherdesses were tender and love-lorn, but the sheep and trees also. This, then, is a far-fetched way of saying that the beefsteak was tender (A. J. Smith).
156. **goutez-moi cela**: see note to p. 41, l. 508.  
vous m'en direz des nouvelles, 'you will tell me what you think of it.'
64. 182. **c'est que**: see note to p. 34, l. 247.
186. **je vous en réponds**: remember the difference between *répondre de* and *répondre à*. Contrast *je lui réponds* and *je réponds de lui*.
204. **crassanes**, 'bergamot pears.'
65. 205. **qui se douterait**: see note to p. 48, l. 745.
213. **tiens**, 'halloa!' (when speaking to one's self); contrast with p. 66, l. 242.
66. 241. **en homme**: see note to p. 13, l. 362.  
qui s'y connaît, 'who knows what he is about.'
242. **tiens**, 'look here' (when speaking to another person); contrast with p. 65, l. 213.
263. **fusil de munition**, 'ordnance rifle.'
265. **un peu!** familiar, equivalent to English 'rather!'
67. 275. **à nous deux**, 'let us go shares.'

## PAGE LINE

67. 305. n'était pas homme à, 'was not a man . . .' Note the omission of the article in French.
68. 311. à mi-côte, 'half-way up.'
327. soit qu'il eût: contrast *soit qu'il eût éventé* (perhaps he had), *soit parce qu'il avait éventé* (he actually had).
337. le vent mauvais: *le vent contraire* is the usual expression.
69. 348. qui n'entendit: see note to p. 15, l. 432.
357. un crâne chasseur: a 'smart' huntsman.
369. il venait stands for *il serait venu*.
379. qu'il entendit: see note to p. 42, l. 546.

## PROSPER MÉRIMÉE

PROSPER MÉRIMÉE, the son of a talented painter, was born in 1803. He received a good education, entered the civil service, and was appointed in 1831 Inspector of Historic Monuments; his duties led him to undertake throughout France numerous journeys of which he has written very interesting accounts. Besides, his profession left a strong mark on his personality and on his talent; he has made a speciality of the historical and even the archaeological novel. Most of his tales are connected with or inspired by his travels, and interspersed with digressions on matters of art, history, or architecture.

Yet, in spite of appearances, his work is really objective and impersonal. The man disappears, the artist only remains, and endeavours to make his characters speak and live naturally, in the reality of their circumstances and surroundings.

The characteristics of all Mérimée's writings are—

(a) CONCENTRATION and PRECISION.—He condenses within the space of twenty pages matter which the exuberant Romantics would have diluted into one or more volumes. His short stories, *Mateo Falcone*, *Tamango*, *L'Enlèvement de la Redoute*, *La Partie de Tric-Trac*, *La Vénus d'Ille*, are really masterpieces of their kind, and possess the highest literary value.

(b) A peculiarly cold and CRUEL SCEPTICISM.—He relates with the most perfect indifference, the most unconcerned placidity, all sorts of crimes and atrocities (see the end of *Mateo Falcone*). He has an utter contempt for men and human

nature, and chooses the sort of subjects in which he can best exercise his sarcastic wit.

His best works are, besides the short stories already named, *Le Théâtre de Clara Gazul* (1825), *Cherry-blossom du règne de Charles IX* (1829), *Colomba* (1840), and *Le Capitaine Corcoran* (1847), on which was founded the famous opera by Bizet. The last two will go down to posterity as masterpieces of the French novel.

Mérimée was elected to the French Academy in 1844; Napoleon III. made him a senator in 1853. He died at Cannes in 1870. In 1873 appeared a posthumous collection entitled *Lettres à une Inconnue*, which greatly excited public curiosity.

### MATEO FALCONE

#### PAGE LINE

75. 1. Porto-Vecchio: lit. 'old port'—a small town on the east coast of Corsica.
7. s'est brouillé, 'has fallen out.'
11. arrive que pourra: the same idiom exists in English, 'come what may.'
13. les épis enlevés = *les épis (ayant été) enlevés*. This is a participial phrase, equivalent to a Latin ablative absolute.
16. poussent is used here, by exception, as a transitive verb: it is normally intransitive. The English transitive *to push* can be translated by *faire pousser*, e.g. 'to grow potatoes' = *faire pousser des pommes de terre*. Compare the verbs *cuire* and *bouillir*. 'To cook an egg' = *faire cuire un œuf*; 'to boil some water' = *faire bouillir de l'eau*.
- des cépées, 'shoots.'
23. les mouffons: the 'mouflon' is a kind of wild sheep found in the Corsican 'bush' and much sought after by sportsmen.
76. 43. revers de botte, 'boot-tops.'
47. chevrotines, 'buckshot.'
54. il mettait en joue, 'he took aim.'
77. 66. il était à se raser: see note to p. 7, l. 141.
67. l'affaire assoupie: see note to p. 75, l. 13.
81. il était absent: see note to p. 27, l. 9
87. du côté: *not* 'from.' Be careful.

## PAGE LINE

78. 93. il venait de recevoir un coup de feu . . , 'he had just been shot . . ' Remember the distinction between *venir de* + verb 'to have just . . ' and *venir à* + verb 'to happen to . . '
79. 123. me laisseras-tu arrêter : see note to p. 10, l. 275.
137. sans qu'il fût possible : *pourvu que*, *sans que*, *à moins que*, govern the subjunctive.
138. cachât : for the subj. see note to p. 14, l. 393. *Sans que* is equivalent to a negative.
153. vu passer un homme : see note to p. 3, l. 7.
80. 163. tu fais le malin : the sense here is almost that of *tu fais la bête*, 'you are playing the fool.'
170. par ce sentier : note *par* expressing direction. Cf. *par ici*, 'this way'; *par là*, 'that way'; and, line 220, *par où*, 'which way'; also *par la porte*, *par la fenêtre*, etc.
190. il ne tient qu'à moi : see note to p. 50, l. 808.
81. 196. je te ferai coucher : contrast this with *je te ferai guillotiner* in the next line. In the first case *te* stands for the agent and is the object to *ferai*; in the second the agent is understood, and *te* is the object to *guillotiner*. See note to p. 10, l. 275.
82. 234. savoir? short for *c'est à savoir*, 'that remains to be seen.'
85. 351. aurait pu le gêner, 'might have hindered him.' Note *aurait pu* for 'might have'; similarly, *aurait dû* = 'ought to have.' Cf. the English vulgarism 'you hadn't ought to . . '
363. s'il était . . et qu'il voulût : note the use of *que* + subj. to avoid the repetition of *si*.
86. 392. il m'a tué . . : see note to p. 41, l. 508.
405. M. l'avocat général, 'the public prosecutor.' *M.* stands for *Monsieur*. This is generally prefixed to all titles (whether you address people or mention their name to others), cf. *M. le comte*, *M. le président*, *M. le maire*, etc.
87. 414. il n'y avait . . qui eût : see note to p. 15, l. 432. Translate *il n'y avait que* by 'only.'
89. 497. le couchait en joue : see note to p. 76, l. 54.

PAGE LINE

89. 512. *je lui ferai chanter*: see note to p. 5, l. 68; observe that with *faire*, *laisser*, etc., the dative may be that of the *agent*, or that of interest. For instance, the sentence given in the note to p. 5, *je lui ferai écrire la lettre*, may mean either 'I shall have the letter written *by* him,' or 'I shall have the letter written *to* him.' Here, as in most cases, the sense is obvious.

## ERCKMANN-CHATRIAN

ÉMILE ERCKMANN  
1822-99.

ALEXANDRE CHATRIAN  
1826-90.

MR. ANDREW LANG once said of collaboration: 'As a rule, one man does the work while the other looks on.' But there is no doubt that in the case of MM. Erckmann and Chatrian there was a combination of ability which enabled the one to supply what the other lacked; their literary partnership is quite unique in the annals of literature. Both men were natives of Alsace, and were educated at the same school in Phalsburg. Erckmann came to Paris in 1842 to study law, but in 1848 he relinquished the codes for literature, joined his friend Chatrian, and the two began writing together their famous patriotic romances. The avenues of success were closed to the young men until 1859, when the publication of *L'Illustré Docteur Matthéus* made their joint name famous. Their collaboration and friendship lasted about thirty-five years; they had that rare knowledge of the public taste, which enabled them to meet it with unvarying success. Eventually, dissensions arose over questions of money or prestige, and they separated, Chatrian returning to Phalsburg, where he died in 1890, and Erckmann going to Lunéville, where he has just passed away (1899) at the age of 77.

The complete list of their works is a very long one. The most remarkable are *L'Invasion*, or *Le Fou Yégoïste*, *Madame Thérèse*, *Histoire d'un Conscrit de 1813*, and *Waterloo*, valuable for their very accurate and graphic narratives of battles; *Histoire d'un Paysan*, in which an old peasant relates his experiences during the great Revolution; and two deservedly famous plays, *L'Ami Fritz* and *Le Juif Polonais*, the latter

has been translated into English, and acted by Sir Henry Irving with striking success, under the title of 'The Bells.'

The novels of Erckmann-Chatrian have been sold in huge numbers throughout France, and have exercised a decided influence in favour of peace. Just because they depicted the horrors of war, they taught the populations of rural France to hate war. Peasant life is drawn with a loving hand, pathos and humour intermingling in just the right proportions.

## UNE VEILLÉE AU VILLAGE

### PAGE LINE

93. 6. *moutonne à perte de vue*: a typical expression, very difficult to render in English. The rounded summits of the trees are compared to the backs of the sheep in a flock: 'undulates as far as the eye can see' seems to be the nearest equivalent.
7. *couloir*: here 'defile.'
24. *Tribocks*: an ancient Gallic tribe whose territory extended between the Vosges mountains and the Rhine. *Argentoratum* (now Strasburg) was their principal town.
- Prussiens de Bismarck*: an allusion to the war of 1870.
94. 31. *s'entendre*, 'come to an understanding.'
- les riverains*: English has no single word to express the idea. Translate 'the riparian owners.'
35. *à chercher . . à me mettre*: compare the English expression 'he is still *at* it.'
47. *fauteuil à crémaillère*: an 'adjustable' or 'spring-back' arm-chair.
52. *fricassée de poulet*, 'stewed chicken'
- civet d'écureuil*, 'jugged squirrel.'
53. *truites au bleu*, 'trout with wine sauce.'
54. *miche de pain bis*, 'loaf of brown bread.'
57. *pommes de terre en robe de chambre*, 'potatoes cooked in their jackets.'
58. *lait caillé*, 'curds and whey.'
61. *lorgnaient du coin de l'œil*, 'cast longing eyes at'

## PAGE LINE

95. 65. prendre : here 'catch.'
75. happait . . au vol, 'caught in the air.'
94. on le disait, 'he was said to be.' A common elliptical construction, sometimes rather difficult, especially with a dative pronoun. Cf. *je ne lui connaissais pas cette montre*, lit. 'I did not know that watch to him,' i.e. 'I did not know he had that watch.' *On ne lui connaissait que des amis*, lit. 'only friends were known to him,' i.e. 'he was not known to have any enemies.'
- mal noté par la gendarmerie, 'suspected by the police.'
97. la brigade : the ordinary sense of the word is 'army brigade,' that is to say, two regiments; hence the title of *général de brigade* 'brigadier-general' given to the commander. Here, however, the word refers to the *brigade de gendarmerie* or 'picket of mounted police' which is stationed in every French *commune* (parish), and consists of four men and one *brigadier* (corporal).
96. 109. houblonnières, 'hop-gardens.'
117. à verse, 'in torrents'; hence *une averse*, 'a shower.'
120. les alliés : the allied armies of Prussia, Austria, Russia, England, and Sweden, which invaded France after Napoleon's crushing defeat at Leipzig (Oct 16-19, 1813). In January 1814 the Prussian army under Blücher crossed without opposition the Rhine, Moselle, and Meuse. The Austrians and Russians under Schwarzenberg, violating Swiss territory, crossed the Rhine at Bâle, while the Swedes under Bernadotte advanced across Belgium. The Anglo-Spanish army under Wellington had already entered the south of France, and was marching upon Bordeaux.
121. les gueux, 'the rascals,' a word of doubtful origin. According to some authorities it would seem to be a doublet of *queux* (cook), from lat *coquus*. It is always used as a term of contempt, generally with the sense of 'tramp' or 'beggar.'
124. les flambeaux : here 'torches.'
97. 135. pas mal : a colloquial expression equivalent to *beaucoup*.

## PAGE LINE

97. 141. c'était encore la peine: the same expression as cela valait encore la peine, 'it was still worth while.'
142. trois livres dix sous: the present monetary system of France dates from the Revolution, but for a very long time afterwards the peasants persisted in using the old term *livre* instead of *franc*. It is still used in that sense in some expressions, such as *dix mille livres de rente*, 'an income of ten thousand francs,' etc. In the same way the word *sou* has survived, and is still used instead of *cinq centimes*.
- le Saint-Domingue, 'San Domingo coffee.'
150. ont passé par la Suisse: see note to p. 96, l. 120.
161. fait sauter, 'blown up.'
163. les Kaiserlicks: the name commonly given by the French soldiers to the Austrians. It is a corruption of the German word *kaiserlich*, 'imperial.'
98. 176. 6<sup>e</sup> léger: abbreviation of 6<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie légère.
180. battait de l'aile, 'was done up,' or 'exhausted' (like a bird who is tired out and cannot fly).
189. en levant le nez, 'when I looked up.'
- glaçons sur glaçons: *sur* = 'after.'
193. je ne voyais plus clair: a common idiom. *Voir clair* is simply 'to see'; neglect the adjective. Note that several adjectives are frequently used as adverbs, as *clair* is here. Cf.—
- |                |                    |
|----------------|--------------------|
| <i>sentir</i>  | <i>bon</i>         |
| <i>parler</i>  | { <i>haut</i>      |
|                | { <i>bas</i>       |
| <i>chanter</i> | { <i>juste</i>     |
|                | { <i>faux</i>      |
| <i>courir</i>  | <i>vite</i> , etc. |
- Cf. also p. 99, l. 206 *répondaient ferme*, and p. 100, l. 244 *qu'on n'enterrait pas assez profond*.
197. c'est moi qui: note the present tense, though the following verb is past. *C'est moi qui n'est pas moi qui l'a jeté*, 'it was not: . . .'
- lui donnai le coup d'épaule, 'gave him a lift.'
198. nous n'eûmes rien de plus pressé que, 'we

## PAGE LINE

- hastened to,' or turn by 'hurriedly' and a finite verb.
99. 206. répondaient ferme, 'kept up a steady fire'; see note to p. 98, l. 193.
210. sauf votre respect, 'begging your pardon.'
212. pour me remettre, 'to set me up,' or 'pick me up.'
216. le père Mériâne, 'old Mériâne.' The words *père*, *mère* are familiarly prefixed to the names of elderly people, especially among the peasant class.
218. tout ce que j'avais de mieux: see note to p. 9, l. 215. Note the English example, 'in all I have of rich.'
- filer, 'slip away.'
221. empoigné: here 'collared.'
- par dessus le marché, 'into the bargain.'
229. il aurait pu: see note to p. 85, l. 351.
232. l'Égyptien: a nickname given to the old soldier because he has gone through the Egyptian Campaign (1798).
233. faisaient . . le service des pièces, 'manned the guns.'
240. la commune: equivalent to the English 'parish.'
100. 244. profond: see note to p. 98, l. 193.
245. venus: here 'born.'
246. minables, 'delicate.'
247. la chère année, 'year of famine.'
249. s'en allaient, 'died,' or 'passed away.'
251. jusqu'aux serrures, jusqu'aux gonds: *jusqu'à* 'to . . . in the sense of *même*.
254. prend le dessus: lit. 'takes the upper (hand).'
- Translate accordingly.
255. en vivre, 'live on it.'
257. rendre leurs biens aux émigrés: after the abdication of Napoleon in 1814, a brother of Louis XVI. was proclaimed king under the name of Louis XVIII. One of the first acts of the new government was to restore to the *émigrés* their estates, which had been confiscated and sold by the Revolution. This new burden naturally fell on the taxpayers.

## PAGE LINE

100. 257. la partie forestière : *partie* has here the sense of 'district,' or 'country'; cf. English 'Black Country,' 'Fen Country,' etc.
263. remplacer avec : *avec* has here the same sense as *par*.
266. la grande rébellion : the Royalists never considered Napoleon as a French *gouverneur*, but rather as a rebel. They always . . . . .
269. raclée : slang = 'drubbing.'
270. en rentrant dans la baraque, 'when she returned home.'
272. nous autres : *autres* is only added for the sake of emphasis. Neglect it in translating.
275. nous en avons vu de dures : *en* refers to *choses*, understood. Translate by 'hardships,' or 'hard times.' For the partitive genitive see note to p. 99, l. 218.
101. 285. milliers de milliasses : a popular expression which is both emphatic and derogative (cf. *milliasses* from *papier*, etc.). . . . . tens of thousands.'
289. toquant : provincialism for *frappant*.
307. pas mal : see note to p. 97, l. 135.
308. Brienne, la Rothière, Champaubert, Montmirail.  
The invasion of France by the allied armies marks the beginning of the *Campagne de France*, which, from a strategical point of view, was the most marvellous of all the campaigns of Napoleon. Having concentrated his troops at *Fort de l'Écluse*, the Emperor attacked and defeated Blücher at *St. Dizier* (Jan. 27, 1814), at *Brienne* (Jan. 29), and at *La Rothière* (Feb. 1), where, with only 32,000 men, he had to face 170,000 enemies. But, in spite of these victories, he was unable to check the forward march of his opponents, who were always bringing up fresh troops, and he had to fall back on *Troyes*.  
The allied armies then continued their advance, Schwartzberg following the valley of the *Seine* and Blücher that of the *Marne*. Napoleon attacked the latter on Feb. 10, and by a stroke of genius managed to cut his huge army in two at *Champau-*

*bert*, pursued him, beat him again at *Montmirail* (Feb. 11), at *Château Thierry* (Feb. 13), and at *Vauchamps* (Feb. 14). Meanwhile Schwartzberg was rapidly approaching Paris. His vanguard had already . . . Napoleon, having disposed of Blucher, followed Schwartzberg, and, after marching SEVENTY-FIVE MILES IN THIRTY-SIX HOURS, came up with him and beat him at *Mormant* (Feb. 16), and at *Dannemarie* (Feb. 17). Thus, in one month, Napoleon had gained twelve victories and defended the road to his capital against overwhelming numbers.

Exasperated by this stubborn resistance, which filled Europe with wonder, the Czar Alexander ordered Blucher and Schwartzberg to concentrate their forces and march jointly on Paris. Napoleon vainly tried to prevent their junction at *Arcis-sur-Aube*, where, with only 20,000 men, he fought a whole day against 60,000 (March 20). Having failed to stop the enemy's advance, he conceived the bold plan of turning their positions and attacking their rear at *St-Dizier*, thus cutting them off from their base, and obliging them to turn back. 'If Paris can hold out,' he said, 'not one of their number will recross the Rhine.' Unfortunately the Royalists, seeing their opportunity, had fomented political disorders in Paris, and prepared everything so as to pave the way for the allied forces. The capital offered little or no resistance, and was at once occupied. Napoleon gave up the struggle, and signed his abdication at *Fontainebleau* (April 20).

101. 311. *par exemple*: colloquialism = 'but then.'

312. *il fallait marcher*: this refers to the extraordinary marches of Napoleon's army (see note to l. 308).

102. 314. *le roi Joseph . . le roi de Rome . .*: the Empress Marie-Louise and her little son, the *Roi de Rome* (born March 20, 1811), had been left in Paris under the care of Napoleon's brother Joseph, the ex-King of Spain.

On the approach of the enemy, they hurriedly escaped to *Blois*. The Duc de Rovigo relates in his memoirs how the poor child (he was barely

IE LINE

three years old) struggled and refused to leave the palace: 'L'enfant se mit à crier que l'on trahissait son papa, qu'il ne voulait pas partir. Il saisissait les rideaux de l'appartement et disait que c'était sa maison, et qu'il n'en sortirait pas.'

2. 316. les tourner tous: see the end of the note to p. 101, l. 308.

327. Dumouriez was born at Cambrai in 1739 and died at Turville Park, Buckinghamshire, in 1823. After a very brilliant military career he had attained the rank of *maréchal-de-camp* when the Revolution broke out. He then began to play a double game, and while outwardly supporting the Republican government, secretly intrigued in order to bring about a return of the Bourbons. When, after the Duke of Brunswick's insolent manifesto, Austria and Prussia declared war against France, Dumouriez received the command of an army, completely defeated the Prussians at Valmy (Sept. 20, 1792) and at Jemmapes (Nov. 6), and thus had the glory of saving his country from foreign invasion. After the execution of Louis XVI. (Jan. 21, 1793) the European monarchs, fearing for their crowns, organised a general coalition against France. Dumouriez started the campaign by invading the Netherlands, but he was badly beaten at Maastricht (March 17, 1793). A rumour having spread in Paris that his defeat had been intentional, and that he was secretly plotting with the Austrians, the *Convention* sent him commissioners who called upon him to explain his conduct. Dumouriez answered by arresting the commissioners and delivering them up to the enemy. Then he ordered his army to march on the capital, in the hope of following Monk's example and restoring the legitimate sovereign. But his army refused to follow him, and Dumouriez, forced to fly for his life, took refuge among the Austrians and accepted a command in their ranks. Towards the end of his career he settled in England, where he continued his intrigues, and received from the English Government a pension of £1000 for information furnished against his country. One of his works, entitled *Campagnes du Maréchal de Schomberg en Portugal de 1662 à 1668*, was of con-

siderable service to Wellington during the Peninsular War.

102. 328. Louis-Philippe d'Orléans, born at St-Cloud in 1747, was beheaded on Nov. 6, 1793. He was a direct descendant of Philippe d'Orléans, brother of Louis XIV. Intensely disliked by the Queen, Marie Antoinette, he revenged himself by carrying on a campaign of bitter opposition against the Court. During his reign he assumed his titles, assumed the name of Louis-Philippe, became a member of the *Convention*, and even went so far as to vote for the death of his unfortunate relative Louis XVI. Meanwhile he was intriguing and plotting with Dumouriez, in whose army his eldest son, the Duc de Chartres, was an officer. But the plot failed, as we already know; the Duc de Chartres followed Dumouriez into the enemy's ranks, and Philippe Égalité, arrested, with all the members of the Bourbon family, by order of the Convention, perished on the scaffold.

331. Brunswick: Charles William, Duke of Brunswick, (1735-1806), was a Prussian general of great ability, who commanded the allied armies of Prussia and Austria during the first campaign against France. Beaten at *Vulmy* by Dumouriez, he left the service on account of a disagreement with his Austrian colleague Wurmser. In 1806 he resumed his command, and fought against Napoleon. He was shot in the eye at Auerstadt, and died in agony a few days later.

332. Wurmser: Sigismond, Comte de Wurmser, born in Alsace in 1724, died at Vienna in 1797. He served at first in the French army, where he reached the rank of captain, and then entered the Austrian service. In 1793 he commanded an Austrian army against France, and succeeded in breaking through the French lines at Wissembourg, but was then defeated by Pichegru and obliged to retreat. He was more successful in the campaign of 1795, and captured Mannheim, but was defeated the following year by Moreau, who had replaced Pichegru as commander of the French army.

Later on the Court of Vienna sent him to Italy

PAGE LINE

against Bonaparte, by whom he was repeatedly worsted (Castiglione, Lonato, Roveredo, etc.).

102. 333. Pichegru (Charles), born in 1761, enlisted in 1783, rose rapidly to the rank of general, and was placed in command of the army sent against Wurmser in 1793. The following year he began the famous Campagne de Flandres; with half-clad and half-starved recruits, in the midst of a very severe winter, he drove the allied forces from the Netherlands and occupied Amsterdam. It was during that campaign that the Dutch fleet, ice-bound, was captured by a regiment of hussars, a feat quite unique in the annals of war. Elated by his success, and believing, in his unbounded vanity, that the Republic had not sufficiently recognised his services, he opened negotiations with the Prince de Condé, offered to draw back without fighting, and actually abandoned Mannheim to Wurmser. But the Royalist Committee could not agree with the Austrians as to the conditions of Pichegru's treason, and the negotiations were broken off. Pichegru was arrested, transported to Sinnamary (Guiana), but succeeded in escaping to Surinam. He then returned to Europe and accepted a command under the Archduke Charles of Austria.

In 1803 Pichegru, Moreau, and Cadoudal organised a plot against Bonaparte, but they were denounced and arrested. Pichegru strangled himself in his prison.

334. le prince de Condé: Louis-Joseph de Bourbon, Prince de Condé (1736-1818), emigrated from France after the taking of the Bastille, and became the chief leader of the Royalists abroad. He organised and commanded the army of gentlemen collected at Coblenz in 1791, and began the Revolution a long, stubborn, but futile crusade. He and his army fought at first under Wurmser, then under the Archduke Charles of Austria. After the latter's defeat by Moreau at Hohenlinden (Dec. 1800) the army of the Émigrés was disbanded, and Condé retired to England. He returned to France with Louis XVIII., who appointed him *Colonel général de l'Infanterie*.

## PAGE LINE

102. 336. *connétable*: the *connétable de France* was the highest dignitary of the Court, and commander-in-chief of the army. The last of the *connétables* was the Duc de Lorraine, who died in 1626. The office was the one held by Louis XIII.

majorats, 'entailed property' to be inherited by the eldest son (Latin *natu major*). Hence the name.

337. Moreau (Jean Victor), 1763-1813, commanded a battalion of volunteers in the army of Dumouriez in 1792. Promoted to the rank of general in 1794, he led the right wing of Pichegru's army in the Netherlands, and became commander-in-chief after the latter's arrest for high treason. In December 1800 he won against the Austrians the decisive and brilliant victory of Hohenlinden, and returned to Paris at the height of glory. Swelled with pride, and urged on by the ambitious counsels of his wife, he then began systematic opposition to Bonaparte, and even allowed himself to be drawn by Pichegru into a conspiracy. Arrested and sentenced to imprisonment, he succeeded in escaping to America, whence he returned in 1813, yielding to the tempting offers of the Czar Alexander, to direct the operations against France. It was Moreau and Bernadotte (also a traitor to his country) who drew the plan of the whole campaign. But he did not long enjoy the fruits of his base conduct. He was killed by a French cannon-ball at the battle of Dresden (Aug. 1813).

340. Bourmont: Louis Auguste, Comte de Bourmont (1773-1846), was an officer in the *Gardes Françaises* when the Revolution broke out. He emigrated, joined the army of Condé at Coblenz, but soon returned to France and took part in the Royalist insurrection in La Vendée. Forced to surrender in 1800, he went to Paris, where he became the principal agent of Louis XVIII? and the soul of all the Royalist plots. Arrested by Fouché, the chief of Bonaparte's police, he was imprisoned, but made his escape in 1805 and took refuge in Portugal. He was at Lisbon when the town was taken by Junot in 1810, and accepted from the French general the rank of colonel. His bravery and ability were

AGE LINE

rewarded with rapid promotion. After Napoleon's return from Elba, he received the command of the 6th division under General Gérard, but, suddenly abandoning his troops on the eve of a great battle (second battle of Fleurus, June 14, 1815), went over to the enemy, and informed Blücher of the movements of the French army.

Fifteen years later he was placed by Louis XVIII. at the head of the expedition against Algeria, and conquered for France her finest colony. As a reward the king appointed him Field-Marshal. When, three months later (July 1830), the Revolution broke out, and Louis Philippe succeeded Louis XVIII. on the throne, Bourmont resigned his command, and retired to his country residence, where he died in 1846.

02. 343. *un blanc*: the name given to the Royalists, because the royal standard was white. For similar reasons the Republican soldiers were called *les bleus* by the rebel peasants in La Vendée. Extreme radicals are still called *les rouges*, the red flag being the emblem of insurrection.

03. 356. *Ils le traiteraient de Jacobin*, 'they would call him a Jacobin.' The word is here synonymous with republican; the Jacobins were the embodiment of the revolutionary spirit.

The famous parliamentary assembly known as the *Convention Nationale* consisted of two hostile parties, the *Girondins*, or moderates, and the *Montagnards*, or extremists. The latter were again subdivided into two great sects, who took their names from the clubs in which they held their meetings—the *Cordeliers*, at the head of which were Danton and Camille Desmoulins, and the *Jacobins*, whose leader and moving spirit was Robespierre. The *Club des Jacobins* was located in an old convent of Dominican monks in the Rue St-Jacques (Lat. *Jacobus*, hence the name). They organised a system of political espionage which led to denunciations and wholesale executions. 'La haine des inégalités sociales, l'intolérance au profit des nouveautés hardies, le goût de la domination, voilà de quels traits se composa l'esprit Jacobin. Le véritable Jacobin fut quelque-chose de puissant, d'original, et de sombre, qui

## PAGE LINE

- tenait le milieu entre l'agitateur et l'homme d'État, le protestant et le moine, l'inquisiteur et le tribun. De là cet espionnage transformé en vertu patriotique, et cette manie de dénonciation qui commença par faire rire et finit par faire trembler.' — LOUIS BLANC.
103. 358. avez fait vos études, 'have had a liberal education.'  
 361. lui donnaient raison, 'assented.'  
 363. entamer le chapitre de 1815, 'speak of the events of the year 1815.'  
 380. plissés: here 'screwed up,' or 'blinking.'  
 382. vont-ils en recevoir, 'won't they be drenched!'  
 385. rester: here 'sit up.'
104. 387. nous trouverons bien notre lit: here *bien* is, so to speak, concessive; 'we shall find our bed without.'  
 394. bonnet de coton, 'night-cap.'

## THÉOPHILE GAUTIER

TH. GAUTIER was born at Tarbes, in the Pyrénées, in 1811, and died at Paris in 1872. He began life as a pupil of the painter Rioult. He was an ardent advocate of the Romantic movement, striving after originality with true Romantic extravagance, and cherishing an abhorrence of the *bourgeois* or 'philistine,' with his tall stature, long hair and beard, and glaring red waistcoat. His share in the technical part of the work done by the school is very important; his influence in this respect almost equalled that of Victor Hugo. Gautier is a consummate and conscious artist, a great master of form; he is more a painter than a writer; with the minute perfection of his style, the finished and 'concrete' elaboration of every detail in his writings, he seems to draw, not from nature, but from a picture really visible to his mind's eye. In the neat French phrase, 'he writes pictures.'

Now, a man utterly devoid of imagination and sentimentality, whose artistic taste was too acute and too sound not to perceive the aesthetic superiority of classical over mediæval art, could not be a Romantic at heart. Hence this strange result:—

(a) By his Romantic eccentricity he paved the way for that later and morbid Romanticism, posing for immorality, which culminates in Baudelaire.

(b) By his natural fondness for purely objective description, he prepared the transition from ' . . . ' to the Realistic School, and the 'impersonal' art of Flaubert.

The following is a list of his principal works :—

In prose: *Les Jeune-France* (1833), *Mlle de Maupin* (1835), *Voyage en Espagne* (1840), followed by similar books on Italy, Constantinople, and Russia, and last, but not least, *Le Capitaine Fracasse* (1861-3).

In verse: *Poésies* (1830), *Albertus* (1832), *La Comédie de la Mort* (1838), *Émaux et Camées* (1852), his best and most characteristic book.

The works of Th. Gautier are published by Charpentier and Fasquelle, Paris.

### LE PIED DE MOMIE

#### PAGE LINE

107. 2. *marchands de bric-à-brac*, 'second-hand dealers.'  
 8. *agent de change*, 'stockbroker.'  
 9. *chambre moyen âge*, 'room (furnished) in the style of the Middle Ages.' Cf. *un fauteuil Louis XIV*, and below, p. 111, l. 160.  
 13. *un prudent demi-jour*, 'an unobtrusive half-light.'  
 Cf. the use of the adj. *discret*.  
 16. *guipures*: thread or silk lace worked in relief, 'guipure lace.'  
 19. *capharnaum*, 'Capernaum,' used metaphorically for a place where various things are huddled in confusion.  
 21. *terre rouge*, 'terra-cotta.'  
*André Boule* (1642-1732): a famous cabinet-maker, born at Paris.  
 22. *rayés de filaments de cuivre*, 'inlaid with copper.'  
 23. *duchesse*, 'duchess couch.'  
 24. *pieds de biche*, 'cabriole legs,' i.e. curved (such as those of Chippendale chairs, which are an imitation of the Louis XV. style).  
 108. 29. *rubané*, 'rod-welded,' i.e. made of several bands of

## PAGE LINE

'ribbons' of metal placed side by side and then welded or brazed together, so as to form one smooth surface.

108. 29. *amours*, 'cupids.'

30. *biscuit*, 'biscuit,' a kind of china made at Dresden, and also at Sèvres.

*magots*: cf. p. 109, l. 86, *poussah*.

31. *cornets de céladon et de craquelé*: i.e. *de verre céladon et de verre craquelé*, 'horn-shaped vases of sea-green and of frosted glass.'

Saxe, 'Dresden china.'

32. Sèvres, a town on the river Seine midway between Paris and Versailles, owes its fame to the Government porcelain-manufactory established there in 1756. The name itself is used elliptically for the wares manufactured there.

34. *denticulées*, 'with serrated edges.'

36. *relevés de hachures d'or*, 'with gold hatch-work in relief.' Hatching is the *hachure*, a surface by a series of cross-lines, diagonal or rectangular and is used in engraving, in shading a drawing, maps, and the like.

37. Bernard Palissy (1510-90), the father of French pottery, is famous for his earthenware vases ornamented with carved figures, and for the perfection of his enamel work. He was arrested as a Huguenot in 1588, and died in the Bastille.

39. *éventrées*: lit. 'ripped open.' The word is too strong, and must be toned down in translation. The idea is that the drawers have been carelessly left open, and the goods are heaped together in them anyhow.

40. *lampas*, 'half-damask,' a kind of silk material which originally came from China.

*glacé d'argent*, 'worked in silver.'

*des flots . . . soleil*, 'billows of brocatelle shot with glancing light by a slanting sunbeam.'

51. *que faisait . . . peau*, 'rendered strikingly conspicuous by the light flesh-tints of his skin.'

58. *nerfs*: here 'sinews.'

## PAGE LINE

109. 70. un *kriss* malais, 'a Malay *kriss*,' a weapon having a wavy blade, as described in the text, which broadens out usually into a guard, and is furnished with a wooden hilt.
76. *cette cauchelimarde à coquille fenestrée*, 'that rapier with its open-work guard.' In some swords the guard, or metal protection for the hand, is shell-shaped.
81. *bronzes de pacotille*, 'rubbishy bronzes.'
86. *poussahs*: Chinese 'magots' or grotesque figures.
87. *Brahma*: in later Hindu mythology, the supreme god. *Wishnou*: i.e. 'Vishnu,' the god who with the two other great gods, *Brahma* and *Siva*, forms the Hindu trinity.
90. *tout constellé de verrues*, 'studded all over with wart-like protuberances.'
91. *barbelures*: English has no equivalent noun. Use an adjective, 'barbed' (cf. barbed arrow, barbed wire, etc.). Some voracious kinds of fish (pike, etc.) have a mouth such as the one here described, i.e. with teeth even on the tongue and palate.
93. *Witziliputzili*: a Mexican god.
110. 98. *ton vert-de-grisé*, 'the verdigris colour.' *Vert-de-grisé* is an adjective formed from *vert-de-gris*, like *satiné* from *satin*.
100. *des luisants . . formes*, 'satin glosses flickered on its surfaces.'
103. *Lysippe*, 'Lysippus,' a Greek statuary of the fourth century B.C., a contemporary and rival of *Apelles*.
111. *gaufre*, 'figuring.'
118. *à peine rayée de quelques hachures invisibles*, 'only faintly traversed (lit. streaked) by a few cross-lines.' Cf. note on p. 108, l. 36.
111. 141. *louis*: an old gold coin of the value of 24 livres, first issued under Louis XIII. (1610-43). Its modern representative is the 20-franc piece.
144. *vous scruteriez . . que vous n'y trouveriez pas*, 'you might search . . and you wouldn't find' Note the use of *que* where the English idiom requires *and*. Translate the following: 'my husband and I have said it, and I should not have believed it.'

## PAGE LINE

111. 146. *tigre à cinq griffes* (slang), '5-franc piece.'
163. *phosphoriques*: we should say in English, 'phosphorescent.'
112. 192. *le cerveau marbré de quelques veines de gris de perle*: lit. 'the brain marbled with some pearly-grey veins,' i.e. 'tipsy.' The whole phrase is a far-fetched elaboration on the word *gris* in the sense of 'slightly drunk.'
195. *natrum*: carbonate of soda in the natural state.
196. *paraschites*: a Greek word = those who open corpses to embalm them.
201. *autant*, 'as long.'
202. *je bus*, etc., 'I soon drank deep of the black goblet of sleep.'
113. 220. *estompée*: the verb *estomper* means 'to use the *estompe*,' a short thick roll of paper or leather with a point, used to rub down the harsh lines of a crayon drawing, or to shade it. Perhaps the nearest English equivalent here would be 'blurred' or 'subdued,' with the word 'light' inserted.
221. *dépoli*, 'frosted.'
227. *patères*: discs of copper serving to keep drapery in its place or to hang things on. They are called so because they are fashioned like a shallow saucer-like vessel.
114. 246. *sauter à cloche-pied*, 'to hop on one foot.'
252. *café au lait très foncé*, 'very dark brown.'
253. *bayadère*, 'an Indian dancing-girl.' Portuguese *baileadera*, 'female dancer.'
260. *à n'en pas douter*, 'without a shadow of a doubt.' See note on p. 48, l. 745.
261. *la race* . . Nil: i.e. the Egyptian race.
262. *tournés en fuseau*, 'spindle-shaped.'
263. *emprises*, 'bracelets'; from Italian *impresa*, or Spanish *empresa*, with the same meaning.
264. *tours de verroterie*, 'circlets of glass beads.'
267. *Isis*: an Egyptian goddess, the wife of Osiris (see p. 120, l. 478) and mother of Horus. She was originally the goddess of the earth, but afterwards of the moon.

## PAGE LINE

114. 271. *pagne de bandelettes chamarrées* . . , 'a girdle of ribbons bedizened with black and red hieroglyphs.'
115. 288. *germer et perler*, 'rise and stand like pearls.'
298. *cophte*, or *copte*, 'Coptic,' the language of ancient Egypt.
299. *syringes*: the name given by the Greeks to the sepulchres of the Egyptian Pharaohs at Thebes; cf. p. 116, l. 322.
300. *Ser*: a country of ancient Egypt.
310. *thabebs*: a kind of Oriental foot-gear; cf. the Turkish word *babouche*, 'slipper,' now naturalised in French with the same meaning.
116. 322. *nécropole*, 'necropolis'; i.e. 'corpse-city,' the underground vaults or catacombs of the dead.
323. *peuples ténébreux*, 'the shades.'
334. *régence et troubadour*, 'kingly and courtly.'
349. *Amenthi* is the Egyptian Hades.
117. 353. *à grands ramages*, 'with large flower-work patterns.'
369. *pylônes* (Greek), 'porches,' 'vestibules.'
375. *stèle*: a monument consisting of a single stone of the shape of a pillar. Greek *stēlē*, 'column,' 'pillar.'
118. 388. *éperviers*: the sparrow-hawk is a prominent figure amongst the Egyptian hieroglyphs.
- tau*, *pedum*, *bari*: three Egyptian hieroglyphs. *Tau* is the same as the Greek *tau* or T, *pedum* is the crook, and *bari* is the boat; rough drawings of the two latter being used as alphabetic characters.
405. *pschents*: the royal head-dress of Egypt.
406. *bardés*: *bardé* means (1) 'barded' or 'armed with the barb,' as *un cheval bardé et caparaçonné*; (2) 'covered with a broad, thin slice of bacon, larded', from *barde* = (1) 'the barb or armour for a horse'; (2) 'broad, thin slice of bacon.' Say here, 'armed with breastplate and gorget.'
411. *le codex hiératique*, 'the priestly code.'
419. *Xixouthros* is the Egyptian Noah.
420. *Tubal Cain*: 'And Zillah [the wife of Lamech], she also bare *Tubal-cain*, an instructor of every artificer in brass and iron.'—Gen. iv. 22.

## PAGE LINE

119. 455. yeux de verre: mummies, or rather the cases in which they were enclosed, were often fitted with glass eyes.
120. 487. enragé, 'inveterate.'
488. tirer, 'to let off.' Cf. *tirer un fusil, tirer des fusées* (rockets).
493. je n'y pensais plus, 'I'd forgotten all about it.'

## ANDRÉ THEURIET

A. THEURIET was born at Marly-le-Roi, near Versailles, in 1883, but his youth was spent among the woodlands of the Argonne and Ardennes, which he has pictured with a loving hand almost in every one of his books. In 1853 he came to Paris to study law, but, as so many had done before him, soon gave it up for literature.

In spite of the genuine worth and subtle charm of his poetry, Theuriét is best known in France and abroad as a novelist. His principal novels are:—*Le Mariage de Gérard, La Fortune d'Angèle, Le Filleul d'un Marquis, Le fils Maugars, Tante Aurélie, Toute Seule, Hélène, L'Amour de la Préfète, Reine des Bois, Le Mari de Jacqueline, Jeunes et vieilles Barbes, Le Refuge*. The subjects of these novels are taken from provincial life, mostly in the north-east of France, in Lorraine and the Ardennes. The impression they leave on one's mind is thus summed up by an able critic, M. André Lemoyne:—

'Quelle chose d'intime, de profond, de sauvage aussi, nous charme et nous pénètre à chaque page de ses livres. Il nous peint, dans une langue à la fois sobre et colorée, claire et élégante, les intimes bonheurs, les ridicules et aussi la poésie de la vie de province. On y sent une franche et saine saveur de terroir qui constitue l'originalité de l'écrivain.

'Ce qui ressort surtout des livres d'André Theuriét, c'est l'amour de la nature forestière, l'intime souvenir de la vie campagnarde, et en même temps une pitié profonde pour les souffrants, les déshérités de ce monde, qui vont courbés sur la glèbe ou errants sur les routes, à l'heure où le soir tombe, et quand s'illumine dans la nuit la fenêtre des heureux.'

The works of André Theuriét have been published by A. Lemerre and by Charpentier and Fasquelle.

## LES PÊCHES

PAGE LINE

125. 2. copain, 'chum.'
3. lycée: the *lycée* is a secondary school, the head of which is called a *proviseur*.
4. pioché notre bachot, 'swotted for our degree.' *Piocher* is originally 'to dig,' as with a *pioche* or pickaxe; hence 'to work or study hard,' 'to fag away.' *Bachot*, slang for 'degree of bachelor,' *baccalauréat*.
12. la mielleuse saveur, 'the homed (i.e. sweet) savour.'
14. une boîte de Pandore, 'a Pandora's casket.' Pandora was fabled by the Greeks to have been the first woman created, and Zeus (Jupiter) gave her a casket, in which all the evils were imprisoned, and sent her to Epimetheus, the first man, who took her to wife. Unhappily, he opened the casket and released all the confined evils, and they went abroad through the world; only Hope remained behind.
19. surnuméraire: an employé in the government service who is working without a salary until he obtains an official position and title.
22. verbe here='voice.' The two other meanings of *verbe* are technical, (1) 'verb' in grammar, (2) with *le*, 'the Word, Jesus Christ.'
24. coupés en brosse: i.e. cut so as to stand straight up, a common French method of dressing the hair. complet, 'complete suit.'
126. 26. désinvolte, 'unrestrained,' *dégagé*.
31. faire valoir, 'to make (something) give out its value'; hence, *faire valoir une propriété* is 'to farm an estate.'
32. assez ronde, 'fair-sized.' Cf. 'a round sum (of money).'
33. pineau is a small black Burgundy grape. Here used as adj.
37. employés, 'civil servants.'

## PAGE LINE

123. 38. *jeté le froc aux orties*, lit. 'thrown the cassock among the nettles,' was originally said of an 'un-frocked' priest. The expression is now used, in a general sense, of any one who gives up his profession.
52. *enfant de la balle*, 'a son who follows his father's profession.' Originally used of pupils of tennis masters who took up the profession of the *ball*.
55. *baccalauréat*, 'bachelor's degree.'
127. 75. *si le mari*, etc. : i.e. if the husband is in possession of a fair income, the wife should bring a *dot* of greater value.
76. *or ma femme*, etc., 'now my wife and I had scarcely—the two of us—the wherewithal to get a scanty supper.'
87. *la représentation*, 'show.'
90. *une sauterie*, 'a hop' (dance); slang.
128. 117. *soit, mettons que c'est un enfantillage*, 'well, perhaps (lit. 'let us grant') it is childish.'
129. *le préfet*, the official who has charge of the administration of a department; *le président du tribunal*, 'the chief magistrate.'
130. *le dessus du panier*, 'the upper crust.'
129. 141. *douillettement espacées et serties* . . , 'daintily spaced in a setting of vine leaves.' *Sertir* is 'to set (a stone) in a ring.'
143. *des rougeurs foncées*, etc., 'dark red tints streaked the greeny whiteness of the velvet skin.'
146. *je les caressais de l'œil*, 'I looked at them with fond glances.' Cf. p. 163, l. 65.
152. *chipper*, 'to prig.'
160. *Sèvres* : see note on p. 108, l. 32.
130. 172. *j'étais un peu de la maison*, 'I was fairly well-known to the household.'
180. *je les tamponnai*, 'I jammed them in.'
184. *couvre-chef*, 'headgear.'
189. *m'esquiver à l'anglaise*, 'to take French leave.'
131. 207. *transes*, 'frights.' Not 'trances,' for which the French is *cataplexie*; figuratively 'trance' = *extase*.

## PAGE LINE

131. 217. tuyau de poêle, 'stove-pipe,' 'chimney-pot,' 'tile.'  
The dignified term is *chapeau de haute forme*, 'silk hat.'
132. 247. gouailleuse (a somewhat slangy word), 'jeering' =  
*railleuse*.
250. un train de culture, 'an agricultural establishment.'
257. paperasserie, 'quill-driving.'
260. je l'ai arrondi, 'I've improved it.' Cf. *ronde*,  
p. 126, l. 32.
264. quoiches : a variety of plum.
269. un ronflement de batteuse, 'the rumble of a  
threshing-machine.' Contrast the articles in  
French and English. *Batteuse* is for *machine*  
*batteuse*.
133. 282. je me suis payé une ribambelle d'enfants, 'a  
string of youngsters is my reward.'

## FRANÇOIS COPPÉE

FRANÇOIS COPPÉE was born in Paris in 1842, and educated at the Lycée St-Louis. After the completion of his studies he entered the civil service, and became a clerk in the War Office. Later on, he was appointed librarian to the Senate, and *archiviste* to the 'Comédie Française,' and only resigned these posts in 1884, after his election to the French Academy.

He has published the following works:— In verse: *Le Reliquaire* (1866), *Les Intimités* (1868), *Les Poèmes Modernes* (1870), *Les Humbles* (1872), *Le Cahier Rouge* (1874), *Olivier* (1875), *L'Exilée* (1876), *Récits épiques* (1878), *Contes en Vers* (1881), *Arrière-Saison* (1887). In prose: several volumes of charming short stories.

As a dramatist he is best known as the author of *Le Passant* (1869), *L'Abandonnée* (1871), *Le Luthier de Crémone* (1876), *Severo Torelli* (1883), *Les Jacobites* (1885), *Pour la Couronne* (1895).

François Coppée is a consummate artist, and perhaps the 'cleverest' of French rhymers; he possesses technical skill to a surprising degree, and his versification is almost perfect. He has created what is sometimes called *le vers moderniste*, an

instrument which he uses with considerable effect in a series of short dramatic poems, full at once of melancholy and sarcasm, tenderness and irony.

He is above all *le Poète des Humbles*; his subjects are generally chosen from the humbler aspects and conditions of life, and though some may prefer other parts of his works, it is in his realistic pictures of Parisian homes, suburban scenery, and the toils of Parisian workmen and clerks, in his tales of untold passion, of silent and forbearing devotion, of grief and sufferings neither 'noble' nor tragic in the literary sense, but all the more real and touching in the midst of their commonplace surroundings, that his indisputable originality is seen to best advantage.

'Victor Hugo, it is true, had sung, in his *Légende des Siècles*, of wretched homes and humble lives, but, being unable to do without some appreciable note of grandeur, he has presented us with pictures of dramatic misfortunes, desperate sufferings, and startling sacrifices.

'M. Coppée's heroes, for the most part, pass along in the crowd with stooping shoulders and threadbare clothes, without even picturesque rags to distinguish them. But with a gentle and even tender touch he unveils to us the misery or the beauty hidden under an exterior of commonplace mediocrity.

'His poetry is intensely human, its most trivial details serving, so to speak, as tokens of the hidden beauty or the secret drama of a life, and uttered in language which melts the heart.

'The writer, it is unnecessary to add, tells us his stories in language of singular flexibility which can express everything without dragging, and which, clinging avowedly to the soil, is yet not without its wings.'<sup>1</sup>

The complete works of François Coppée have been published by A. Lemerre, Paris.

## L'ADOPTION

### PAGE LINE

137. 1. romans-feuilletons: serial stories appearing as a *feuilleton* or literary supplement to a newspaper.
11. cuisine, 'fare.'
12. saisissant, 'thrilling.'
14. égout collecteur: a sewer which collects the sewages of various smaller drain-pipes; 'main sewer.'

<sup>1</sup> Jules Lemaitre, *Les Contemporains*.

PAGE LINE

137. 22. selon les rites, 'in due form.'  
 au lieu et place du: a legal and, therefore, antiquated phrase; modern French would require *au lieu et à la place de*, 'in lieu and stead of.'
138. 28. ah! voilà, 'but then——'.  
 30. jouer des coudes, 'to elbow one's way.' Cf. *jouer des talons*, 'to use one's heels,' 'to take to flight.'  
 46. les Écorcheurs, 'the murderers.' Cf. Engl. 'Jack the Ripper.'  
 48. souliers à la poulaine, 'sharp-pointed shoes.'  
 50. tirades à n'en plus finir, 'never-ending speeches.'  
 51. les drames . . comestibles, 'one can't live on . .'  
 59. raté: the verb *rater* is 'to miss fire.' Say, 'that has missed his vocation.'
139. 73. pour faire bouillir . . : cf. Engl. 'pot-boiler.'  
 83. des habitudes casanières, 'stay-at-home habits.'  
 91. un commencement de bedaine, 'the first beginnings of a corporation.'  
 92. l'épi de Saint-Pierre is the name given to a tuft of hair which grows the wrong way (i.e. backwards), or to a solitary tuft of hair on a man's bald head.  
 93. sur un crâne beurrefrais, 'on a butter-coloured scalp.'
140. 98. l'Ecole Centrale: the chief school of engineering at Paris, the French Cooper's Hill.  
 99. fils de leurs œuvres, 'self-made men.'  
 le ruban rouge, 'the ribbon of the Légion d'Honneur.'  
 101. guignol, 'puppet show.' Lit. 'punchinello.'  
 104. quelle scie! 'what a nuisance!'  
 107. machine and its corresponding masculine form *machin* are very commonly used in colloquial language where in English we should say 'thingamajig,' 'what-you-may-call-it.' Cf. *à quel prix?* 'what does the thingamajig cost?' The forms correspond respectively to a noun of masculine or feminine gender. *Machine* is also a slang term for 'a dramatic piece.'
109. Bouffe-Toujours, 'Greedy-guts,' 'Stodger.'

## PAGE LINE

140. 113. *la chienne de vie*! 'what a cur life is!'  
 120. *mâchefer*, 'coke.'  
 123. *suédoises*: understand *allumettes*, 'safeties.'  
 124. *tonnerre de brindezingue*! a meaning-  
 expletive (*être en brindezingue* = 'to be in a ...'  
 'Great Scott!' might serve as an equally meaning-  
 less equivalent.  
 125. *me voilà frais* (slang), 'I am (shall be) up a tree.'  
 127. *un joli réveillon*, 'a nice evening's jollification.'  
 141. 134. *couturière à la mécanique*, 'machine-sempstress.'  
*l'élevait au biberon*, 'was bringing it up on the  
 bottle.'  
 139. *toc . . toc . .*, 'rat-a-tat.'  
 143. *méchant*, 'sorry.'  
 148. *Mont-de-Piété*, 'pawnshop.'  
 153. *il faut bien*, 'there's nothing else for it.'  
 154. *aux Lilas*: a suburb of Paris.  
 155. *fait des ménages*, 'goes out charing.'  
 156. *rapport à ce que*: elliptical for *par rapport à ce*  
*que*, an illiterate equivalent of *parce que*.  
 160. *quand je toucherai ma quinzaine*, 'when I get  
 my fortnight's wages.'  
 167. *gosse* (slang), 'youngster,' 'kid.'  
 142. 172. *mioche* (slang) = *gosse*.  
 176. *malin*, 'difficult.'  
 182. *grande* is here untranslatable. *Rire dans sa barbe*  
 means 'to laugh up one's sleeve'; but here a  
 literalism is added to the figurative expression by  
 the introduction of *grande* (i.e. 'well-grown,'  
 'thick').  
 185. *bigre*! a slang exclamation.  
 188. *il est en train*, 'he is wound up.'  
 143. 207. *pour de bon*, 'and no mistake.'  
 210. *elle n'ira pas loin*, 'she won't last long.'  
 211. *l'Assistance publique*: corresponding to 'the  
 parish' in England.  
 144. 259. *tirage* is, in printing, the pulling of the printed  
 sheets from the machine; say here, 'circulation.'

PAGE LINE

144. 263. droits, 'royalties' (on books published).

269. très bien . . très émue, 'very nice . . very feeling.' Note this use of *bien* as an adjective, and cf. *elle est bien*, 'she is nice-looking.'

## LUDOVIC HALÉVY

LUDOVIC HALÉVY was born at Paris in 1834. After his studies at the Lycée Louis-le-Grand, where he was intimately connected with the famous littérateur and journalist Prévost-Paradol, he entered the government service, and from 1842 to 1858 was a clerk (*attaché rédacteur*) at the Ministère d'Etat, then chief clerk at the Colonial Office, and in 1861 secretary (*rédacteur*) of the Corps Législatif. Certain successes gained in the drama, however, induced him to abandon office-work, and he gave himself up entirely to writing for the stage. In 1860 he began his partnership with Henri Meilhac, with whom he collaborated in the production of many librettos for Offenbach's operas. The chief among these are: *Orphée aux Enfers*, *Barbe-bleue*, *La Grande-duchesse de Gérolstein*, *La Belle Hélène*, *Les Brigands*. In the domain of pure comedy he has written: *Frou-frou* (1870), *Les Brebis de Panurge*, *Madame attend monsieur*, *Toto chez Tata* (1873), *La Cigale*, *Tricoche et Cacolet* (1872), *Loulou*, and several others. His dramatic pieces thus form by far the greater part of his works, but it is probably in his novels that he best reveals his qualities as the refined writer and delicate painter of Parisian life. His best and most popular work of this kind is *L'Abbé Constantin* (1882), a charming novel which has been adapted for the stage and performed with great success in France and Italy. His other novels are: *Madame et Monsieur Cardinal*, *Un Mariage d'Amour*, *Les trois Coups de Foudre*, *Criquette*, *Les petites Cardinal*, *Princesse*. Like Gautier, he wrote a book of descriptions and impressions of the Franco-German war in a popular form, under the title of *L'Invasion*. In 1886 he was elected member of the French Academy.

The story here chosen to represent him is a splendid specimen of subtle, albeit occasionally broad, humour; step by step it advances until it reaches the top rung of the ladder in the ejaculation of the tipsy Grelot: 'C'est dur tout de même de penser qu'il ne me reste que vingt-six sous de l'héritage d'un père unique !'

## L'HÉRITAGE

## PAGE LINE

147. 3. l'omnibus qui fait le service de la correspondance du chemin de fer = 'the omnibus which meets the trains,' or simply 'the railway omnibus.'
6. livret Chaix : a railway time-table corresponding to the English 'Bradshaw.'
- j'avais cru démêler, 'I thought I had made out.'
12. avaient . . une petite pointe, 'had taken a drop too much,' 'were a little "on."'
15. l'enluminure des pommettes, 'their flushed cheeks.'
148. 26. à la boutique, 'shop !' Compare expressions like *au voleur ! au loup !*
33. ça va bien ? is the usual familiar form of inquiry as to one's state of health, of business, and so forth : 'been (getting on) all right.'
39. épicerie is a much wider term than the English 'grocery' which it is usually rendered ; it includes besides the ordinary wares of a grocer and provision-dealer.
43. as tiré une bordée (slang), 'disappeared.' *Bordée* is the naval word for 'tacking' ; the expression therefore means lit. 'to go on a tacking course.' It is generally used of soldiers or sailors deserting.
45. j'ai fait des caravanes, 'I have knocked about.'
- histoire de voir (slang) = *pour voir*.
50. béat (L. *beātus*) et satisfait, 'sanctimonious and self-satisfied.'
57. qui s'est laissé décéder, 'who has gone and died.'
149. 66. ta plus vieille : understand *en-de-vie*.
72. chaud, chaud, 'now then, make haste with . . ;' lit. 'warm (to your work).'
75. vas : a common provincial and slang form for *vais*.
84. voilà ce que c'est, 'it's like this.'
91. sans savoir : i.e. 'without knowing why you do it,' 'for no reason at all.'
96. à quoi que : elliptical for *à quoi est-ce que*.

## PAGE LINE

150. 100. *dam, n'est-ce pas!* 'hang it all!' *Dam* is short for *dame*, which is itself an abbreviation of *damne-dieu* (*Dominus Deus*, Lord God), a common oath in Old French.
108. *en être de* is 'to take part,' 'share in.'
113. *sur*, 'out of.' Cf. *dià sur douze*, 'ten out of twelve.'
114. *ça ne sera pas gros*: cf. the vulgar 'not a fat lot.'
117. *subtilisé*, 'prigged.'
130. *parti=ivre*. Cf. English 'far gone' (in drink).
151. 134. *une jolie tripotée*, 'a nice little hiding.' Another slang term is *raclée* (=dignified correction).
146. *l'huissier* is a public official whose duty it is to serve writs, to see to the execution of sentences, etc.
149. *qué que ça?* = *qu'est-ce que ça?*
150. *c'est*: observe the illiterate singular for plural, *c'est for ce sont*.
155. *en argent liquidé*, 'net cash.'
163. *greffe* corresponds to the English District Registry.
152. 177. *si c'est Dieu possible!* *Dieu* qualifies the sentence 'in Heaven's name it can't be!' 'you don't mean to say so!'
198. *nous relèverons ça sur les registres*, 'we'll turn it up in the registers.'
204. *ça fait=elles (les femmes) font*.
153. 207. *ça n'est pas une affaire*, 'it's nothing to make a fuss about.'
154. 246. *nous voilà dans une mauvaise veine*: lit. 'we have come upon a bad vein' (of ore); i.e. 'we have touched on an unpleasant subject.'
248. *piéton de la poste*, 'foot-postman.'
252. *même qu'il . . . de trop*, 'though he looked to have taken a drop too much.'
272. *Chose*, 'what's-his-name.' *Chose* is masculine in this sense.
273. *fier* (slang) = *fameux*, 'splendid.'
275. *à fond* · cf. Engl. 'downright.'
155. 286. *maître de timonerie* = 'quartermaster.'

## PAGE LINE

155. 287. la croix : i.e. *de la Légion d'Honneur*.  
 293. ça marche, 'we're getting on.'  
 296. elle a toujours été fourrée dans, 'she always was mixed up with.'  
 308. gérant is the managing editor of a newspaper who is directly responsible for what it contains; the rédacteur is the literary editor who contributes and arranges the matter.  
 312. salées, 'broad.'  
 156. 314. y en a-t-il de drôles de métiers? 'aren't there some funny jobs?'  
 157. 360. deux à le connaître, à le voir . . . 'two that know him, and see him every day.'  
 367. sur : cf. p. 150, l. 113.  
 377. gros sous = 'coppers.'  
 385. bien à moi, 'my very own.'  
 158. 408. un père unique, 'an only father' (!); this expression, modelled of course on the phrase *un fils unique*, is the veritable climax of the humorous scene.

## PAUL BOURGET

PAUL BOURGET, poet, critic, and novelist, was born at Amiens in 1852. His student days were of exceptional brilliance, and gave that fair promise which was destined not to be belied. In common with the large majority of the littérateurs of Europe in the nineteenth century, he served his apprenticeship in the domain of criticism in the ranks of the *Revue des Deux Mondes*. From 1873 to 1884 was engaged on various critical and literary tasks. His true poetical spirit was not slow to manifest itself, and at the age of twenty-three he made his first great hit with *La Vie inquiète, Poèmes*; these were followed by *Edra* (1878) and *Les Aïeux* (1882). He next distinguished himself as a critic in the study of *Ernest Renan*, and the *Essais de Psychologie contemporaine*, which were followed by a second series in 1885. In all his work he appears as the subtle psychologist and the writer of great power. In his novels—*L'Irréparable*, *Profil perdu*, *Cruelle énigme*, *Un Crime d'Amour*, *André Cornelis*,

*Mensonges*, etc.—he is the keen analyst, the careful stylist, the delicate handler of contemporaneous life.

In *Lucie*, which is taken from *Pastels*, the subtle humour of the story is vividly brought out by the contrast of the pervading moral tone and the tinge of melancholy which constitutes the characteristic charm of Bourget's inventive writing.

## LUCIE

## PAGE LINE

161. 9. Jean-Baptiste Kléber was a celebrated general of the time of the Revolution. He was assassinated in Egypt in 1800.
11. Jules Michelet (1798-1874): one of the most famous of the historians, author of *Histoire de France* and *Histoire de la Révolution*.
16. le bourrelet rouge, 'the red edge.'  
un teint brouillé de bile, 'a dyspeptic complexion.'
23. condottière: a captain of Italian mercenary soldiers. The Italian plural is used, *condottieri*.
162. 27. Maurice de Saxe, marshal of France, and one of the greatest generals of his time (1696-1750).
32. son . . collègue: an allusion to General de Gallifet, a famous cavalry leader, to whom every detail of this sketch would exactly apply.
- 37. la place d'armes du corps, 'the body's stronghold.'
38. maître des Mirlitons: *les Mirlitons* is the name of a fashionable club at Paris, where, of course, fencing is extensively practised.
41. cercle . . : the best known tennis-club in Paris.
42. chez Gastine: a famous shooting-gallery much frequented by officers and sportsmen.
43. faire quelques cartons, 'to practise at the targets.'  
*carton* = 'cardboard' (of which the targets are made).
44. felis: the general scientific name for an animal of the cat-tribe, lion, tiger, leopard, etc.
48. de par la nature et de par sa volonté  
of nature's will and his own.'
53. l'hôtel Werekiéff: this does not mean  
but a family mansion. The town

## PAGE LINE

- families are generally known as *l'hôtel* + name; e.g. *l'hôtel La Rochefoucauld*, etc.; cf. Italian *Palazzo Rospigliosi*.
162. 56. tout autant de, 'the same number of.'
163. 65. se caresser les yeux: a somewhat fanciful expression for 'to delight their eyes.'
72. Montluc: a famous French captain of the fifteenth century, infamous for his cruelties towards the Calvinists.
73. le ministère, 'the War Office.'
75. du Bois refers to the *Bois de Boulogne*, the French Hyde Park.
77. un des gauchers les plus difficiles, 'one of the most redoubtable left-handed fencers.'
82. coups de boutoir, 'churlish retorts.'
92. mauvais coucheur, 'disagreeable person.'
96. ça marche: cf. p. 152, l. 204.
97. roué comme potence = Engl. 'as cunning as a fox.'
164. 109. gueuse: cf. Engl. colloquialism, 'beggar'
111. le manège, 'the by-play.'
115. souliers vernis 'patent-leather shoes.'
121. la mondaine, 'the society woman.'
132. est-ce complet? 'isn't the picture complete?' 'isn't she all there?'
165. 138. siéger has here the general sense of 'sit' (= *s'asseoir*); in strict use it is only technically said of sitting in state or authority, as of judges and courts, and of bishops occupying a see (= *tenir le siège*); *la cour de cassation siège à Paris*; *le pape Léon XIII a siégé 21 années*.
149. avec des allures de képi: i.e. on the side of the head, like a *képi* (a light cap for undress uniform).  
il porte beau, 'he is smart.' *Porte* is intransitive.
150. cette crânerie de tenue, 'this swagger get-up.'
162. satanée fillette! 'little she-devil!'
163. ramasser un contre, 'to parry a counter-stroke.'
165. vli! vian! vivacious exclamations often accompanying a blow or some vigorous action.

## PAGE LINE

165. 165. elle n'en mènerait pas large, 'she would have her wings clipped.'
166. 180. un vieux dur-à-cuire, 'an old hard-as-nails.'
188. on aiguille un train, 'a train is switched over the points.'
- ce n'est rien . . voyage, 'that's nothing either, that little movement; it only means the whole journey.'
198. donne une solide tape à, 'knocks on the head.'
200. en dessous, 'under his breath.'
167. 225. flandrins, 'gawks.'
227. des existences de remplaçants: before the war of 1870, rich men who drew a losing number at the conscription were allowed to pay other men to serve in their place. The recognised price was about £80. These mercenaries went by the name of *remplaçants*, and, as long as the money lasted, lived 'in clover.' Such is the sense here.
231. fils à papa, 'dadda's boys.'
241. par exemple, 'and no mistake about it.'
169. 279. il y a une romance là-dessus: the *Chanson de Fortunio*, by A. de Musset. It begins thus:
- Si vous croyez que je vais dire  
 Qui j'ose aimer,  
 Je ne saurais, pour un empire,  
 Vous la nommer.
- Nous allons chanter à la ronde  
 Si vous voulez  
 Que je l'adore, et qu'elle est blonde  
 Comme les blés.
282. gamineries d'enfant, 'child-like roguishnesses.'
296. connais pas=*je ne le connais pas*.
170. 314. qui nous pleurait cette eau 'that dribbled out this water to us.'
325. forci, 'grown strong.'
332. par le menu, 'in detail.'
343. coffre (slang), 'body.'
171. 361. ça: cf. p. 152, l. 204.

## PAGE LINE

171. 365. Gustave Aymard wrote up American travels in novel form.
373. c'est une étape, 'it's a long stretch.'
380. thème, 'composition.'
381. le pion, 'the (school)master.'
172. 398. je saisis, 'I took in.'
413. The reference is to the story that Hercules was in bondage for three years (in obedience to an oracle) to Omphale, Queen of Lydia, in Asia Minor, and that he wore her clothes while she dressed in his lion-skin, and carried his club.
421. un bal costumé, 'a fancy-dress ball.'
173. 433. torero, 'bull-fighter.'
437. mais . . . mais . . . mais: notice the effective repetition of this word, intranslatable into English, by way of 'piling on the agony.'
174. 465. quelle touche! 'what a get-up!'
470. écartées de, 'standing out from.'
472. boudiné, 'tightly buttoned' (like a pudding in a bag).
473. cet air potache, 'that school-boy appearance.' *Potasse* has the same meaning as *lycées*, and is connected with *pot*, 'study.' All are thorough slang.
474. l'enfant de troupe, 'a soldier's boy.'
475. du déluré et de l'hébété, 'of cuteness and stupidity.'
492. shapska, 'lancer's helmet.'
493. guidon: the small triangular flag fixed on the end of lances.

# MACMILLAN'S FOREIGN SCHOOL CLASSICS.

Edited by G. E. FASNACHT. Poit 8vo.

CORNEILLE—LE CID. By G. E. FASNACHT. 1s.

DUMAS—LES DEMOISELLES DE ST. CYR. By VICTOR

OGER, Lecturer at University College, Liverpool. 1s. 6d.

FRAZER—FRENCH PLAYS FOR SCHOOLS. By Mrs.

J. G. FRAZER. 1s. 6d.

MÉRIMÉE—COLOMBA. By G. E. FASNACHT. 2s.

MOLIÈRE—L'AVARE. By L. M. MORIARTY, B.A. 1s.

MOLIÈRE—LE BOURGEOIS GENTILHOMME. By the  
same. 1s. 6d.

MOLIÈRE—LES FEMMES SAVANTES. By G. E. FASNACHT  
1s.

MOLIÈRE—LE MALADE IMAGINAIRE. By the same.  
1s. 6d.

MOLIÈRE—LE MISANTHROPE. By the same. 1s.

MOLIÈRE—LE MÉDECIN MALGRÉ LUI. By the same. 1s.

MOLIÈRE—LES PRÉCIEUSES RIDICULES. By the  
same. 1s.

RACINE—BRITANNICUS. By E. PELLISSIER, M.A. 2s.

FRENCH READINGS FROM ROMAN HISTORY. Selected  
from various Authors, by C. COLBECK, M.A. 4s. 6d.

SAND, GEORGE—LA MARE AU DIABLE. By W. E.  
RUSSELL, M.A. 1s.

SANDEAU, JULES—MADEMOISELLE DE LA SEIG-  
LIERE. By H. C. STEEL. 1s. 6d.

VOLTAIRE—CHARLES XII. By G. E. FASNACHT. 3s. 6d.

GOETHE—GÖTZ VON BERLICHINGEN. By H. A. BULL,  
M.A. Lecturer at Wellington. 2s.

GOETHE—FAUST. Part I., followed by an Appendix on  
• PART II. By JANE LEE, Lecturer in German Literature at Newham  
College, Croydon. 1s. 6d.

HEINLE—SELECTIONS FROM THE REISEBILDER AND  
OTHER PROSE WORKS. By C. COLBECK, M.A., Assistant Master  
at Harrow. 2s. 6d.

LESSING—MINNA VON BARNHELM. By Rev. C. MEKE.  
2s. 6d.

SCHILLER—SELECTIONS FROM SCHILLER'S LYRI-  
CAL POEMS. With a Memoir of Schiller. By E. J. TURNER, B.A.,  
and E. D. A. MORSEHEAD, M.A., Assistant Masters at Winchester. 2s. 6d.

SCHILLER—DIE JUNGFRAU VON ORLEANS. By JOSEPH  
GOSWICK. 2s. 6d.

SCHILLER—MARIA STUART. By C. SHELTON, D.Lit., of  
Belfast. 2s. 6d.

SCHILLER—WILHELM TELL. By G. E. FASNACHT. 2s. 6d.

SCHILLER—WALLENSTEIN. PART I.—DAS LAGER.  
By H. B. COTTELL, M.A. 2s.

SCHILLER—DER NITZE ALS ONKEL. By L. DYER, M.A.  
2s.

SHILLAND—SELECT BALLADS. Adapted as a First Easy  
Reading Book for Beginners. With Vocabulary. By G. E. FASNACHT. 1s.

MACMILLAN AND CO., LTD., LONDON.